O. VIII.

19/6

ESSAI

SUR

LES RACES HUMAINES.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29299561

ESSAI

SUR

LES RACES HUMAINES

CONSIDÉRÉES

SOUS LES RAPPORTS ANATOMIQUE ET PHILOSOPHIQUE;

Par P. P. BROC,

DOCTEUR EN MÉDECINE, PROFESSEUR D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE.

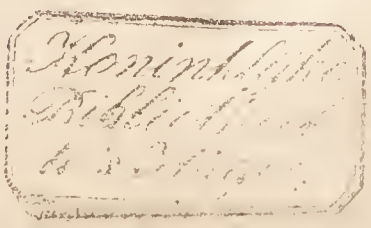
.... Néanmoins il est impossible de déterminer le nombre actuel de ces variétés (de l'espèce humaine), et parce qu'il y a encore beaucoup de peuples inconnus pour nous, et parce que l'histoire naturelle de l'homme est excessivement difficile, et parce que de sots préjugés et une indifférence funeste nous ont empêché de l'étudier jusqu'à ce jour, avec l'indépendance, les lumières et l'ardeur indispensables pour éclaircir une question aussi obscure. Il sera même à jamais impossible de l'éclaircir entièrement.

(GERDY, *Physiologie médicale*, t. 1, page 287.)

BRUXELLES,

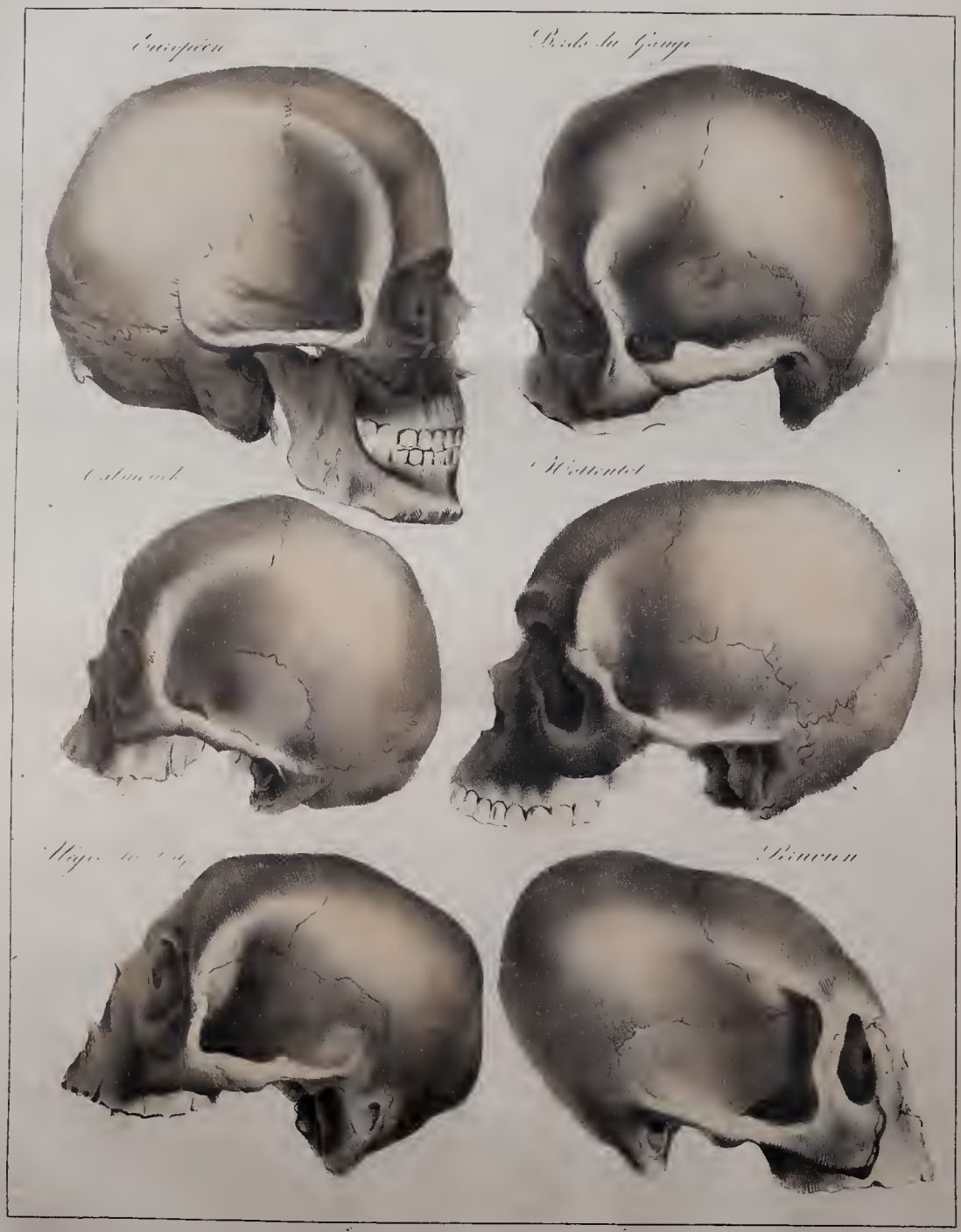
ÉTABLISSEMENT ENCYCLOGRAPHIQUE, FAUBOURG DE FLANDRE, N° 14.

1837.



WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Pl. 1


Européen
Bords du Gange
Calmouck
Hottentot
Nègre du Cap
Péruvien

R Blanche
R Jaune
Noir
R Rouge

ESSAI

SUR

LES RACES HUMAINES

CONSIDÉRÉES

SOUS LES RAPPORTS ANATOMIQUE ET PHILOSOPHIQUE;

Par P. P. BROC,

Docteur en médecine, professeur d'anatomie et de physiologie.

L'Univers a-t-il eu une origine ou a-t-il existé de tout temps? Une impulsion, une puissance incréée, sortie tout à coup du sein d'une éternelle immobilité, lui a-t-elle donné naissance, ou bien la matière, la propriété, le phénomène ont-ils toujours rempli le vide d'un espace infini? . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Depuis les premiers temps connus, d'innombrables foyers de chaleur et de lumière vivifient des systèmes qui roulent autour d'eux; ces systèmes sont peuplés d'une multitude d'êtres qui, depuis la condition la plus simple de la matière, s'élèvent successivement jusqu'aux conditions les plus élevées, la sensibilité et l'intelligence; en un mot, aux corps inorganiques, uniquement pourvus de l'existence, s'associent les végétaux qui sentent, et les animaux qui connaissent.

Au milieu de ces systèmes dont le nombre se perd dans l'infini, concentrons-nous sur celui que nous habitons, et dont la pensée seule peut nous détacher.

En admettant une origine, la terre comme étonnée de la commotion créatrice, reste d'abord oisive, et reçoit en vain de l'astre qui l'éclaire des torrents d'une chaleur vivifiante; à peine sa surface limoneuse offre-t-elle quelques traces du tapis végétal qui fait aujourd'hui sa parure. Cependant peu à peu, un germe de vie se développe dans quelques-uns des points déjà réchauffés par le travail végétatif: le poisson se montre dans la masse liquide qui occupe la profondeur de ses flancs entr'ouverts, le reptile sillonne ou creuse sa surface, l'oiseau s'élance dans les airs, ensuite le quadrupède, et enfin l'homme, couronnant la longue série des êtres animés, vient mettre un terme à cette série de créations de plus en plus parfaites; on dirait que la terre a eu besoin de se livrer à une suite de générations pour se rendre capable de concevoir et d'enfanter son Souverain. Chose bien extraordinaire! Cette création successive de tous les êtres, depuis les moins parfaits jusqu'à celui qui est le type de la perfection, vient reproduire le passage gradué du fœtus par toutes les formes de la série des animaux..... Y aurait-il quelque analogie entre le premier mode de la création de l'homme et la manière dont il se développe aujourd'hui dans le sein de sa mère?

Poursuivant l'œuvre de la création, l'homme ou les hommes, la femme et leurs nombreux enfans se répandent de toutes parts sur la surface du globe, et ils offrent au physique et au moral des différences si nombreuses, qu'ils paraissent, au premier abord, constituer une multitude de groupes essentiellement distincts. Cependant la différence n'est jamais assez grande pour empêcher un homme quelconque de procréer avec une femme pourvue des caractères les plus opposés aux siens. Comme eux, leurs enfans, créant des êtres à leur image, transmettent à ceux-ci la même puissance, et ainsi de suite pour toutes les générations qui doivent leur succéder. Or, en zoologie, on donne le nom d'*espèce* aux animaux qui ont ainsi la faculté de procréer des êtres semblables, êtres pourvus eux-mêmes de cette faculté (1). Les hommes ne forment donc qu'une même espèce, et les différences qu'ils offrent, selon les climats qu'ils habitent, consituent ce que l'on nomme des *races* ou des *variétés*.

Avant d'examiner les races humaines, je vais d'abord

(1) Je sais bien que cette manière de déterminer ou de définir l'espèce n'est pas tout à fait exacte, car il est quelques animaux qui, malgré les grandes différences qui les séparent, peuvent s'accoupler et produire d'autres animaux plus ou moins semblables. C'est, par exemple, ce qui a lieu pour le bœuf d'Europe et le bison américain, pour le chien domestique et le loup, et pour quelques autres espèces. Mais, dans un travail de cette nature, je puis fort bien me conformer aux idées généralement reçues; et d'ailleurs, quand il s'agit d'une simple définition qui, dans ce cas-ci, ne peut, je pense, donner lieu à aucun inconvénient, on peut bien se permettre de n'être pas plus rigoureux que ne l'est Cuvier, par exemple.

éliminer une espèce de singe, l'orang-outang, que quelques naturalistes ont réuni à l'homme. Mais il en diffère sous un nombre de rapports assez importans, assez essentiels, pour qu'on doive l'en éloigner, et ces rapports sont relatifs aux caractèrs physiques, intellectuels et moraux.

Caractères physiques. — Il a quatre mains : celle du membre inférieur est proportionnellement moins large que le pied de l'homme, et le pouce, très-mobile, opposable aux autres doigts, transforme cette main en un organe de préhension et de toucher. Outre ces premiers et principaux caractères, il en est une multitude d'autres, tels que la petitesse relative du cerveau, l'absence presqu'entière du front et sa grande inclinaison en arrière; la direction des yeux presque entièrement tournés en avant; la grande obliquité des dents dans ce dernier sens; le grand développement de la mâchoire inférieure; la longueur du bras; l'étroitesse du bassin; la gracilité de la jambe, etc.

Caractères intellectuels. — L'orang-outang s'éloigne encore plus de l'homme par ces caractères que par les précédens, car il ne paraît pas avoir plus d'intelligence que le chien. Au reste, comme tous les autres animaux, il manque entièrement de la faculté de comparer les choses, de manière à remonter des effets aux causes; d'où son inaptitude à améliorer, à perfectionner, à se livrer à une suite de découvertes propres à servir de base à une science; inhabile à articuler des sons, il n'inventera jamais les signes d'un langage artificiel; rien n'indique qu'il se forme des idées abstraites, qu'il généralise, et, caractère négatif bien tranché, il ne prévoit pas la fin de l'existence, ne pénètre pas dans l'avenir, ne se forme aucune idée d'un être supérieur à tous les autres, créateur de l'univers, dispensateur des récompenses ou des punitions éternelles, d'où absence de toute espèce de religion.

Caractères moraux. — L'orang-outang est sans doute susceptible d'affection, de reconnaissance et de quelques autres sentimens analogues, mais il est certainement étranger à la vénération, à la gloire, à l'honneur, et ainsi de suite; il n'est capable ni de crime ni de vertu; il vit sans souvenirs honorables, comme il vit aussi sans remords; il n'y a pour lui ni justice ni probité; enfin, rien de ce qui est relatif à la morale ne lui sera jamais connu. On voit donc que l'orang-outang diffère essentiellement de l'homme; on pourrait même dire qu'il semble ne s'en rapprocher que pour rendre le contraste encore plus frappant, car à la stupidité vient s'opposer le génie, à la grimace la beauté de l'expression, et à des cris rauques ou déchirans les nobles accens de la voix qui commande.

Cela posé, je vais, après avoir considéré l'homme d'une manière générale, examiner les races sous le rapport, 1° de leur *origine;* 2° de leurs *caractères généraux*; 3° de leur *nombre;* 4° de leurs *caractères particuliers*; 5° de leurs *anomalies;* 6° de leurs *modifications* produites par de *nouveaux climats;* 7° de l'influence qu'exerce sur elles l'*état sauvage*, l'*état social*, le *gouvernement*, la *religion* et l'*éducation*.

De l'homme en général.

Caractères physiques—.L'homme, destiné à se placer, à se mouvoir dans une situation verticale, a le pied large et très-concave en dessous, surtout du côté interne, côté sur lequel agit principalement le poids du corps; les orteils sont courts, moyennement mobiles, et le premier, extrêmement volumineux, parce qu'il est placé en dedans, diffère du pouce en ce qu'il n'est ni plus mobile que les autres auxquels par conséquent il n'est pas opposable, ni situé sur un plan plus avancé vers la plante du pied; il en diffère encore par sa longueur relative qui souvent est égale à celle du second. Enfin, le pied est placé à angle droit au-dessous de la jambe, ce qui fait que celle-ci repose sur la convexité de sa voûte légèrement flexible, et il la dépasse en arrière d'une assez grande quantité, du tiers ou de la moitié du calcanéum qui fournit ainsi un long bras de levier aux muscles qui, en surmontant le poids du corps, détachent le talon du sol. Observons que tout, dans les os, les ligamens et les muscles du pied, est disposé, de la manière la plus favorable à la station et à la progression, ainsi qu'à la diminution de l'ébranlement que reçoit si souvent le cerveau de la part du squelette. On peut retrouver dans la plus petite facette osseuse le témoignage des soins qu'a pris la nature pour soustraire le centre de la sensibilité et du mouvement aux accidens si graves de la commotion.

On voit que le pied offre toutes les conditions qui constituent un appui souple et solide, mais qu'il n'est point un organe de toucher et de préhension, quoique à la rigueur on puisse par son moyen reconnaître, jusqu'à un certain point, les formes des corps et saisir ceux qui n'offrent qu'un très-petit volume; telles sont, par exemple, les inégalités du sol auxquelles le pied s'accroche pour ainsi dire dans la station et la progression, lorsque le plan sur lequel il repose est plus ou moins incliné. On sait, au reste, que les individus privés de mains, soit par accident, soit d'une manière naturelle, parviennent, à force d'exercice, à remplacer jusqu'à un certain point l'organe essentiellement destiné à toucher et à saisir; et nous avons aujourd'hui l'exemple de Ducornet qui, entièrement privé de bras, fait des tableaux que ne désavoueraient pas plusieurs de nos peintres les plus célèbres.

La jambe est un peu oblique en avant et en dedans, et non parfaitement verticale, comme on le dit, disposition qui lui donne une légère tendance à se renverser vers les plans interne et antérieur, ce qui cependant ne peut pas avoir lieu à cause de l'action musculaire, et diminue jusqu'à un certain point la dureté d'appui qu'offre l'articulation tibio-tarsienne.

L'os de la cuisse est fortement oblique en bas et en dedans, infléchi en haut à angle plus ou moins ouvert, ce qui augmente encore son obliquité, et ajoute un très-haut degré de mollesse au point d'appui offert à la fois par les articulations fémoro-tibiale et coxo-fémorale. Cette obliquité a encore le grand avantage d'établir en

haut, entre les deux os, un grand espace propre à recevoir les grosses masses charnues si nécessaires pour ramener le membre inférieur en dedans, lorsque ce membre, chargé de tout le poids du corps ou même encore de poids surajoutés, a été fortement porté en dehors.

Le bassin, très-large, offre une base de sustentation dont l'étendue augmente l'espace dans lequel peut se balancer le centre de gravité des parties placées au-dessus de ce groupe osseux. Les deux fémurs en avant et sur les côtés, la colonne vertébrale en arrière, tendent à le faire rouler sur lui-même, et le pressent par conséquent en sens contraire, avec un très-haut degré de mollesse, d'où résulte toujours l'affaiblissement des chocs et des secousses. N'oublions pas de faire remarquer l'obliquité du bassin en bas et en arrière, obliquité qui, déjà favorable aux effets qui viennent d'être indiqués, rejette en arrière le sommet du bassin au-delà de la saillie que forme la portion lombaire de la colonne vertébrale, et soustrait ainsi en grande partie la cloison molle qui constitue ce sommet à l'action de la colonne viscérale de l'abdomen, colonne alternativement pressée de haut en bas par l'action du diaphragme (1).

La colonne vertébrale, par ses inflexions alternatives qui se corrigent mutuellement, offre, pour la solidité de superposition, les avantages de la rectitude et, pour l'affaiblissement du choc, tous ceux de la courbure, la tête se balance comme sur un ressort élastique, qui revient sur lui-même après avoir cédé.

Le crâne, oblique en bas et en arrière, donne lieu par suite de cette disposition à de si grands avantages, qu'il est bien étonnant que personne n'en ait encore parlé. Cette obliquité en effet est pour le cerveau un puissant moyen de protection, car cet organe si mou, si délicat, si facilement altérable par la pression et l'ébranlement, tend à glisser, ne porte point de tout son poids sur la base inclinée, échappe par conséquent en partie à l'action de ce poids qui tend à l'écraser, et n'est que faiblement soumis aux diverses secousses que le squelette peut lui transmettre. Par suite de la même disposition, la colonne vertébrale s'unit à angle aigu à l'occipital, ce qui donne encore lieu à des avantages semblables aux précédens. L'espace anguleux formé par la base du crâne et une ligne horizontale tangente à la partie la plus reculée de cette base, reçoit la face qui, ainsi naturellement tournée vers le plan antérieur, donne à l'organe de la vue la situation la plus favora-

---

(1) Dans cette appréciation de l'action à laquelle sont soumises les parties molles du sommet du bassin, je n'indique point le poids des organes, dont on ne cesse de parler, auquel on rapporte les hernies, divers embarras dans la circulation du sang veineux, etc...., et je ne l'indique point, parce que tous les organes thoraciques et abdominaux sont absolument impondérables les uns à l'égard des autres. En effet, les poumons, toujours pénétrés par l'air qui ne cesse de les distendre dans tous les sens, sont comme fixés, comme adhérens aux parois de la cavité thoracique. Pour qu'ils pussent s'en détacher, il faudrait qu'il s'établît un vide entre eux et ces parois; or, c'est ce que ne saurait permettre l'air extérieur. Abstraction faite de l'adhérence du diaphragme au péricarde, la face supérieure de ce muscle est partout contiguë; elle est dans un contact immédiat avec la base des poumons, et elle ne peut pas plus se séparer de ces organes, que ceux-ci ne peuvent abandonner les parois de la poitrine; pour qu'elle pût s'en séparer, il faudrait qu'un vide se formât au point de contiguité, et c'est encore ce à quoi s'oppose l'air extérieur qui pèse sur les parois molles de l'abdomen. Le foie, l'estomac sont au diaphragme ce que celui-ci est aux poumons, ce que ceux-ci sont aux parois thoraciques; l'arc du colon, le méso-colon transverse, partout contigus aux parties qui les entourent, leur sont fixés aussi solidement que s'ils leur fussent unis, et ainsi de suite à l'égard de tous les autres organes.

Mais à quoi servent donc les divers liens, tels que le péricarde, les ligamens suspenseur, coronaire, triangulaire du foie, ceux de la vessie et de l'utérus, toutes les expansions péritonéales déployées autour des intestins? Ils servent à empêcher, dans un sens quelconque, mais à un degré déterminé par celui de leur étendue ou de leur laxité, le déplacement des organes auxquels ils sont fixés. Ainsi, sans le péricarde, le cœur pourrait, au préjudice des fonctions pulmonaires, s'éloigner beaucoup trop de la place qu'il occupe. Le foie, en glissant sur les parties voisines, pourrait aller occuper le fond du bassin, ou, selon l'état des viscères, se placer dans un autre point de l'abdomen; et alors que deviendrait sa fonction ainsi que celle de l'appareil digestif? Tous ses vaisseaux ne seraient-ils pas rompus, ou au moins tiraillés ou comprimés à un degré tel, que la circulation des liquides qu'ils renferment ne pourrait plus se faire? Comment la bile pourrait-elle parvenir au duodénum? Comment s'effectuerait le cours des matières alimentaires, si le tube intestinal, dépourvu du mésentère, pouvait se mêler, se confondre avec tous les autres organes, etc., etc.

C'est l'inspection cadavérique qui a donné lieu à l'erreur. Des organes mis à découvert, soumis à l'action de l'air atmosphérique, ont obéi à tout leur poids, l'estomac s'est affaissé sur les intestins, ceux-ci se sont précipités vers la cavité pelvienne, etc. Que dis-je cependant? Sur ce même cadavre, quelques organes ont conservé leur impondérabilité. Ainsi, tant que la poitrine n'est point ouverte, les poumons restent fixés aux parois thoraciques; vainement tiraillé par le foie, le diaphragme ne se détache point de la base de ces organes; tout ici se comporte comme dans l'état de vie : c'est qu'en effet les conditions de cet état ont persisté; les poumons ont partout leur surface contiguë aux parois de la poitrine, et le diaphragme leur est également contigu. Ouvrez la poitrine, et tout tombe, tout s'affaisse, ainsi que cela a eu lieu pour l'abdomen, dès que ses parois ont été divisées.

Ainsi donc aucun des organes examinés ne soutient, aucun n'est soutenu; chacun d'eux, soumis à l'action d'une force extérieure, reste à sa place dans le sens vertical, et ses glissemens latéraux trop considérables sont prévenus par un certain nombre de liens. Mais non-seulement la chose est, il est encore nécessaire qu'elle soit. Que deviendraient, en effet, les fonctions des organes les plus inférieurs soumis à tout le poids de la colonne viscérale? La circulation du sang veineux serait suspendue dans ses vaisseaux affaissés; la vessie persévérerait dans un état complet d'aplatissement; le rectum serait comme écrasé contre le sacrum et le coccyx; enfin l'exercice des fonctions les plus importantes ne cesserait d'être troublé ou suspendu, tandis qu'à la

ble à l'exercice de sa fonction, et transmet en même temps à l'homme son caractère de noblesse et de grandeur.

Si le crâne eût été horizontal, la face, tristement tournée vers la terre, aurait transmis à l'œil la même direction, et, ramené aux conditions de la brute, l'homme aurait perdu toute sa dignité. Dans la même supposition, le centre de gravité du crâne se serait balancé à pen près au-dessus du milieu de sa base et pour que ce système osseux eût été sensiblement en équilibre sur la colonne vertébrale, il aurait fallu que celle-ci s'appliquât presque contre la région postérieure de la face; mais alors que serait devenu cet espace occupé par l'organe si important qui reçoit les alimens élaborés par les organes de la bouche? L'inclinaison au contraire rejette de plus en plus en arrière le centre de gravité, la colonne vertébrale pour rester à peu près au-dessous de ce point, peut se retirer dans la même proportion vers le plan postérieur, et l'intervalle qui s'établit entre elle et la face est occupé par le pharynx; enfin la colonne vertébrale, ainsi rejetée en arrière, s'articule avec l'os le plus reculé de la base du crâne, et l'ébranlement transmis, ayant à parcourir tous les os placés au-devant de celui-là, c'est-à-dire le plus grand nombre possible, perd une grande partie de son intensité.

Les membres supérieurs, latéraux, mais rejetés en arrière, ramènent dans ce sens le centre de gravité dont la situation, déjà trop antérieure par suite du volume de la poitrine, a rendu nécessaire la concavité antérieure de la portion dorsale de la colonne vertébrale et la grande courbure de la partie postérieure des côtes; dispositions en effet qui projettent ce centre vers le plan postérieur.

Il est aisé de voir que tout ce qui vient d'être exposé est dans le rapport le plus parfait avec la destination de l'homme à l'attitude bipède. Mais il est encore d'autres dispositions plus ou moins favorables à cette attitude. Ainsi, les muscles extenseurs du pied et de la cuisse sont très-développés, d'où le volume proportionnel du mollet et de la fesse, plus grand dans l'homme que dans les autres animaux. Les artères qui se distribuent au cerveau n'offrent point à la base du crâne ces nombreuses subdivisions qui ont lieu chez beaucoup de quadrupèdes, subdivisions dont les effets sont sans doute remplacés par ceux auxquels donne lieu la situation bipède; il semble en effet que, relativement au degré d'excitation, il y ait compensation entre une masse de sang lancée, d'un côté, par des vaisseaux d'un gros calibre, mais de bas en haut, et, de l'autre, par un lacis de vaisseaux plus ou moins déliés, mais dans une direction horizontale. Cependant l'homme passe une assez grande partie de sa vie en donnant à son corps cette dernière direction, et il n'en résulte pas les fréquentes apoplexies, qui, dit-on, auraient lieu s'il marchait sur ses quatres membres; elles ne seraient pas sans doute plus fréquentes que ne le seraient les syncopes pour les quadrupèdes qu'on ferait tenir debout.

L'homme est extrêmement remarquable par la conformation de sa main, dont la perfection répond à celle de son intelligence. Composée d'un grand nombre d'os qui lui transmettent les uns beaucoup de solidité et les autres une mobilité très-grande, elle est pourvue de muscles extrinsèques qui donnent lieu à des mouvemens de totalité, et à des mouvemens partiels, relatifs aux doigts, et de muscles intrinsèques qui agissent exclusivement sur ces dernières parties. Le pouce, plus court, plus gros, plus mobile que les autres doigts, est placé sur un plan antérieur à celui qu'ils occupent, et il leur devient ainsi opposable, ce qui transforme la main en un quadruple compas à branches brisées, compas qui, destiné à apprécier les formes et à saisir des objets peu volumineux, termine lui-même les branches du grand compas formé par les membres supérieurs et destiné à saisir, à embrasser les corps d'un grand volume. Les doigts constituent de petits membres qui sont au corps de la main ce que les grands sont au corps proprement dit, et les parties qui les constituent sont entre elles ce que le bras et l'avant-bras sont l'un à l'égard de l'autre. Ainsi, la première phalange et l'humérus exécutent de part et d'autre les grands mouvemens; la seconde est par son extrémité supérieure un petit cubitus qui s'étend et se fléchit sur la première, analogue par son extrémité inférieure à un petit humérus, etc. Tous les doigts qui forment des limites sont pourvus de deux extenseurs, tels sont le pouce, l'indicateur et le petit doigt, ces deux derniers limitant l'espèce de palette qu'ils forment avec les deux du milieu. Les quatre derniers doigts ont deux longs fléchisseurs, le pouce n'en a qu'un, et celui-ci ainsi que le cinquième ont de plus un court fléchisseur, etc. Enfin, la pulpe de chaque doigt, placée du côté de la flexion, reçoit de gros vaisseaux et des nerfs volumineux qui lui transmettent un degré de vie et de sensibilité en rapport avec la délicatesse du tact dont elle est pourvue, et l'ongle qui la soutient favorise l'exercice de ce sens, en résistant à la pression qu'elle exerce sur les corps auxquels elle s'applique.

L'homme, pourvu de beaucoup d'adresse, n'a pas en général un degré proportionné de force; il n'a reçu de la nature ni des armes offensives ni des armes défensives, de sorte qu'il est, sous ce rapport, beaucoup moins favorisé de la nature que la plupart des animaux, mais son intelligence lui procure amplement tout ce qui lui a été refusé.

Son cerveau, siége de cette intelligence, est relativement plus volumineux et pourvu de plus grosses circonvolutions que celui des autres animaux.

Ses sens, tous assez délicats, sont plus remarquables par l'harmonie qui existe entre eux que par un haut degré de perfection.

Inférieur pour la voix à plusieurs animaux; il est

---

faveur de l'impondérabilité relative, l'organe le plus délicat et situé à la partie la plus inférieure, s'exerce, remplit ses usages avec autant de facilité que celui qui occupe la place la plus élevée. C'est peut-être ici que la nature a su le mieux soustraire le jeu du solide vivant à l'influence du poids de la matière.

parmi les mammifères le seul qui ait la faculté d'articuler des sons et le seul de tous les animaux qui soit doué de la parole, moyen dont il se sert pour exprimer ses pensées et ses sentimens.

L'homme est omnivore ; ses trois espèces de dents le prouvent, et ce qui le prouve encore mieux, c'est qu'il mange de tout.

En rapport avec cette destination, il est pourvu d'un tube intestinal d'une longueur médiocre. Le cœcum, gros et court, est surmonté d'un appendice qui paraît être sans usage, ou qui du moins est ignoré.

L'homme est en tout temps porté à l'amour, et en aucun il ne s'y livre avec cette fureur qui chez les animaux porte le nom de *rut*.

La femme est pourvue d'une matrice à cavité unique et de deux mamelles pectorales.

De son union avec l'homme provient un nouvel être qui est mis au jour neuf mois après le moment de la conception.

Longtemps faible et incapable de satisfaire à ses besoins, l'enfant, à mesure qu'il avance en âge, croît toujours de moins en moins, tandis qu'avant de naître, son développement a lieu selon une progression croissante ; il cesse, en général, de croître vers l'âge de dix-huit ans, il devient pubère de douze à seize ans, la jeune fille plus précoce, l'est de dix à douze ans ; mais cette époque varie beaucoup selon les climats.

La puberté se manifeste par des signes différens dans les deux sexes. Le jeune homme qui se dépouille du caractère enfantin du premier âge prend une expression plus mâle, une attitude plus assurée, le timbre de sa voix change, il revêt le caractère de celui de l'homme, en même temps, un léger duvet couvre son menton, et souvent ils devient sombre, mélancolique ; l'amour a déjà fait palpiter son cœur. Quant à la jeune fille, conservant encore les traits qui caractérisent l'enfance et le ton aigu de la voix, elle prend, en général, plus d'embonpoint, ses membres s'arrondissent, sa taille se prononce, son sein surtout se développe, la menstruation s'établit, enfin elle devient timide, modeste, et commence à rougir.

A une époque plus ou moins postérieure à celle où le corps cesse de croître en hauteur, l'homme commence à acquérir plus d'épaisseur par l'accumulation de la graisse dans le tissu cellulaire, peu à peu ses organes se raidissent, s'exercent difficilement, s'altèrent de diverses manières, ses cheveux blanchissent et tombent, son front se ride, tous ses traits s'affaissent, perdent leur expression, son corps, faible et vacillant, se courbe, s'incline vers la terre, et enfin il rend à ce réservoir commun de la matière les élémens qu'il en avait reçus.

Il parvient ainsi du moment où il reçut le jour à celui où il cesse d'être, en passant successivement par les différens âges : l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge viril, la vieillesse, la caducité et la décrépitude, dernier terme de la vie dont un siècle mesure rarement la durée.

Caractères intellectuels et moraux. — Ces caractères sont ceux qui impriment à l'homme les traits les plus spéciaux, mais, comme leur examen m'entraînerait beaucoup trop loin, je me bornerai à dire que ceux de ces caractères que j'ai d'abord refusés à l'orang-outang pour le placer à côté des autres animaux, appartiennent essentiellement à l'homme.

Origine des races.

Le genre humain, formé d'espèces si différentes, est-il issu d'un premier homme, ou bien provient-il de plusieurs ? En d'autres termes, l'origine est-elle unique ou multiple ? Il est évident qu'il est impossible de répondre à cette question, du moins lorsqu'on se borne à la considérer d'une manière philosophique. Ainsi, qu'il me suffise de l'avoir énoncée.

Caractères généraux des races.

Ces caractères, étrangers à l'essence de l'organisation, ne portent que sur des modifications de forme, de volume et de couleur. Ainsi, celles de forme et de volume sont relatives à la totalité de la tête, au crâne, à la face, aux diverses parties de cette dernière, telles que les lèvres, le nez, les yeux, etc. ; et celles de couleur appartiennent spécialement aux cheveux et à la peau, et plus particulièrement à celle-ci. Mais observons que, pour avoir de la valeur, ces caractères doivent être en certain nombre ; car un Européen, par exemple, qui aurait les lèvres et le nez semblables à ceux du Nègre, n'en appartiendrait pas moins à la race Européenne. Lui ressemblât-il même en tout, excepté sous le rapport de la couleur, il n'en serait pas moins essentiellement différent. Enfin un homme parfaitement noir pourrait ne pas être de la race Nègre, car certains Asiatiques peuvent avoir la peau extrêmement noire.

Les caractères des races actuelles sont-ils primitifs, c'est-à-dire en tout semblables à ce qu'ils étaient à l'origine des premiers hommes, ou bien sont-ils secondaires, c'est-à-dire, ont-ils été modifiés par la combinaison successive des différentes races ? Il est évident qu'en mêlant presque partout les peuples, les migrations, les invasions, les guerres, le commerce, la navigation, les naufrages, ont dû faire éprouver aux caractères primitifs des altérations plus ou moins profondes, de sorte que depuis longtemps, devenus secondaires, ils sont chaque jour de plus en plus modifiés ; mais, sans ces circonstances, se seraient-ils transmis jusqu'à nous dans toute leur pureté ? On répond en général affirmativement, quoiqu'il me semble qu'on puisse raisonnablement douter, car quelle raison a-t-on pour assurer qu'une multitude de circonstances physiques, intellectuelles et morales sont incapables de changer le type primitif des caractères de l'homme ? On cite les Juifs qui, comme une espèce inaltérable, traversent les siècles sans éprouver aucune espèce de changement ; mais ne faut-il pas tenir compte de la persévérance de ce peuple singulier à conserver toutes ses habitudes, ses mœurs, sa religion, à se sous-

traire à l'influence si puissante de l'éducation générale, à rester calme et impassible au sein des agitations qui troublent, pervertissent de toutes les manières le corps social? D'ailleurs, quel est celui qui connaît le temps nécessaire pour opérer un changement sensible dans le type primitif de l'organisation? Ce changement, que doivent peut-être décidément amener quelques milliers de siècles, ne peut-il pas être aujourd'hui assez peu avancé pour échapper à l'observation la plus pénétrante, la plus soutenue? Certes, je n'en sais rien; mais ceux contre lesquels je disserte n'en savent pas assurément davantage.

On cite aussi un grand nombre d'Européens qui, vivant depuis un ou deux siècles dans des régions lointaines, conservent encore tous les traits de leur race. Ici je reproduirai les dernières raisons que je viens de donner. Enfin on cite la persévérance des animaux dans leurs caractères primitifs, après un certain séjour dans des climats plus ou moins éloignés, et l'on invoque à cette occasion M. Roulin, qui a observé que les animaux domestiques, transportés de l'ancien monde dans le nouveau, n'ont éprouvé aucune modification essentielle. J'apprécie infiniment les talens de M. Roulin, que j'ai beaucoup connu en Amérique; mais ne pourrait-il pas se faire qu'il eût été dans l'impossibilité de saisir un commencement de différences essentielles? L'âne américain, par exemple, est beaucoup plus petit que l'âne européen; or, puisque ce changement très-sensible s'est déjà opéré, pourquoi ne s'en serait-il pas opéré plusieurs autres non susceptibles encore d'être aperçus? D'ailleurs, l'analogie n'est pas l'identité, et elle ne peut jamais conduire qu'à la probabilité, à la croyance. Ce qui arrive en effet à l'animal pourrait bien ne pas arriver à un être qui en diffère sous un si grand nombre de rapports; et enfin je répéterai que si l'expérience pouvait avoir assez de durée, ce qui aurait été longtemps insensible deviendrait peut-être extrêmement apparent.

Concluons de là que les caractères primitifs de l'homme sont depuis longtemps profondément altérés, et qu'on ignore complétement si dans les circonstances les plus favorables, ils nous seraient parvenus dans toute leur pureté. L'origine de l'homme se perd dans un passé si éloigné, si ténébreux, que ce qu'il est, ne nous apprend pas plus ce qu'il fut, que nous ne savons ce qu'il deviendra en passant de l'instant présent au dernier instant de l'éternité. Nous ne pouvons pénétrer qu'un atome de la masse des temps, et nous voudrions voir au-delà d'une suite indéfinie de siècles!

Nombre des races.

Un penchant bien funeste et malheureusement général, consiste à réaliser de simples manières de voir, à chercher dans la nature ce que l'esprit seul a créé, et c'est ce dont nous offre un exemple bien remarquable l'objet dont il s'agit. Suivant qu'il a un esprit plus ou moins diviseur, chaque savant voit un nombre de races plus ou moins restreint, plus ou moins étendu, et la latitude est telle que, pour le soulagement de la pensée, le véritable nombre se balance très-exactement entre trois et seize (1). Ajoutez à cela que les classifications sont au moins au nombre de neuf. Il résulte de là un véritable chaos capable de désespérer celui qui cherche à se faire une idée du genre humain; car, pour comprendre les divers auteurs, il faut les comparer, et c'est ce que très-souvent il est difficile, ou même impossible de faire. Il est aisé de mettre en évidence cette désolante vérité, en présentant les neuf classifications indiquées.

---

(1) La nature n'a pas fait des races; elle n'a créé que des individus, et c'est nous qui, dans l'impossibilité de saisir chacun de ces êtres innombrables, les réunissons de manière à former des groupes qui nous offrent le simple caractère de l'individualité; il ne faut donc pas chercher dans ces groupes l'importance qu'offrent les choses pourvues d'une existence réelle. Ils ne sont pour nous qu'une sorte d'échafaudage au moyen duquel notre esprit opère d'une manière à la fois plus sûre et plus rapide. Trop peu nombreux, ils facilitent extrêmement l'exercice des opérations intellectuelles, mais ils renferment des êtres trop différens les uns des autres; trop nombreux, au contraire, ils rendent ces opérations extrêmement complexes, mais ils nous rapprochent beaucoup de la vérité, qui ne se rencontre que dans l'individu.

CUVIER.	GERDY.	LINNÉ.	BLUMMENB.	DUMÉRIL.	VIREY.	MALTEBRUN.	BORY DE St-VINCENT.	DESMOULINS.
—	—	—	—	—	—	—	—	—
Race blanche, ou Caucasique. Jaune, ou Mongolique. Nègre, ou Éthiopique.	Blanche. Jaune. Nègre. Rouge.	Blanche. Jaune. Nègre. Brune. Monstrucuse.	Caucasienne. Mongolique. Éthiopique. Américaine. Malaise.	Caucasique. Hyperboréenne. Mongole. Éthiopienne. Américaine. Malaie.	Blanche. Basanée. Noire. Cuivreuse. Brune foncée. Noirâtre.	Polaire. Finoise. Sclavone. Gathico germanique. Occidentale de l'Europe. Grecque et Pélagique. Arabe. Indienne. Maure. Tartare et Mongole. Noire. Basanée du grand Océan. Américaine. Malaise. Noire de l'Océan pacifique. — de l'Afrique orientale.	Japétique. Arabique. Hindoue. Scitique. Sinique. Hyperboréenne. Neptunienne. Australasienne. Colombique. Américaine. Patagone. Éthiopienne. Cafre. Mélanienne. Hottentote.	Celto-Scyth-Arabe. Mongole. Éthiopienne. Euro-Africaine. Austro-Africaine. Maiaise ou Océanique. Lapone. Nègre Océanienne. Australasienne. Colombienne. Américaine.

Toutes les divisions et subdivisions que nous faisons éprouver aux choses ne devraient jamais cesser d'avoir pour régulateur la satisfaction du besoin ; car enfin dans une recherche quelconque, quel est notre objet, notre but, si ce n'est de combler le vide auquel donne lieu ce besoin ; or, ici la civilisation, poussée plus ou moins loin, n'a pas des avantages proportionnés à son étendue ; car plus elle se multiplie, plus la complication s'accroît sans entourer les objets de beaucoup plus de lumière. Quelle est donc la classification qu'il convient d'adopter? Celle qui réunit les conditions suivantes : simplicité ; groupement d'objets assez analogues pour que la réunion, aidée de quelques subdivisions, n'offre rien de choquant ; généralité telle des caractères, qu'aucune des parties du tout divisé ne soit négligée; identité dans la nature de ces caractères, et cependant traits distinctifs assez marqués pour que chacun d'eux ne rentre trop aisément ni dans celui qui le suit, ni dans celui qui le procède : or il est aisé de voir que, parmi toutes les classifications précédentes, celles de M. Gerdy offre les conditions indiquées. Je ne balance donc pas à lui donner la préférence. Mais, en en faisant usage, j'aurai soin d'indiquer sa correspondance avec les autres, c'est-à-dire, d'énumérer les différentes races que comprend chacune des divisions.

M. Gerdy, fondé sur des considérations d'histoire naturelle, admet des sous-genres que constituent les quatre couleurs principales qu'il a adoptées, des espèces et des variétés. Il exclut ainsi le mot *race* qui, offrant un sens trop précis, est avantageusement remplacé par celui de *sous-genre*, qui n'exprime qu'une simple division toujours également applicable, quelle que soit l'idée qu'on puisse y attacher.

Caractères spéciaux des races examinées chacune en particulier.

PREMIER SOUS-GENRE. — VARIÉTÉS BLANCHES.

(Pl. I, fig. 1. Pl. II, fig. 1.)

Race Caucasienne. — *Cuvier, Duméril.*
— Blanche. *Virey.*
Espèces Scythique, Caucasienne, Sémitique, Atlantique de *Desmoulins.*
— Japéthique, Arabique, Scythique, Patagone, de *Bory-de-Saint-Vincent.*

La race blanche, envisagée sous le point de vue le plus général, occupe une immense étendue du globe qui s'étend du levant au couchant depuis les rives occidentales et méridionales de la mer Caspienne jusqu'au cap Finistère, et, du midi au nord, depuis les sources du Nil jusqu'au voisinage des régions polaires. Elle comprend toute l'Europe moins ses régions polaires, les colonies européennes répandues dans toute l'Amérique et

un grand nombre d'îles et de points des divers continens, peuple la partie atlantique de l'Afrique, l'Égypte et l'Abyssinie, et s'étend en Asie jusqu'à l'Indus (et même jusqu'au Gange), en admettant que la race Indienne appartienne à la race blanche, comme le fait M. Virey, dont tout le monde ne partage point l'opinion.

La race blanche est sortie des chaînes montueuses qui se ramifient à peu près parallèlement au 45e degré Nord, d'où elle s'est répandue dans presque toutes les parties du monde connu.

Les caractères physiques fondamentaux de la race blanche, sont : visage ovale, nez long, angle facial ouvert de 80 à 90 degrés, sourcils plus ou moins arqués, paupières minces et moyennement longues, garnies de cils assez fournis, plus longs que dans la plupart des autres espèces, et tempérant la fierté du regard ; vertex arrondi, front ouvert ; dents incisives verticales ; pommettes peu saillantes et peu larges ; bouche modérément fendue ; lèvres dont la supérieure est un peu raccourcie et parcourue par un sillon vertical et moyen, agréablement colorées et jamais trop grosses ; oreilles petites et peu détachées de la tempe, barbe touffue ; yeux bien ouverts et à peu près horizontaux ; couleur de l'iris variant du bleu au brun foncé ; cheveux longs, plats et fins, dont la couleur varie du noir et du châtain foncé au blond presque blanc ; peau blanche, suivant le climat, et sujette à changer subitement de couleur, selon les impressions morales, de rougir ou de pâlir, et de prendre une teinte plus ou moins rembrunie, teinte qui n'est qu'accidentelle, et qui disparaît alors que l'individu n'est plus soumis aux influences qui l'ont produite ; taille s'élevant généralement au-dessus de 5 pieds ; cuisse amincie vers le genou qui est petit ; mollet fortement prononcé ; démarche assurée ; mamelles arrondies en demi-globe chez la femme, mamelons brunâtres ou roses répondant à la hauteur des aisselles ; poils assez nombreux au pubis, mais généralement un peu moins foncés que les cheveux.

Espèce essentiellement monogame, la nubilité y apparaît de douze à seize ans, selon les lieux, chez les individus femelles qui cessent de produire de trente-cinq à quarante-cinq ans. Pour les mâles, la puberté se développe de quinze à dix-sept ans, et la capacité fécondante peut se prolonger jusqu'à soixante ans et plus.

Le polythéisme fut la religion primitive de ces peuples, qui eurent de bonne heure des notions sur l'immortalité de l'ame ; il est aujourd'hui soumis aux modifications du christianisme et du mahométisme.

C'est l'espèce la plus apte à la vie sociale et celle dont la civilisation ait le plus développé les facultés intellectuelles et morales. C'est de cette espèce que se sont élevés les plus grands génies qui honorent l'esprit humain : esprit de calcul et de réflexion, amour de la patrie, goût des hautes sciences, sentiment des beaux-arts et de l'industrie, courage et prudence, telles sont les qualités éminentes qui la distinguent, et qui, dans tous les âges, à toutes les époques, lui ont donné une supériorité si marquée sur toutes les autres races, depuis Alexandre et Aristote jusqu'à Napoléon et Cuvier.

On peut diviser la race blanche en deux grandes souches : 1° souche Européenne ; 2° souche Orientale.

1°. *Souche Européenne.*

1° La souche Européenne se subdivise en quatre tiges principales qui sont : 1° à l'Orient, la tige Caucasique ; 2° au Midi, la tige Pélagique ; 3° à l'Occident, la tige Celtique ; 4° au Nord, la tige Germanique.

2° La souche Orientale comprend la tige Arabe et (suivant Virey) la tige Indienne. Dans ces diverses tiges viennent se ranger les quatre variétés de la race blanche admises par M. Gerdy : savoir, la blonde, la rousse, la châtaine et la brune.

1re *Tige Caucasique.* — Elle habite au pied du mont Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne, et se retrouve encore dans quelques vallées des sources de l'Euphrate : elle comprend la Mingrélie, la Géorgie et la Circassie.

Ces pays sont en quelque sorte la partie de la belle espèce humaine : les femmes surtout y sont remarquables par leur beauté qui est devenue proverbiale. Fraîcheur et blancheur éclatante du teint, peau fine, simple et unie, bouche très-petite, sourcils minces et bien arqués ; cheveux fins, luisans, naturellement bouclés et d'une belle couleur noire, nez presque droit, figure parfaitement ovale, gorge hémisphérique extrêmement belle ; taille majestueuse sauf un peu trop d'embonpoint ; tels sont les traits principaux qui caractérisent ces beautés si célèbres dans tout l'Orient.

Les hommes n'y sont pas moins beaux : leur taille moyenne est de cinq pieds quatre pouces ; leur tempérament est lymphatique et sanguin.

Les femmes de ce pays sont un objet de négoce ; esclaves, elles vont orner les harems des Mahométans, et régénérer les peuples de l'Asie ; et telle est l'influence du sang caucasique qu'il a en quelque sorte métamorphosé les Turcs, les Persans et les Hindoux de Cachemire, et en a fait des races pourvues d'un très-haut degré de beauté.

2e *Tige Pélagique.* — Elle est encore très-remarquable par sa beauté : c'est elle qui a fourni les modèles du Jupiter-Olympien, de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis. Le teint du peuple pélage quoique blanc offre moins de coloris que dans le caucasique : taille moyenne de cinq pieds trois pouces environ ; tête garnie de cheveux fins, bruns ou châtains, rarement blonds, d'une longueur souvent prodigieuse ; pied un peu plus grand et jambe moins fine du bas que ne le comportent nos idées actuelles sur la beauté des formes ; nez parfaitement droit et dérivant du front sans dépression à sa racine ; yeux légèrement rapprochés et enfoncés sous l'arcade sourcilière, et surmontés d'un sourcil droit et non arqué : ces yeux sont remarquables par leur grosseur qui leur avait mérité le surnom d'*yeux de bœuf.*

Aujourd'hui encore, malgré tant de mélanges et de croisemens de peuples, on trouve encore dans quelques femmes grecques et romaines des traits caractéristiques de la race Pélage, qui d'ailleurs présentaient quelques notables différences dans ces deux peuples de même origine.

Le tempérament des Pélages est sanguin et bilieux; c'était le peuple primitif de la Grèce et de l'Italie. Plus tard, des Colonies, venues des côtes de l'Asie, composées de Phéniciens et d'autres peuples de race Arabique, apportèrent l'écriture aux Pélages : bientôt de cette union féconde sortit la civilisation la plus avancée, et la race Pélage, représentée par les Grecs et les Romains, fut longtemps la maîtresse du monde.

3e *Tige Celtique.* — Taille un peu plus élevée que dans les tiges Caucasienne et Pélage, environ de 5 pieds 5 pouces; chevelure moins longue et plus épaisse, retombant en crinière, d'une couleur brune ou d'un châtain foncé; nez non rectiligne, comme dans la race Pélage, mais séparé du front par une dépression plus ou moins marquée; yeux généralement noirs ou bruns, moins grands que chez les Pélages; barbe fournie, un peu rigide; peau un peu moins belle, et souvent d'une pâleur jaunâtre; bouche moyenne; tempérament bilieux et lymphatique; corps et membres robustes, couverts de poils, même chez les femmes; mollet très-fort; jambe fine; pied assez petit.

Le peuple Celtique, originaire de la Gaule située sur la rive gauche du Rhin, se répandit le long des rives occidentales de l'Europe, alla s'établir en Espagne et pénétra dans les îles Britanniques. Cette nation inquiète et remuante, traversa plus d'une fois les Alpes, alla demander des terres aux Pélages, et, sous la conduite de Brennus, pilla Rome et le temple de Delphes, poussa ses incursions jusque dans l'Asie Mineure où le nom de Galatie perpétua longtemps le souvenir de ses migrations aventureuses.

Mais plus tard, à son tour, la race Celtique, envahie par un grand nombre de peuples de diverses races, les Pélages d'Italie et de Grèce, les peuples venus de la Germanie et de la Scandinavie, et les Arabes au temps de Charles Martel, se jetèrent ou s'établirent dans la Gaule, et, de ce mélange de peuples, se forma la nation Française. Cependant, malgré cette fusion si puissante qu'apportent et le temps et la civilisation, on est étonné de rencontrer, encore de nos jours, des débris de cette vieille race Celtique, reconnaissables dans les Gallois d'Angleterre, les Bas-Bretons de France et les Basques de Pyrénées centrales.

4e *Tige Germanique.* — Taille très-élevée, de 5 pieds 6 à 7 pouces; tempérament lymphatique; tissus mous et chargés de graisse; teint souvent animé; peau d'une blancheur éblouissante, quelquefois blafarde; face arrondie; yeux ordinairement bleus; dents mauvaises; cheveux très-fins, plats, d'un blond doré et blanchissant fort tard; corps bien proportionné. Les hommes de cette race sont braves, durs à la fatigue, passionnés pour les liqueurs fortes; les femmes, grandes, d'un beau coloris, mais d'une ampleur de formes remarquable; elles répandent une odeur particulière, sont rarement nubiles avant l'âge de 16 ou 17 ans; elles passent pour avoir les parties génitales externes fort larges, aussi accouchent-elles facilement; en général, elles n'offrent pas dans le système pileux le même développement que les femmes de la race Celtique.

On distingue dans la tige Germanique deux grandes branches.

1° *Branche Teutonique.* — C'est aux peuples Teutoniques que s'appliquent surtout les caractères physiques précédens. Naturellement gais et d'une humeur joviale, ils aimaient la bonne chère et l'ivresse, avaient de la franchise et de la loyauté, étaient braves, belliqueux et capables des entreprises les plus téméraires; ennemis de l'esclavage, et comme gouvernés par le point d'honneur, ils nous ont transmis l'usage du duel. Chez ces peuples, la femme jouissait de plus de liberté que partout ailleurs, et c'est d'eux que nous vient la galanterie.

Les peuples d'origine Teutone pénétrèrent, sous le nom de Cimbres, dans la Scandinavie, et y devinrent les Suénones, appelés depuis Goths, qui, descendant vers le midi de l'Europe, laissèrent en Espagne, en Italie et en Gaule tant de traces de leur passage. Ils formèrent encore la souche des Borusses ou Prussiens. Sous le nom de Saxons, Danois, Normands, ils ravagèrent les côtes Celtiques, Britanniques, et même l'Italie et la Grèce, et, au Nord, ils allèrent s'établir jusqu'en Islande sous le nom de Norwégiens. Les caractères du sang teutonique se sont assez bien conservés dans les peuples situés au nord de l'Europe, chez les Danois, les habitans de la Suède, de la Norwége et du nord de l'Allemagne, qui dans leurs traits et leur caractère, rappellent encore les qualités et les défauts de leurs ancêtres.

2e *Branche Slave.* — Le peuple Slave a la taille haute et élancée; il a l'air mâle, le regard farouche, la vue perçante, la voix forte et rude, les yeux bruns, les cheveux plus foncés que ne le comportent les climats froids qu'il habite : c'est que le caractère originel bilieux domine encore chez lui. Ce peuple, venu de l'Asie, a conservé l'habitude de se croiser les jambes à la manière des Asiatiques. Paresse, ignorance, ruse et fausseté, tel est le fond de son caractère en général; cependant il est hospitalier, brave et dur à la fatigue. Les femmes y sont moins libres et moins respectées que dans la race Teutonique; et il aime encore le pillage, comme les Scythes et les Huns ses voisins et peut-être ses ancêtres.

Les traits et les mœurs de la race Slave sont encore empreints fortement dans les Russes Moscovites : on les retrouve dans les Polonais, les Hongrois, les Bohémiens; et il y a une telle ténacité dans cette race, que des familles Slaves, comme perdues dans le cœur de l'Allemagne, ont résisté à toutes les influences qui les pressent de tous côtés, et conservent encore les traits, le caractère, le teint rembruni et la langue de leurs aïeux.

II°. *Souche Orientale.*

1° *Tige arabique.* C'est dans les peuples arabes qu'on trouve la variété brune de la race blanche : aussi y voit-on prédominer chez eux le tempérament bilieux ; les hommes sont d'une haute taille en général, tandis que les femmes sont beaucoup plus petites que dans les autres variétés de la race blanche. Le visage dans la race arabique, est ovale mais fort allongé, de manière que le menton se termine en pointe, tandis que le front très-vaste se prolonge vers un sommet très-élevé. Le nez est prononcé, un peu aminci, et en général aquilin ; les yeux noirs ou bruns foncés, grands et bien fendus : chez les femmes, ils ont une expression de douceur qui les a fait comparer poétiquement à ceux des gazelles. Les sourcils arqués, sont assez épais, les lèvres minces et la bouche agréable. La tête devient facilement chauve, mais par le haut du front seulement : elle paraît plus forte que dans la souche européenne. Le corps et les membres sont bien proportionnés ; en général ils ont peu d'embonpoint ; mais chez les femmes naturellement sveltes, les fesses et surtout la gorge ont un assez grand développement : ce que l'on remarque aussi chez les femmes d'Andalousie et de Valence, où les Arabes ont laissé tant de traces de leur séjour. Leurs cheveux noirs, unis, ne bouclant que rarement, et un peu gros, acquièrent une excessive longueur : les femmes les portent tressés en nattes qui pendent jusqu'aux chevilles.

Les femmes sont nubiles vers l'âge de neuf à douze ans ; mais perdent de bonne heure la faculté d'engendrer, tandis que les hommes la conservent jusque dans un âge avancé. De là l'origine et la nécessité de la polygamie dans ces pays. Les femmes accouchent avec grande facilité : chez elles, un développement excessif des nymphes a rendu presque nécessaire une opération analogue à la *circoncision* chez les hommes, qui est un précepte religieux dans tous les peuples arabiques, mais qui paraît avoir eu à son origine un motif politique pour empêcher le mélange avec les autres nations.

La race arabe a la peau généralement douce, fine, unie et basanée, souvent très-foncée, mais jamais noire : elle est très-brune dans les sables brûlans de l'Abyssinie, mais presque blanche dans les fraîches vallées des montagnes ; de sorte que cette teinte brune n'est qu'accidentelle, et teint moins à la race qu'au climat. Les Arabes sont en général graves et sérieux ; ils ont l'esprit ouvert, poétique, l'imagination exaltée et romanesque : cependant ils ont une grande aptitude pour les sciences. Ils ont de la finesse, de la pénétration, mais en même temps ils sont avares et cupides ; ils sont polis envers les étrangers, mais c'est souvent pour les tromper, car ils sont généralement inhospitaliers.

En général les Arabes sont peu sédentaires ; ils aiment la vie nomade et vagabonde ; leur vie est pastorale, sobre ; ils couchent sous des tentes. C'est un peuple guerrier, entreprenant, plein d'orgueil ; en tout temps, il eut du penchant pour le fanatisme religieux ; et sous le cimeterre de Mahomet et de ses successeurs, il régna dans tout l'Orient, et il subjuguait l'Europe sans l'épée de Charles Martel.

Le peuple arabe se divise en deux grandes familles : 1° la famille occidentale ; 2° la famille orientale.

1° *La famille occidentale ou atlantique.* Ce sont les peuples pasteurs et nomades qui errent dans toute la partie nord de l'Afrique, depuis le royaume de Maroc jusqu'à la Basse-Égypte. Ce sont les Maures qui sont un peu moins grands et moins foncés que les autres Arabes, dont le nez est plus arrondi, la taille moyenne, les yeux noirs, brillans : les femmes mauresques aiment la danse avec fureur et s'y livrent jusqu'à tomber en convulsion et en syncope. Ces peuples ont été mélangés d'un grand nombre d'autres peuples : Phéniciens, Grecs, Romains, Vandales, Goths, Normands, Turcs, qui les ont asservis tour à tour. Aujourd'hui, ce qui reste de cette race sur les côtes est pirate et trafiquant. Elle a peuplé autrefois les îles Fortunées sous le nom de Guanches, qui offraient quelques caractères particuliers dans leurs traits comme dans leurs mœurs, ayant certains rapports avec ceux des anciens Égyptiens.

2° *Famille orientale ou adamique ou sémitique.* Les peuples habitant primitivement vers les sources du Nil, formèrent en se dispersant de grandes nations qui ont longtemps régné dans l'histoire : d'eux sortirent ces Égyptiens si célèbres, les Hébreux ou Juifs, dont la race subsiste encore dispersée dans tout l'univers : les Phéniciens, d'autres peuples sur les bords de la Méditerranée : et c'est encore de cette race arabique que durent sortir les femmes qui allèrent peupler les bords de la mer Rouge, la Perse et une grande partie de l'Afrique orientale.

2° *Tige orientale ou indienne.* Doit-on placer les peuples de l'Inde dans la race blanche ? Si on considère la couleur de leur peau, ce sont des peuples de la race basanée ; et pour être fidèle au plan que je me suis tracé, j'en ferai l'histoire en parlant des variétés jaunes.

Patagons.—Espèce très-peu connue ; mais dont l'existence paraît certaine. Elle est très-peu nombreuse et semble être reléguée au-dessous du 45e degré sud, dans la pointe qui termine, sous un climat déjà froid, l'Amérique Méridionale. Sans civilisation, misérable et pacifique, les proportions gigantesques qu'elle présente, ne l'ont rendue ni guerrière ni dominatrice, sans doute parce que ses forces physiques ne sont pas en rapport avec sa taille.

On ne sait, au reste, rien de bien positif sur ces individus dont les voyageurs s'accordent à reconnaître que leur constitution ne présente aucune analogie avec celle des autres espèces du Nouveau-Monde.

SECOND SOUS-GENRE. — VARIÉTÉS JAUNES OU OLIVATRES.

(Pl. I. Pl. II.)

Dans cette division se rangent les races Mongole de M. Cuvier, Hyperboréenne et Mongole de M. Duméril ; Basanée de M. Virey ; les espèces Mongolique de Des-

moulins, Scythique, Sinique, Hyperboréenne de M. Bory-de-Saint-Vincent.

Cette race jaune habite surtout l'Asie, les parties les plus septentrionales de l'Ancien et du Nouveau-Monde, la Chine et les îles de la mer des Indes qui avoisinent cet empire.

Caractères physiques de la race jaune. Taille généralement médiocre, cinq pieds environ ; corps généralement robuste ; cheveux rares et durs ; barbe bornée à la lèvre supérieure et quelquefois disséminée au menton par petits flocons ; teint d'un jaune brun-suie ou olive plus ou moins foncé ; visage aplati, large aux pommettes, étroit au menton ; dents incisives toujours verticales ; yeux noirs, écartés ; paupières très-obliques, peu ouvertes et bridées ; nez aplati et écrasé, à peine proéminent sur la face, et quelquefois de niveau avec la saillie des joues ; oreilles grandes et très-détachées ; mains et pieds bien faits et d'une proportion bien plus petite que chez les Européens.

Dans tous les individus de cette espèce, la tête, généralement sphérique, se comprime un peu en losange ; la face, élargie comme un disque, est presque circulaire à cause de l'élargissement transversal du menton et de la projection latérale des pommettes ; le contour du visage n'est rentré qu'à la hauteur des yeux par une véritable convergence des tempes vers le sommet du crâne.

Vu par en haut, le crâne est carrément aplati comme un hémisphère comprimé à peu près également de quatre côtés ; vue de profil, la face occupe à proportion, d'avant en arrière, moins d'espace que dans aucune autre tête ; les arcades des sourcils n'ont presque pas de saillie. Le bord nasal de l'os maxillaire, au lieu de s'échancrer au-dessous de sa jonction avec les os propres du nez, s'élève directement vers le front en formant tout au plus une légère convexité. Il en résulte que la partie la plus saillante de ce bord est d'environ un tiers moins distante du bord temporal de l'os jugal, que dans une tête d'Européen ou même de Nègre. Chez tous les Nègres, en effet, le bord nasal articulaire de l'os maxillaire forme constamment un angle avec le bord nasal libre qui y est aussi ordinairement plus ou moins échancré. Cet aplatissement de la partie nasale de la race jaune fait que l'éminence malaire ne se trouve que sur un plan très-peu postérieur au plan tangent à l'arc antérieur des dents incisives supérieures ; et comme le panneau que l'os des joues donne à l'arcade zygomatique est plus prolongé en arrière, il s'en suit que le jugal occupe au moins un quart plus d'espace d'arrière en avant dans la race jaune. Le crâne du Hottentot est, au contraire, le plus allongé qui existe, allongement qui dépend surtout de la proéminence de l'occipital. Enfin la face antérieure de la symphyse du maxillaire inférieur est oblique du haut en bas et d'arrière en avant, il en résulte une proéminence variable du menton, ce qui n'arrive jamais chez aucun Nègre. Vue de face, la tête d'un individu de cette race offre une sorte de losange dont le plus grand élargissement est au-dessous du travers des yeux. Les tempes rentrent progressivement en montant à partir de la portion zygomatique du jugal, si élargie en dehors que plus de moitié de sa largeur se présente de face. La symphyse maxillaire ou l'arcade maxillaire repondant aux incisives d'en bas est très-élargie. L'intervalle osseux des orbites n'excède pas beaucoup ce qu'il est dans les Européens.

Ces caractères de la tête osseuse se prononcent bien davantage sur le vivant. Le nez, quoique aplati du Mongol, a au plus les deux tiers de l'épâtement du Boschiman et du Hottentot ; ses lèvres, quoique grosses, ne proéminent pas comme celles du Nègre ; au lieu que dans son profil les lèvres forment la partie la plus saillante de la face, elle sont au contraire rentrées dans une sorte de concavité qui se dessine depuis le nez jusqu'au menton, toujours saillant dans le Mongol, tandis qu'il est effacé ou même nul dans le Boschiman. Cet intervalle dans le Nègre et le Hottentot est occupé par une sorte de grouin. Leurs yeux, obliquement fendus parallèlement aux sourcils, n'ont pas l'angle interne élargi et arrondi comme dans le Boschiman. Enfin leur front étroit s'aplatit en arrière des sourcils jusqu'au vertex, tandis que les Hottentots et les Boschimans, et même la plupart des Nègres n'offrent cet aplatissement qu'au-delà du front qui est plus ou moins arrondi au-dessus des sourcils.

Cette tête ainsi conformée est constamment, dans toute l'espèce, d'une grosseur disproportionnée au corps qui la porte (1).

Variété Indo-Sinique, Desmoulins ; *Sinique*, Bory-de-Saint-Vincent.

Cette variété se rencontre dans la partie centrale et méridionale de l'Asie et dans les îles qui avoisinent la côte asiatique. Elle se compose des peuples appelés Coréens, Japonais, Chinois, Tonkinois, Cochinchinois, Siamois, et des hommes qui peuplent l'empire du Birman.

Caractères physiques.—Les Birmans et les Siamois, qui sont les plus grands de toute l'espèce, ont de cinq pieds deux et trois pouces à cinq pieds cinq pouces. Tête présentant un losange plus allongé verticalement que chez les autres variétés de la race jaune ; visage large et élevé à la hauteur des joues ; se rétrécissant tout à coup à la hauteur des yeux, front se terminant presqu'autant en pointe que le menton ; nez droit et assez bien carené par en haut, court et arrondi par le bout ; yeux relevés obliquement, fendus en amande, à ouverture plus grande chez les femmes et d'une vivacité extrême ; iris noir, conjonctive jaune ; saillie des pommettes creusant un peu les joues, ce qui fait paraître plus grande la bouche dont les lèvres sont grosses et pâles ; mamelles tombant dès l'âge de 17 et 18 ans jusqu'au nombril ; pli du coude, chez les Birmanes, regardant

(1) Sans qu'ils en aient plus d'esprit, ajoute Desmoulins, à qui nous sommes redevables de presque tous ces détails anatomiques.

en dehors, ce qui paraît dépendre de l'habitude de renverser les bras ; formes générales d'ailleurs belles et régulières quoique disposées à l'embonpoint ; intensité de la couleur de la peau variable selon les peuples, moins foncée chez les Conchinchinois que chez les Siamois, brune olivâtre chez les Tonkinois, etc. ; cheveux ayant presque la force du crin, et s'implantant plus bas dans cette variété que dans le reste de la race, à un pouce environ des sourcils.

D'après le récit de La Binachère, missionnaire français, il paraît qu'une altération de la peau, des cheveux et des poils, en tout semblable à l'albinisme, serait assez fréquente chez les Tonkinois et les Cochinchinois, affection qui durerait toute la vie sans autre inconvénient, et qui pourrait d'ailleurs se développer spontanément chez les adultes nés avec tous les attributs de leur espèce.

Les femmes de cette variété sont pubères de très-bonne heure et prodigieusement fécondes ; cette fécondité est-elle due au régime icthtyophage auquel se livrent ces peuples (1)?

Caractères moraux et intellectuels. — Mœurs, usages, coutumes, etc. — Dans l'immensité des peuples qui forment cette variété de la race jaune, nous ne pouvons que présenter un type ; et ce type, nous le prendrons dans la nation Chinoise.

Le caractère dominant de ce peuple est l'affection de famille, l'horreur pour les mésalliances, et la haine pour les étrangers. On sait que, pour se préserver des agressions de ceux-ci, les Chinois construisirent des travaux gigantesques, entre autres, la grande muraille si célèbre qu'ils croyaient destinée à couvrir le nord de leur empire. Ce peuple ne fut jamais pasteur, rarement chasseur, et concentra presque toutes ses occupations vers l'agriculture, qu'il plaça sous la sauvegarde des lois, pour laquelle il consacra des fêtes nationales, et à laquelle, tous les ans, l'empereur rend un solennel hommage. Il est extrêmement attaché au sol natal, a les voyages en exécration, et les individus qui sortent de leur pays n'y peuvent plus rentrer.

Les Indo-Siniques sont généralement doux, civils, complimenteurs, hypocrites, rampans, brocanteurs, avides de gain. Leur nourriture est très-frugale et se compose presque entièrement de riz et de poissons. Ils sont pêcheurs par excellence. Leurs vêtemens sont presque toujours en soie. Sobres et réglés, ils ne font presque jamais usage de liqueurs fortes ; le thé est leur boisson favorite. L'amour des parfums est poussé chez eux jusqu'à la fureur. Ils ne brillent pas par le courage et ont été de tous temps de fort mauvais soldats. Primitivement, ils se servaient de l'arc, du bouclier et de casques ; depuis longtemps ils les ont remplacés par des armes à feu, dont l'invention remonte, dit-on, chez les Chinois, à une époque très-éloignée.

La civilisation de ces peuples remonte à une antiquité très-reculée, mais elle est stationnaire. Industrieux, marchands habiles, ils se sont exercés dans tous les arts, ils ont entrepris tous les négoces. Alors que les peuples d'Occident vivaient encore dans la plus profonde ignorance et dans la barbarie, ces peuples construisaient des palais somptueux, plantaient des jardins magnifiques, se servaient de la boussole, avaient inventé l'imprimerie et la poudre à canon.

Cet état stationnaire de la civilisation Indo-Sinique paraît tenir, d'une part, à l'affection de famille et du sol natal qui concentre dans un patriotisme étroit les sentimens et les besoins, de l'autre, au langage monosyllabique qui embarrasse l'expression de la pensée écrite dans un dédale de signes plus ou moins absurdes, dont la connaissance ne peut s'acquérir qu'après une étude longue et difficile (1). Les innombrables pué-

---

(1) La où, par le vice des institutions politiques, la population moins nombreuse peut suivre le penchant de cet instinct vraiment aquatique, elle se rassemble tout entière sur le rivage de la mer et des fleuves. Dans l'empire des Birmans, au Pégu, au royaume de Siam, peu d'habitations sont distantes de plus de cent verges des grands fleuves qui traversent cette belle contrée, ou des rivières affluentes. Aussi n'y a-t-il d'autres grandes routes que les fleuves.

C'est à ce même instinct que là aussi où, par des raisons contraires et peut-être aussi par l'influence plus prépondérante du régime ichthyophage, la terre manque à la population, celle-ci campe sur l'embouchure des fleuves et au milieu des ports, dans des jonques, ou même dans des maisons bâties sur des radeaux. Ces habitations sont fixées contres les flots par des pilotis de bambous, comme les tentes du Kalmouk et du Mongol le sont par des piques contre la violence des vents et de la neige. Par une autre conformité avec la race Mongolique, ces campemens aquatiques sont aussi mobiles que ceux des nomades du désert. Selon la convenance de la saison de la pêche ou de la récolte du riz, suivant l'exigence de la moisson ou celle de la sécurité contre l'ennemi, des villes aquatiques de vingt à trente mille habitans se déplacent de plusieurs lieues. Telle ville aujourd'hui maritime, peut être, un mois après, à vingt lieues dans les terres ; et, phénomène bien digne de remarque ! ces populations aquatiques jouissent d'une meilleure santé et d'une vie plus longue que celles qui habitent la terre. (DESMOULINS, *Histoire naturelle des Races humaines.*)

(1) Toutes les langues polies de ces peuples, quoique essentiellement différentes entre elles pour les mots, offrent cependant une certaine analogie qui ne permet pas de les décrire isolément... Presque tous les principes généraux sur lesquels la grammaire chinoise est fondée, trouvent leur application dans les grammaires des autres idiomes. Ainsi, sauf un petit nombre d'exceptions, toutes ces langues abondent extraordinairement en monosyllabes, ont, dans certains cas, une construction exactement inverse. Les mots, pris séparément, sont invariables dans leur forme, et n'admettent aucune inflexion. Les rapports des noms, les modifications des temps et des personnes des verbes, les relations de temps et de lieu, la nature des propositions positives, optatives et conditionnelles, se déduisent de la position des mots, ou se marquent par des mots séparés avant ou après le thème du nom ou du verbe. Beaucoup de mots peuvent être pris successivement comme substantifs, comme adjectifs, comme verbes, quelquefois même comme particules. Toutes ces langues ont un système d'intonation plus ou moins

rilités de l'étiquette, les ordonnances sévères qui règlent les moindres actions des individus, doivent aussi avoir de l'influence sur l'état stationnaire de la civilisation de ces peuples (1).

L'ascendant de l'affection paternelle est tel parmi ces peuples que la loi, en cédant à des nécessités politiques, a pu sans scandale et sans abus, autoriser l'exposition publique des enfans nouveau-nés. En effet, l'usage d'une pareille loi est toujours assez restreint par le caractère national qui n'y recourt que dans les cas de famine.

Les pratiques religieuses et le culte admis chez ces peuples sont à peu près uniformes. C'est le Boudhisme qui règne dans presque toute la variété Indo-Sinique.

Variété Mongole.

Caractères physiques. — Hauteur du corps de deux ou trois pouces moindre que dans la race précédente ; poitrine large ; épaules voûtées, membres forts et trapus ; jambes courtes et arquées en dehors ; tête d'une grosseur bien plus disproportionnée et enfoncée entre les épaules ; visage plus large et plus aplati ; yeux bien plus petits, à fente plus courte et plus linéaire ; peau d'un jaune bistre plus foncé ; visage ridé sur les joues, dont les pommettes sont transversalement bien plus élargies ; tempes encore plus rentrées ; chevelure toujours rude et droite, mais plus fournie et bien plus longue ; corps et visage glâbres ; cheveux noirs ; iris bruns.

Cette variété Mongole est remarquable par sa longévité.

Elle se divise en deux souches primitives : à l'est, les Tongouses, et à l'ouest, les Mongols proprement dits.

I° *Souche Tongouse.*

Les caractères physiques de cette souche rentrent dans la description générale que nous en avons faite.

II° *Souche Mongole proprement dite.*

Mêmes caractères physiques déjà exposés.

Les Mongols sont divisés en trois branches.

1° Les Mongols proprement dits ; 2° les Kalmouks ; 6° les Yakoutes.

Toutes ces souches et leurs diverses branches ont des caractères communs. Ces peuples habitent les Bucharies, la Songarie et la Douarie, sur toute la surface de cette vaste région asiatique qui s'étend en longitude des rives orientales de la mer Caspienne jusqu'aux mers du Japon et d'Ochokts ; et en latitude du 4° au 60° nord.

Moins petits que les Hyperboréens ; peau moins foncée ; dents toujours verticales et écartées, mais un peu plus longues ; face extrêmement large et aplatie supérieurement ; yeux petits, enfoncés et tellement éloignés l'un de l'autre qu'il y a souvent entre les deux plus que la largeur de la main ; paupières épaisses, sourcils gros et rudes ; nez fortement épaté ; pommettes excessivement proéminentes ; mâchoire supérieure rentrée ; menton s'amincissant en pointe et terminant la figure en avant par son amincissement ; barbe assez fournie, cheveux plats, noirs ou foncés, tels sont les caractères physiques de ces peuples qui offrent la physionomie la plus hideuse qui se puisse concevoir.

Quant à leurs mœurs et à leurs usages, ils sont vagabonds, nomades, indomptables, chasseurs, pasteurs, jamais agriculteurs, peu attachés au sol ; les Scythes émigrent par bandes innombrables, toutes les fois que l'appât du pillage leur est offert.

Variété Hindoue.

Cette variété sortie des sources de l'Indus, le long de la haute chaîne de l'Hymalaya a peuplé de proche en proche toute la presqu'île occidentale de l'Inde.

Caractères physiques. — Nez arrondi sans être jamais épaté ; bouche moyenne garnie de dents verticales, lèvres minces et colorées ; menton rond, presque toujours marqué d'une fossette ; yeux ronds, assez grands, cornée jaunâtre, iris foncé ou noir ; cils très-longs, sourcils minces et arqués ; oreilles de moyenne grandeur et bien faites ; peau jaune foncé ; cheveux longs, plats, très-noirs ; barbe peu fournie, si ce n'est à la moustache. Taille 5 pieds 2 pouces ou un peu moins.

Les femmes ont les épaules bien conformées, la gorge

---

compliqué, moyennant lequel elles fixent le sens des mots, et établissent entre eux une différence essentielle. Dans toutes, excepté la Thibétaine, la prononciation est plus ou moins douce et sonore, quelquefois pourtant trop chargée de nasales, de sons gutturaux et sifflans, de voyelles sourdes et difficiles à saisir et à prononcer par des organes européens, comme dans l'Anamite et le Péguan. (Adr. BALBI, *Atlas ethnographique du globe*, tub. V^e)

(1) Un esprit exagéré de subordination servile, de politesse basse et rampante, de pruderie hypocrite, dégrade un caractère que l'on dirait prédestiné à être régi par une police autrichienne. Tous les pays habités par cette race sont la terre classique de l'étiquette, du protocole et du cérémonial sous toutes les formes que peuvent recevoir ces ridicules inventions du despotisme et de la sottise. On y voit, à l'usage du clergé, de la cour, de la magistrature, du commerce, etc., de longs rituels qui prescrivent l'espèce, la durée, la tournure, l'intonation même des phrases qu'une personne de tel rang doit adresser à telle autre du même rang, dans telle ou telle occasion. L'attitude à prendre, le côté par où l'on doit se présenter, la distance où doit commencer l'attitude et le mouvement, le pied, la main, le doigt qui doivent agir ou se tenir en repos, et alors dans une pose déterminée ; les temps de ces mouvemens, de ces attitudes devant tel ou tel supérieur, dans telle ou telle cérémonie de cour, tout est réglé, tout est prévu. Dans les habitations, dans les meubles, dans les habits, des différences de forme, de matière, de qualité, de couleur, de proportions, marquent le rang de celui qui s'en sert. L'infraction à ces réglemens n'est pas seulement une innovation de mode, c'est un délit du ressort de la justice. Aussi la mode n'existe-t-elle pas dans cette race. Il n'y a qu'un mode de goût et de jugement profondément empreints dans l'organisation ; c'est le stabilisme incarné. (Divers Voyageurs ; DESMOULINS, *Op. cit.*)

assez exactement hémisphérique, un peu basse, avec les mamelons noirs ou d'un brun foncé; elles n'ont presque pas de poil au pubis, accouchent avec une très-grande facilité, passent pour très-lascives; elles sont nubiles de si bonne heure, qu'on en voit devenir mères dès neuf et dix ans; mais leur fécondité est épuisée à trente. Chez les hommes, la puberté est également précoce, et la faculté d'engendrer se perd promptement. Ces peuples arrivent rarement à une vieillesse avancée.

Caractères moraux, intellectuels, etc. — Les Hindous sont doux, bons, simples, dociles, industrieux, sobres et peu enclins à la guerre. Aussi se sont-ils laissés soumettre avec facilité par les Européens qui ont accaparé le commerce de ces riches contrées.

La division de ces peuples en castes qui tiendraient à déshonneur de s'unir les unes aux autres, a dû contribuer à conserver chez eux plus longtemps leurs traits primitifs. Tout prouve que la civilisation indienne remonte à une époque antérieure à nos chronologies. Cette civilisation est remarquable aussi par son état stationnaire, car, différens des Chinois, les Hindous ont eu des contacts immédiats avec les Européens, et ce contact n'a modifié en rien leur civilisation.

C'est chez les Hindous que s'est conservé l'usage barbare et absurde de la part des veuves de se brûler sur le tombeau de leur époux, et l'usage bien plus absurde encore de se précipiter sous le char de leur idole.

Variété Malaise.

La plupart des états maritimes de Sumatra, une partie des Moluques et des Nicobars, Pinang, Nias, Singhapoura, etc., etc., sont habités par cette race.

Caractères physiques. — Les Malais semblent tenir à la fois des Hindous et des Chinois; la grosseur de la tête est moindre que le septième de la hauteur; nez court, gros et quelquefois épaté; bouche très-large; peau de couleur variable en intensité; taille bien faite; stature moyenne et carrée; peu d'embonpoint.

D'ailleurs, cette variété se divise en un nombre infini d'autres sous-variétés qui peuplent les îles de la Polynésie, et leur énumération seule nous entraînerait beaucoup trop loin.

Variété Hyperboréenne.

Cette race est commune à l'Ancien et au Nouveau-Monde. En Europe et en Asie, elle habite sous le nom de Lapons et de Samoïèdes, vers le cercle polaire arctique, la partie la plus septentrionale de la presqu'île Scandinave et de la Russie, et une grande partie de la côte orientale de l'Océan arctique. Sous le nom d'Esquimaux, on la retrouve vers la partie la plus septentrionale du nouveau continent, depuis le détroit de Bering jusqu'à la Baye d'Hudson et jusqu'à la pointe nord de l'île de Terre-Neuve.

Caractères physiques de la race Hyperboréenne. — Sa taille ne s'élève pas au-dessus de 5 pieds, et descend quelquefois jusqu'à 3 pieds. La tête est énormément disproportionnée à la taille et enfoncée entre les épaules. Le corps est trapu quoique maigre, les cheveux noirs et raides. Les jambes sont courtes et assez droites, mais si grosses qu'on les croirait enflées et malades. Le visage est fort large, court, et plat surtout le front; le nez sans être trop large, est écrasé; les pommettes sont très-élevées et très-larges, ce qui, en diminuant l'étendue verticale du visage, lui donne un élargissement considérable en travers. La bouche est démesurément fendue, les joues pendantes, le menton long et pointu, les lèvres larges et retroussées, les narines larges et ouvertes. Les paupières sont retirées vers les tempes, l'iris noir. Les dents sont verticales et écartées, la barbe est rare et le reste du corps glabre. Les hommes ont la voix très-grêle; les femmes sont hideuses, comparativement plus musclées que les hommes et à peu près de leur taille. Leurs mamelles, molles et pendantes en forme de poire, deviennent si longues dès les premiers temps de leur développement, qu'elles peuvent être portées par-dessus les épaules pour allaiter les enfans. Le mamelon est grand, long, rugueux et noir comme du charbon. Les femmes sont tard nubiles; au rapport de quelques voyageurs, elles ne seraient pas sujettes à la menstruation; mais ces assertions ne sont pas vraisemblables. Leur peau est absolument glabre si ce n'est à la tête; elles accouchent avec une grande facilité, et cela paraît provenir d'une dilatation si extraordinaire du vagin, que quelques voyageurs ont pensé qu'elles l'élargissaient artificiellement en y portant sans cesse enfoncée une énorme cheville en bois.

D'après les observations de Blummembach, le volume énorme de la tête des Hyperboréens serait dû principalement à l'agrandissement de la partie occipitale du crâne. Ce même observateur a été étonné de la minceur et de la légèreté des os de la voûte du crâne, eu égard à leur excessive dimension. Les os du nez sont longs et étroits, comme on l'a constaté sur les têtes de deux Esquimaux du Labrador. Ces caractères donnés par Blummembach se retrouvent dans les portraits d'après nature donnés par Edwards, et dans deux autres portraits à l'huile faits par le célèbre peintre J. Russel de Londres.

Desmoulins fait observer que cet énorme volume de la tête chez des hommes aussi stériles en idées et en inventions prouve que ce n'est pas au seul volume du cerveau que tient la supériorité de l'entendement. Mais les partisans de la phrénologie pourraient lui objecter que ce développement n'a pas lieu sur les parties antérieures du crâne qui traduisent le développement des organes des facultés intellectuelles, mais bien sur les parties postérieures qui ne sont le siége, d'après Gall, que des penchans et des facultés affectives.

La couleur de la peau des Hyperboréens est beaucoup plus basanée que celle des peuples du reste de l'Europe et de l'Asie centrale; et, chose remarquable, ces Hyperboréens sont d'autant plus noirs qu'ils habitent davantage vers le nord et par le 70e degré. On en voit qui sont plus foncés que les Hottentots qui habitent l'extrémité opposée du vieux Continent. On en a même rencontré qui étaient aussi noirs que les Ethiopiens de l'équateur.

Le capitaine Parry donne les détails suivans sur les Esquimaux qu'il a eu occasion d'observer : « Ils étaient, dit-il, au-dessous de la taille ordinaire. Le vieillard, qui commençait à être courbé par l'âge, n'avait que 4 pieds 7 pouces 4 lignes. Les autres avaient de 5 pieds à 5 pieds 2 pouces. Les jeunes gens avaient le visage rond et plein, la peau douce, le teint assez clair, à l'exception du vieillard; les dents très-blanches, les yeux petits, le nez large, mais non très-aplati, les cheveux noirs, durs et luisans, les mains et les pieds d'une petitesse remarquable. La barbe du vieillard ne faisait que commencer à blanchir, et le poil de ses moustaches était fort long. Il en était de même, à cet égard, du plus âgé des trois jeunes gens.

« La taille des femmes était de 4 pieds 6 pouces. Les traits des deux plus jeunes étaient réguliers, leur teint clair, leurs yeux petits, noirs et perçans; leurs dents parfaites, tant pour la forme que pour la blancheur, et, quoiqu'elles eussent la tête grosse et ronde, et le nez légèrement aplati, leur figure pouvait passer pour agréable, même en les jugeant d'après les idées de beauté que nous devons à l'habitude. Leurs cheveux fort longs, et noirs comme du jais, tombaient en partie sur leurs épaules, nattés négligemment des deux côtés, ou étaient relevés sans grâce sur le haut de la tête, au lieu d'y être noués avec soin, suivant l'usage des femmes, d'autres peuplades d'Esquimaux. Les enfans avaient en général fort bonne mine, et l'aîné des garçons, qui pouvait avoir douze ans, était beau et bien fait (1). »

Il est fort à regretter, qve le capitaine Franklin, qui a trouvé dans ses voyages une grande quantité d'ossemens esquimaux, ne les ait point examinés avec soin, et n'ait point rapporté en Europe les crânes qu'il a eu occasion de rencontrer (2).

Voici du reste, ce que ce voyageur raconte des Esquimaux qu'il a vus près de la baie d'Hudson. « Leur peau paraissait légèrement cuivrée, mais il était difficile d'en distinguer la couleur, sous la triple couche de graisse, de sang et d'ordure dont elle était couverte. On voyait pourtant une rougeur de santé percer sur les joues de quelques jeunes filles. Les cheveux de la plupart des femmes étaient rassemblés et noués sur le haut de leur tête ou sur le front; mais il y en avait d'autres qui les laissaient pendre sur leur cou, de même que les hommes. De quelque manière qu'ils fussent arrangés, pas un seul poil ne frisait, et ces longues mèches, noires comme du jais, donnaient à leur physionomie un air véritablement sauvage. Les hommes avaient fort peu de barbe, et quelques-uns même n'en avaient pas du tout. Les enfans étaient jolis, vifs et dociles; mais, quant aux vieilles femmes, il est impossible de concevoir rien de plus hideux et de plus dégoûtant que leur physionomie. Toutes avaient les yeux rouges, la peau ridée, les dents noires; en un mot, un assemblage de traits si repoussans, qu'on aurait pu les prendre pour des orang-outangs (1).

Le célèbre voyageur Hearne, donne l'idée suivante des Esquimaux de la rivière de Cuivre. « Ils sont généralement petits; aucun d'eux ne dépasse la taille moyenne; leur poitrine a beaucoup de surface, mais ils ne sont ni bien faits ni forts. Leur peau est d'une vilaine couleur de cuivre. Enfin telle est l'idée que les peuples américains eux-mêmes se forment de la différence d'espèce des Esquimaux, qu'ils prétendent que les femmes de cette nation ne sont pas faites comme les leurs, et qu'après le massacre qui eut lieu à l'embouchure de la rivière Mine-de-Cuivre, ils mirent un empressement extrême à examiner cette différence de conformation qu'Hearne, encore ému de la scène à laquelle il venait d'assister, n'eut pas le courage de vérifier (2).

Les esquimaux arctiques, dit M. Ross, sont d'une couleur cuivrée sale, leur taille est d'environ cinq pieds; ils ont de la corpulence... Les femmes qui, d'abord assez timides, se donnèrent bientôt pour un clou, avaient les cheveux très-noirs et durs comme du crin.

Caractères moraux et intellectuels.—Mœurs et Usages. —Maladies. — Longévité, etc.

Les Hyperboréens sont forts attachés au lieu de leur naissance; ils sont fort sédentaires, et quand on les arrache de leur affreux pays pour les transporter dans des climats plus doux, et dans lesquels la civilisation a inventé tant d'objets de jouissances, ils périssent d'ennui et de nostalgie. Ils sont d'un naturel très-doux, pacifique et tout à fait impropres à la guerre. Le capitaine Ross raconte même qu'une peuplade d'Esquimaux qu'il rencontra n'avait aucune idée de la guerre, et qu'il ne put lui faire comprendre ce que c'était. On sait que Gustave-Adolphe ne put jamais parvenir à former un régiment de Lapons. Cependant les peuplades hyperboréennes emploient l'arc et la flèche, l'arbalète et le javalot, mais uniquement pour la chasse. Aucun voyageur ne raconte qu'ils aient jamais disputé le moindre coin de terre.

D'après les récits des voyageurs, les Hyperboréens n'auraient aucun culte régulier ni la moindre idée religieuse; et cependant ils sont très-superstitieux, et se livrent à des opérations magiques adressées aux vents, aux bêtes et aux poissons; ils font des offrandes, ou infligent des punitions à leurs fétiches, selon le succès de leurs entreprises. Quand on parla à l'un des Esquimaux arctiques d'un être tout puissant, créateur de l'univers et de ce qu'il renferme, tout surpris, il demanda vivement où cet être demeurait. Informé que

(1) Voyage fait en 1819 et 1820 par le capitaine Barry.

(2) Histoire des Deux Voyages par les capitaines Franklin et Barry.

(1) Histoire des Deux Voyages, par les capitaines Franklin et Parry.

(2) Hearne, tab. 1, chap. 5.

Dieu était partout, il en fut très-alarmé et devint très-impatient de remonter sur le pont du vaisseau. Quand on lui parla d'une vie future, il répondit qu'un sage d'autrefois avait dit qu'ils iraient dans la lune; mais qu'à présent on ne le croyait plus, et que lui seul savait cette histoire (1).

Les Hyperboréens sont rarement malades; ils arrivent à la mort, selon M. Bory de Saint-Vincent, sans passer par l'état de décrépitude, et cependant dans un âge avancé. Les Lapons, dit Buffon, qui, pour toute nourriture, ont du poisson fermenté, du pain fait avec de la farine d'os de poisson et de l'écorce de bouleau, pour boisson de l'huile de baleine dans laquelle ils font infuser des baies de genièvre, qui vivent sous terre, sous un climat des plus rigoureux, qui ont des nuits de plusieurs mois, et qui l'été vivent dans une épaisse fumée, seul moyen qu'ils aient trouvé de se garantir de la piqûre des moucherons, avec cette manière de vivre si dure et si triste, ne sont jamais malades, et parviennent à une vieillesse extrême. Leurs vieillards sont même si vigoureux qu'on a de la peine à les distinguer d'avec les jeunes (2).

La cécité est très-fréquente chez les vieillards hyperboréens, et résulte de l'impression continuelle de l'éclat de la neige sur l'organe de la vue.

Leurs vêtemens consistent en peaux et fourrures dont ils se couvrent de la tête aux pieds.

Le chien et le renne sont les seuls animaux qu'ils aient réduit à l'état domestique.

Leur nourriture se compose de poissons à demi-putréfiés, de la viande de leurs chiens et de leurs rennes, de la graisse des cétacés qu'ils aiment avec délices, et leur boisson d'huile de baleine, de lait de leurs rennes, ou d'infusion de baies de genièvre dans l'eau. Les liqueurs fortes et alcooliques sont fort peu de leur goût.

On ne trouve parmi les peuplades hyperboréennes, ni villes, ni villages; disséminées en petites bourgades, leurs habitations se composent de quelques huttes à demi-souterraines, dans chacune desquelles vivent polygames, enfumés et confondus avec les animaux apprivoisés, tous les membres d'une même famille, où l'on ne se doute même pas de la signification du mot pudeur (3).

TROISIÈME SOUS-GENRE. — VARIÉTÉS NOIRES.

(Pl. I, Pl. II.)

De la race Noire.

Observée d'abord depuis le revers de l'Atlas jusque dans les contrées les plus méridionales de l'Afrique, soupçonnée dans les parties les plus reculées des Grandes-Indes, aperçue plus tard dans la Nouvelle-Hollande, les îles qui l'environnent et les archipels si nombreux de l'Océan pacifique, transportée enfin dans les vastes régions du nouveau continent, la race Nègre, si nous jetons sur elle un vaste et rapide regard, se présente avec une série infinie de modifications, et plus que toutes les populations, toutes les variétés humaines déjà décrites, offre à nos yeux une multiplicité, une variété de formes au milieu desquelles il est difficile de choisir ou de créer des types. Que si l'on consulte la plupart des auteurs anciens qui se sont livrés à cette grande étude, on reconnaît qu'ils sont tombés dans des contradictions étranges. Les uns, considérant le Nègre comme un être déchu ou maudit de Dieu, l'ont placé au niveau de la brute; d'autres, au contraire, exagérant ses facultés, ont trouvé qu'il rachetait par son merveilleux instinct presque au-delà de ce qui lui manquait du côté de l'intelligence; bien que les premiers lui refusassent même l'éducabilité, que les seconds lui accordassent des facultés et des dispositions admirables, tous cependant avaient observé, tous donnaient sur parole leurs écrits comme l'expression fidèle de la vérité; il fallait donc observer encore. Vinrent bientôt les infatigables voyageurs, et plus tard les savans et leurs déductions fécondes; alors il se fit quelque jour : les discussions s'éclairèrent, les contradictions furent expliquées, les fables disparurent, et des vérités incontestables furent acquises à la science. Et il n'était pas étonnant que de nombreuses erreurs eussent été commises : considérant la race Nègre d'une manière tout à fait générale, chaque écrivain, chaque voyageur la décrivait telle qu'il l'avait vue et observée; l'un avait vu l'Ethiopie, l'autre la Cafrerie, un troisième le pays des Hottentots, d'autres enfin connaissaient les Nègres des colonies, population noire formée d'une multitude d'élémens disparates et modifiée par le contact plus ou moins prolongé des populations blanches. Eh bien! le Cafre, le Guinéen, le Hottentot, soit qu'on les considère sous le rapport de leur organisation physique, soit qu'on les considère sous le rapport de leurs facultés morales et intellectuelles, présentent des différences notables. Partout nous voyons bien une remarquable analogie, partout le Nègre se présente bien avec certains caractères, certains signes communs à la race noire toute entière, mais de nombreux caractères particuliers existent; le croisement des races les a multipliés à l'infini, et, parmi ces caractères, quelques-uns sont assez tranchés pour exiger du classificateur l'établissement de plusieurs variétés.

A l'exemple de quelques auteurs modernes et particulièrement de M. le professeur Gerdy, j'ai réduit ces variétés au nombre de sept; non pas qu'il ne soit pas possible et j'ajouterai même utile d'en admettre un plus grand nombre, il est évident qu'il existe plus de sept peuplades noires présentant des modifications organiques particulières, mais toutes ces modifications n'étant que l'exagération ou la diminution, si je puis m'exprimer ainsi, d'un caractère appartenant à l'un des sept principaux types, je ne multiplierai pas vainement mes descriptions. Ainsi le Gonaquois, placé topographique-

(1) Voyages du capitains Ross.

(2) Histoire naturelle de l'homme.

(3) Bory de Saint-Vincent.

ment entre le Cafre et le Hottentot, né probablement de l'union de ces deux variétés, tient à la fois de l'une et de l'autre, et forme une troisième variété assez reconnaissable; cependant comme elle se rapproche davantage des Hottentots, je pense qu'il est convenable de la faire rentrer dans cette dernière classe. Partant de ces principes j'admettrai dans l'Afrique trois variétés, trois types auxquels je consacrerai trois articles particuliers : 1° l'Ethiopien; 2° le Cafre; 3° le Hottentot. C'est dans la description des Ethiopiens que l'on retrouvera les généralités, et les traits caractéristiques communs à tous les noirs; dans l'Océanie, la Nouvelle-Hollande, les îles Philippines, et trois variétés encore, les Japons, les Océaniens, les Australasiens; reste une septième et dernière variété, celle des Mulâtres, que nous trouvons dispersée dans plusieurs parties du globe, en Amérique surtout, et dans les Colonies, produit hybride de l'union du blanc avec le Nègre. Les caractères spécifiques du Mulâtre se rapprochant infiniment de ceux du Nègre, leur description trouvera ici naturellement sa place.

De la race noire en général et de la variété Nègre proprement dite ou Ethiopienne.

Le caractère le plus remarquable des races noires, celui qui leur est commun à toutes, et qui leur a donné leur nom, c'est la coloration de la peau. Il serait inutile de rappeler ici toutes les fables et toutes les suppositions qui, à ce sujet, ont été émises par les auteurs. On trouvera dans les œuvres de Camper, plus particulièrement dans un discours sur l'origine de la couleur des Nègres, dans Buffon, et surtout dans les nouvelles recherches sur la structure de la peau, par MM. Breschet et Roussel de Vauzème, les détails les plus curieux à cet égard. Ainsi, laissons de côté Hérodote et la semence noire des Nègres, Pline et son fleuve merveilleux de Thessalie, qui teignait la peau en noir et crêpait les cheveux, Onésicrite et l'eau chaude tombant du ciel; nous ne discuterons pas même avec Hérodote, Strabon, Pline, Buffon et Camper si cette coloration foncée est le résultat d'un séjour excessivement prolongé dans les régions brûlantes de la zone Torride. Cette dernière assertion n'a, selon moi, d'autre caractère de probabilité, que celui d'être appuyée et soutenue gratuitement par des hommes de génie. Je me bornerai donc ici à constater ces faits, me réservant plus tard d'en discuter les causes si le temps me le permet.

Cette coloration varie par son intensité et par ses nuances, et d'abord, chez aucun, elle ne se présente avec un aspect positivement noir; c'est plutôt une nuance d'un brun plus ou moins foncé; cendré chez les uns, gris de fer chez les autres, et souvent olivâtre. Et ici je répète ce que je disais il n'y a qu'un instant : rien encore n'a donné aux observateurs la raison de ces variétés de nuances, rien si ce n'est le croisement des râces; mais il est une circonstance sur laquelle j'insisterai davantage, circonstance qui n'a pas échappé aux anatomistes modernes; je veux parler de la matière colorante elle-même, de son siége, et de l'organe sécréteur qui lui donne naissance. Je ne rappellerai pas ici tout ce qui a été écrit sur la matière colorante; tout le monde connaît les travaux de Malpighi, et la description du corps muqueux sous-épidermoïque auquel il a laissé son nom; Malpighi avait disséqué et étudié avec la plus grande attention la peau du Nègre, il avait constaté la présence de la matière colorante dans le corps muqueux, mais il n'avait pas reconnu son mode de sécrétion. Depuis Malpighi, plusieurs auteurs se sont occupés de l'anatomie de la peau; ainsi, Gauthier, Meckel, Littre, Béclard, Bichat ont longuement parlé des parties constituantes de cette membrane, mais tous ont laissé irrésolue, la question relative au véritable siége de sécrétion de la matière colorante. Pour moi qui n'ai pas dirigé vers de semblables recherches mes travaux anatomiques, j'ai dû m'éclairer des écrits les plus nouveaux et les plus intéressans sur ce sujet, et c'est dans le mémoire de MM. Breschet et Roussel de Vauzème, que j'ai trouvé les détails les plus importans, et en même temps, les plus propres à jeter quelque jours sur cette partie de la science. Je ne peux mieux faire que citer textuellement quelques lignes du travail de ces deux anatomistes.

« L'appareil producteur de la matière colorante, ou » l'appareil chromatogène, est composé d'un paren- » chyme glanduleux ou de sécrétion, situé au-dessous » des papilles, et offrant des canaux excréteurs parti- » culiers qui versent, à la surface du derme, le principe » colorant qui se mêle à la matière cornée ou muqueuse, » molle et diffluente. De ce mélange résulte le prétendu » corps réticulaire de Malpighi, et l'épiderme ou cuti- » cule. » (Breschet et Roussel de Vauzème, *Recherches sur la structure de la Peau*, p. 5.) Il résulte nécessairement de cette dernière phrase, que l'épiderme ou cuticule doit être coloré chez le Nègre, et il l'est en effet quelles que soient les assertions contraires de plusieurs auteurs. Mais cela ne suffisait pas pour expliquer la sécrétion de la matière colorante chez les Nègres, car cet appareil chromatogène existe chez le blanc, et comme le font très-bien observer les auteurs que je viens de citer, le Nègre est noir sous tous les climats; il y a donc quelque chose de particulier, quelque chose de spécial dans l'organisation de la peau du Nègre. Des recherches nombreuses sur les couleurs brillantes des fleurs, des oiseaux et des papillons, recherches que je dois me borner à rappeler ici sans les examiner dans leurs détails, ont amené M. Breschet et son collaborateur, à conclure que : « les fleurs, comme les papillons » et les animaux en général, doivent les nuances des » couleurs dont ils brillent, à la forme et à la dispo- » sition des paillettes qui ornent leur épiderme; les » plumes du paon, les ailes dorées du colibri, sont » comme des fleurs animales, puisque le système de » coloration est le même dans les deux règnes organi- » ques. On ne doit pas dire que la nature a des pin- » ceaux et une palette, elle ne peint pas, elle compose

» des mosaïques artistement combinées pour produire
» les plus merveilleux effets. »

« Si, comme je le présume, les écailles de la peau
» du Nègre diffèrent de celles du blanc, et si la diffé-
» rence de forme en produit une dans la couleur, ce
» point d'organisation expliquerait peut-être dans les
» deux races la dissemblance de coloration, sans avoir
» besoin de recourir à l'influence si contestée du soleil;
» cet astre peut bien basaner plus ou moins la peau,
» mais il n'a pas la puissance de changer le type pri-
» mitif des Êtres: le Nègre est noir d'une manière ab-
» solue par la même raison que l'Européen est blanc.

» Il y aurait donc dans les races humaines, des dif-
» férences dans la forme des écailles, comme on en voit
» dans celle des poissons et des reptiles; circonstance
» qui n'avait pas encore été indiquée, et qui n'est pas
» sans intérêt pour le physiologiste comme pour le zoo-
» logiste. (Breschet, et Roussel de Vauzème, l. c.) »

Il est évident que cette explication est insuffisante; aussi, les auteurs cités ajoutent-ils, qu'il faut toujours admettre une matière colorante particulière. Ce que leurs travaux ont fait connaître et que je consigne ici, est le siége incontestable de cette matière, et la partie présumée qui lui donne naissance. Quant à la cause probable de son existence, ce point reste complétement indécis.

Les cicatrices qui siégent sur la peau des noirs, ne sont nullement colorées en brun, elles ont le même aspect que les cicatrices observées sur la peau des blancs. Ce fait vient parfaitement à l'appui de la théorie exposée et adoptée par MM. Breschet et Roussel de Vauzème; ils prouvent incontestablement que la matière colorante est produite par le travail sécréteur de quelque organe ou au moins d'un ordre particulier de vaisseaux, dont la destruction partielle, entraîne nécessairement après elle, et dans la même étendue, la destruction de cette matière.

Quoi qu'il en soit, le négrillon à sa naissance, bien que confondu avec le nouveau-né Européen par la coloration rougeâtre ou jaunâtre de sa peau, s'en distingue pourtant déjà par plus d'un caractère. Ainsi, les ongles des doigts et des orteils sont alors entourés d'un cercle brun foncé; les parties génitales offrent aussi cette teinte rudimentaire qui au bout de quelques semaines envahit toute la surface cutanée, et cela sous quelque latitude qu'on le place. La tête du fœtus nègre est moins disproportionnée avec le reste du corps que celle du fœtus blanc, c'est-à-dire, qu'elle est moins développée. Plus avancée en ossification que celle-ci elle est moins propre qu'elle à s'accommoder aux pressions souvent très-fortes, que lors de l'accouchement il lui faut subir à travers la filière du bassin. Ce désavantage est compensé par l'extrême facilité avec laquelle accouchent les négresses, tant à cause de la largeur des diamètres pelviens que de la flaccidité et de l'amplitude des parties molles de la génération. Peut-être est-ce à ces conditions organiques qu'elles doivent la fréquence de leurs avortemens, bien que plusieurs voyageurs aient assigné à ce fait des causes différentes et sur lesquelles je reviendrai. Les fontanelles du négrillon sont très-étroites et ne tardent pas à être envahies par une prompte ossification.

Je m'empresse d'arriver à la description des caractères propres au Nègre adulte. Un des plus importans, c'est la couleur noire de la peau sous quelque latitude qu'habite le Nègre, et pourvu qu'il ne croise pas sa race. Chez l'Africain proprement dit, cette couleur est d'un noir foncé; la peau huileuse, satinée, exhale une fort mauvaise odeur lorsqu'elle est échauffée, ce qui distingue l'Éthiopien du Cafre, ainsi que plusieurs autres attributs très-tranchés. La couleur noire n'est peut-être pas le fait le plus fondamental dans l'organisation du Nègre, puisque, dépouillé de ce caractère qui ne suffirait pas pour entraîner son infériorité relativement à la race blanche, il conserve des différences plus profondes, capables au premier aspect de jeter entre lui et l'Européen, par exemple, un intervalle immense, et ces différences sont telles, qu'elles portent sur quelques-unes des dispositions de la matière prises pour bases anatomiques de la distinction de l'animal et de l'homme. Ainsi, pour ce qui regarde la face et le crâne, ces deux parties ont chez le Nègre un développement inverse aux dépens de l'étendue de la dernière. Le front est étroit, fuyant en arrière, déprimé. Le crâne, comprimé vers les tempes, aplati sur le vertex, est plus arrondi dans la région occipitale, et le trou de ce nom, plus large que dans notre espèce, est aussi situé beaucoup plus postérieurement, ce qui rend la nuque plus plate ou moins concave. Quant à sa capacité interne, la boîte crânienne, comparée à celle de la race Japétique, est environ d'un neuvième en moins, et, mesurée par MM. Palissot de Beauvois et Virey, d'après la quantité de liquide qu'elle peut contenir, la différence en moins a été de neuf onces pour quelques crânes. J'ai déjà dit que les sutures de cette cavité étaient plus serrées et plus tôt réunies que dans la race blanche. La partie antérieure de l'os maxillaire supérieur et le menton sont obliquement inclinés l'un sur l'autre ainsi que les dents incisives qui, chez quelques peuplades, sont pointues comme celles des carnassiers. Les os malaires et les arcades zygomatiques sont très-volumineux, les os propres du nez notablement aplatis. Quant aux parties molles de ces régions, il faut noter que les muscles crotaphytes et tous les masticateurs sont très-puissans; le nez est écrasé, les lèvres très-grosses, ce qui donne à la figure l'expression qu'on désigne sous le nom de *moue*. Les sourcils sont très-saillans et un peu crépus, l'œil gros, rond, proéminent, très-humide. Le tissu de la cornée transparente paraît un peu jaunâtre. La pupille est plus resserrée que dans notre espèce. Les cils ont beaucoup de brièveté, les oreilles sont plus larges que les nôtres, et elles sont plus détachées du temporal comme dans les singes. Le menton est court et arrondi, fuyant vers la partie antérieure du cou. Les cheveux sont noirs, laineux, courts, frisés comme de la fourrure d'Astracan, et la chevelure en totalité ressemble à une calotte arrondie et ne forme pas ces cinq pointes qui constituent un caractère de beauté dans la face de

l'Européen. Le front et toutes les parties supérieures de la face se rident transversalement de très-bonne heure. La barbe ne paraît guère qu'à vingt-quatre ans ; elle est rare, courte et disséminée en petits pinceaux frisés.

D'après ce que j'ai dit de l'étroitesse relative de la cavité crânienne, il est évident que le cerveau du Nègre est aussi moins volumineux. Les circonvolutions de la surface des hémisphères sont moins nombreuses, moins pressées, moins profondes. Le cervelet est proportionnellement plus gros, ainsi que les tubercules quadrijumeaux, tandis que le mésocéphale est moins développé. La moelle allongée, la moelle épinière et tous les nerfs qui émergent de ces centres nerveux sont plus volumineux que chez nous. Des obliquités inverses du crâne et de la face, il résulte aussi que l'angle facial, au lieu d'être de 90° comme dans les types de notre race, n'est guère que de 75°.

Indépendamment de ces empreintes profondes d'animalité, le reste de la surface du corps va nous offrir, chez le Nègre, des caractères conformes et qui ne démentent pas ceux que je viens de tracer.

Les membres thoraciques pendent plus bas que dans notre race, ce qui tient à une plus grande longueur de l'humérus. La région lombaire est très-cambrée, les fesses petites quoique portées en arrière. Les cuisses et les jambes ont une courbure sensible, les pieds sont plats, le coude-pied peu élevé. Le calcanéum est très-proéminent ; le corps est tendu en avant, les genoux un peu fléchis, la masse musculaire qui forme le mollet peu développée, toutes dispositions qui donnent au Nègre cette marche déhanchée, cette allure éreintée, comme on dit, qui caractérisent sa station et sa progression. Chez la femme, le diamètre qui s'étend d'une hanche à l'autre est très-considérable, le vagin est en tout temps très-large, et la verge du Nègre est grosse en proportion, mais incapable d'une érection parfaite. Les mamelles sont basses, pendantes, piriformes, terminées par un bout très-allongé dès la puberté.

D'après plusieurs naturalistes, le sang des Nègres est plus foncé en couleur que celui des blancs ; leur bile et toutes leurs autres humeurs offrent le même caractère ainsi que le tissu des muscles. Les membranes muqueuses pourtant sont d'un rouge très-vif ; les tissus cellulaire et graisseux offrent leur teinte ordinaire ; mais, suivant Meckel, la substance corticale du cerveau est noirâtre. Les os contiennent plus de phosphate calcaire et ont une grande blancheur. Leur sueur est fétide, ammoniacale, tache le linge.

Le tempérament de ces hommes est phlegmatique. Leurs pouls, d'après une ancienne opinion déjà émise par Galien, est plus fréquent que chez nous. Le son de leur voix est clair, argentin, criard ; ils ne peuvent pas prononcer franchement la lettre R, ce qui, suivant quelques auteurs, est dû à la proéminence de leurs lèvres, à l'avancement en museau de leurs mâchoires et à la direction oblique de leurs dents incisives. Ce caractère n'appartient pas à toute la race noire. Les Cafres, en particulier, et surtout ceux qui pendant longues années ont subi le contact des peuples civilisés, étudient, comprennent une langue étrangère, et l'articulation des mots ne tarde pas à acquérir chez eux beaucoup de netteté ; ce fait d'ailleurs n'infirme en rien les conclusions, que nous pouvons actuellement déduire de tous les détails que nous avons donnés sur l'organisation physique de la race Noire ou Ethiopienne. Et d'abord résumons en quelques mots les principaux caractères. — Coloration noire de la peau excepté à la paume des mains et à la plante des pieds ; front déprimé, chevelure laineuse, crépue et formant sur le crâne une véritable calotte à circuit inférieur presque régulier : yeux gros et proéminens ; teinte ictérique de la sclérotique, nez épaté, pommettes saillantes, lèvres épaisses fortement portées en avant ; menton déprimé, oreilles longues dirigées latéralement et considérablement développées selon leur diamètre antéro-postérieur ; occiput déjeté en arrière ; omoplates plus longues et plus pointues que dans la race Caucasique ; membres thoraciques singulièrement allongés ; fesses portées en arrière mais peu volumineuses ; membres inférieurs grêles, cuisses aplaties transversalement, surtout à la partie interne ; genou saillant et légèrement fléchi, mollet peu développé et situé à une très-petite distance du creux poplité ; calcanéum déjeté postérieurement ; pied large et singulièrement aplati, tels sont les caractères les plus remarquables imprimés par la nature à la race Nègre proprement dite ; tous portent, jusqu'à un certain point, l'empreinte de l'animalité, et nous verrons plus tard en parlant des variétés les plus inférieures qu'il en existe de plus saillans encore ; c'est ainsi que les Hottentots par leur fémur aplati d'avant en arrière, à crête ou ligne âpre fort peu saillante, leur humérus présentant une ouverture à la place de la lamelle osseuse qui chez toutes les autres, races et variétés humaines, sépare la fossette cubitale antérieure de la postérieure, établissent de singuliers rapprochemens entre eux et plusieurs espèces de singes, de chiens, et d'autres carnassiers (Cuvier. *Rapport à l'Académie sur la Vénus hottentote.*) Les parties molles situées profondément ne présentent rien de remarquable ; Sœmmering prétend que le grand cul-de-sac de l'estomac est plus arrondi et s'élève plus que chez les blancs au-dessus de l'insertion de l'œsophage. Ce caractère appartient également à quelques espèces de singes. N'oublions pas cependant la petitesse du cerveau et la grosseur des nerfs qui en émergent. Ce caractère anatomique d'une importance extrême, rend parfaitement compte de l'intelligence si peu développée, et de l'activité des sens si remarquable appartenant presque exclusivement à la race noire ; à cet égard son organisation ne laisse rien à désirer.

« Chacun sait que ces hommes ont une vue perçante, » un odorat extrêmement subtil, une ouïe très-sensi- » ble à la musique, leur goût est sensuel, ils sont » presque tous gourmands, ils ressentent l'amour avec » de violens transports ; enfin par leur agilité, leur dex- » térité, leur souplesse et leurs facultés imitatives dans » tout ce qui dépend du corps, ils surpassent tous les » autres hommes de la terre ; ils excellent principale-

» ment dans la danse, l'escrime, la natation, l'équi-
» tation ; ils font des tours d'adresse surprenant ; ils
» grimpent, sautent sur la corde, voltigent avec une
» facilité merveilleuse et qui n'est égalée que par les
» singes *leurs compatriotes, et peut-être leurs anciens*
» *frères, selon l'ordre de la nature.* » (Je n'accepte nullement la responsabilité de cette proposition que je trouve singulièrement hasardée.) « Dans leur danse
» on voit les Négresses agiter a la fois toutes les parties
» de leur corps, elles y sont infatigables. Ces Nègres
» distingueraient un homme, un vaisseau en mer, dans
» un tel éloignement que les Européens pourraient à
» peine les apercevoir avec des lunettes à longue vue.
» Ils flairent de très-loin un serpent et suivent souvent
» à la piste les animaux qu'ils chassent. Le moindre
» bruit n'échappe point à leur oreille ; aussi les Nègres
» marrons ou fugitifs savent très-bien odorer de loin
» et entendre les blancs qui les poursuivent. Leur tact
» est d'une finesse étonnante, mais parce qu'ils sentent
» beaucoup ils réfléchissent peu, ils sont tout entiers
» dans leur impression et s'y abandonnent avec une
» espèce de fureur ; la crainte des plus cruels châtimens,
» de la mort même, ne les empêche pas de se livrer à
» la fougue de leurs passions ; on en a vu s'exposer aux
» plus grands périls, supporter les plus barbares pu-
» nitions pour voir un instant leur maîtresse ; sortant
» d'être déchiré sous le fouet de leur maître, le son
» du tam-tam, le bruit de quelque mauvaise musique
» les fait trésaillir de volupté ; une chanson monotone
» fabriquée sur le champ de quelques mots pris au hasard
» les amuse pendant des journées sans qu'ils se lassent
» de la répéter, elle les empêche même de s'apercevoir
» de la fatigue ; le rhythme du chant les soulage dans
» leurs travaux et leur inspire de nouvelles forces. Un
» moment de plaisir les dédommage d'une année de
» peine ; tout en proie aux affections actuelles, le passé
» et l'avenir ne sont rien à leurs yeux, aussi leurs cha-
» grins sont passagers et ils s'accoutument à leur mi-
» sère, la trouvant même supportable quand ils jouis-
» sent d'un instant d'agrément. Comme ils suivent plutôt
» leurs sens et leurs impressions que la raison, ils sont
» extrêmes en toutes choses : agneaux quand on les op-
» prime, tigres quand ils dominent. Leur esprit va sans
» cesse, selon l'expression de Montaigne, de la cave
» au grenier, capable d'immoler leur vie pour ceux
» qu'ils aiment (et on en a vu plusieurs se sacrifier
» pour leurs maîtres), ils peuvent dans leur vengeance
» massacrer leurs maîtresses, éventrer leurs femmes
» et écraser leurs enfans sous les pierres. Rien de plus
» terrible que leur désespoir, rien de plus sublime que
» leur dévouement. Ces excès sont d'autant plus pas-
» sagers qu'ils sont portés plus loin, de là vient la fa-
» cilité qu'ont les Nègres de changer rapidement de
» sensations, leur violence s'opposant à leur durée.
» Pour ces hommes il n'y a pas d'autre frein que la
» nécessité, et d'autre loi que la force, ainsi l'ordon-
» nent leur constitution et la nature de leur climat. »

(Virey, *Hist. Nat. du Genre Humain.*)

Ainsi, par son moral comme par son organisation physique, le noir présente quelque analogie avec les animaux les plus rapprochés de l'homme. Son intelligence, dominée par les viscères, jette à peine quelques éclats rares et passagers, esclave des sensations, il obéit à toutes les influences ; privé du magnifique privilége accordé à l'homme par son créateur, il ne sait commander à la nature. Ainsi ce n'est plus un foyer échauffant, vivifiant tout par sa présence, ce n'est plus le roi du monde, ce n'est plus une intelligence reconnaissable à ses manifestations sublimes, c'est un être misérable, empruntant sa vie aux objets qui l'entourent, esclave du premier qui lui jette des fers, ignorant presque le nom même de la pensée, et réduit à ne jouir de l'existence que par les sensations capables d'ébranler ses viscères. Gardons-nous, cependant, d'exagérer l'incapacité morale des races noires, le tableau qui précède n'est pas toujours d'une vérité incontestable ; on a vu des Nègres qui présentaient une aptitude remarquable aux sciences mathématiques, Malte-Brun, Bory de Saint-Vincent, Perceval, en citent plusieurs exemples. *Toussaint Louverture* n'était pas seulement un assassin féroce, c'était un chef habile ; la fondation récente de la république d'Haïti nous donnera, à l'égard des Nègres, la mesure de leur intelligence.... Et d'ailleurs que ne peut l'éducation !

Soit que le type nègre dont nous traçons les caractères ait été la souche de toutes les populations noires qui existent actuellement, et soit que par des croisemens plus ou moins nombreux, quelques modifications organiques se soient établies, propagées, et par conséquent aient ainsi donné naissance à des variétés nouvelles, soit qu'il existe véritablement plusieurs espèces primitives, un fait demeure constant, c'est que tous les Noirs ne présentent pas les mêmes caractères. Pour donner une description complète de leurs races, il convient donc d'établir des divisions ou plutôt des distinctions sans lesquelles plusieurs caractères appartenant exclusivement à quelques variétés, seraient nécessairement passées sous silence ; et d'abord, avant de décrire ces variétés, qui déjà ont été indiquées au commencement de cet article, il importerait peut-être de se livrer à quelques investigations sur les émigrations des différentes populations noires, leur origine, les époques de leurs découvertes, celles de leurs établissemens dans les contrées qu'elles habitent, les influences qu'elles ont subies par leur contact avec les nations Européennes, leurs croisemens avec d'autres races ; et ce travail d'un intérêt immense se rattache essentiellement à mon sujet. Malheureusement, aucune race ne présente à cet égard autant d'obscurité. L'histoire reste muette, les récits des voyageurs ne présentent que des faits contradictoires, et les naturalistes les plus distingués sont réduits à livrer à leurs lecteurs des spéculations au lieu de faits avérés. Longtemps on a pensé que la race Nègre était confinée en Afrique au midi de l'Atlas ; c'est là en effet, que l'on retrouve les Éthiopiens, les Cafres et les Hottentots, leur origine demeure complétement inconnue ; plus tard la découverte des îles Océaniques et de l'Aus-

tralasie, prouva que la race Noire s'étendait bien au-delà de l'Afrique. Les Papous, les Australasiens, certaines populations des îles Philippines, se présentèrent avec des caractères qu'il était impossible de confondre avec ceux qui appartenaient essentiellement aux trois races que je viens de nommer. Il n'est pas de supposition qui n'ait été créée par les auteurs pour expliquer la présence de ces nouveaux noirs dans l'Australasie et l'Océanie. Les uns pensent que ce sont des Nègres anciennement égarés sur la mer des Indes, les autres les considèrent comme issus de la race Malaise, d'autres encore, Malte-Brun, par exemple, pensent que dans l'Australasie, il existe au moins quatre souches différentes et parfaitement distinctes. Cette assertion ne s'appuie sur aucune preuve. Quoiqu'il en soit, et pour commencer enfin la description des variétés nègres, je constaterai un fait, c'est que quel que soit le nombre de ces variétés, elles peuvent être facilement réduites à un petit nombre de types. C'est après avoir lu et comparé avec la plus scrupuleuse attention un nombre considérable de naturalistes, de physiologsites et de voyageurs, que j'ai adopté la division établie par M. le professeur Gerdy dans sa *Physiologie didactique et critique*.

La première variété, c'est-à-dire la race nègre proprement dite ou Éthiopienne, celle autour de laquelle viennent se grouper en seconde ligne toutes les autres, est décrite; les Mulâtres qui forment la seconde classe, trouveront plus naturellement leur place dans la description des races croisées. Je vais donc donner quelques détails sur l'organisation des Cafres.

Située au Sud-Est de l'Afrique, la Cafrerie proprement dite, occupe toute la côte depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Monomotapa. A l'Ouest, elle est bornée par la colonie hollandaise et le pays habité par les Gonaquois; ceux-ci forment une ligne intermédiaire entre les Cafres et les Hottentots, mais leur organisation les éloigne beaucoup plus des premiers que des seconds; nous retrouverons chez les Cafres les caractères indiqués dans la description de l'espèce Nègre ou Éthiopienne; cependant ils se distinguent par une conformation régulière, une allure plus vigoureuse, des membres plus arrondis; en un mot par un ensemble de dispositions organiques qui les rapproche beaucoup plus que tous les autres Nègres, des races Européennes. Leur couleur est très-noire; Forster prétend qu'elle est jaunâtre et cuivrée, Bory de Saint-Vincent, gris de fer. » Leur crâne présente comme celui des blancs une » voûte élevée; leur nez bien loin d'être déprimé, s'ap- » proche de la forme arquée; ils ont la lèvre épaisse » du Nègre et saillante du Hottentôt; leur chevelure » crêpue est moins laineuse que celle du Nègre; leur » barbe plus forte que celle du Hottentot; ils sont en » général grands et bien faits.... Les femmes diffèrent » beaucoup des hommes par la taille, elles atteignent » rarement à celle d'une Européenne bien faite; d'ail- » leurs elles sont aussi bien conformées que les hom- » mes; leur physionomie annonce la douceur et la » gaîté. » (*Encyclopédie moderne.*)

Ce n'est pas seulement par un front plus élevé et des formes plus belles que le Cafre se distingue; la supériorité de son organisation se manifeste par une plus grande douceur de mœurs, la culture de la terre, quelque industrie, telle que fabrication de poterie et travaux de pelleterie. Kolbe et plusieurs missionnaires ont représenté les Cafres sous un point de vue moins flatteur; ils ont dit qu'ils se nourrissaient de viande crue, et qu'ils vivaient presque tous à l'état sauvage. Malte-Brun, à qui j'emprunte ces détails, s'élève beaucoup contre ces assertions. Voici un fait que j'ai lu dans l'*Histoire générale des Voyages;* ce fait prouve incontestablement une intelligence remarquable de la part du jeune Cafre qui y joue le principal rôle; mais il vient également à l'appui des assertions qui ont si fort scandalisé Malte-Brun. En 1666, époque à laquelle le général Vanpima gouvernait Batavia, les Hollandais prirent un jeune Cafre à quelque distance du cap de Bonne-Espérance et le menèrent à Batavia, où l'on apporta beaucoup de soins à le faire instruire dans les langues. Dans l'espace de sept ou huit ans, il apprit en perfection le hollandais et le portugais. Mais ayant souhaité de retourner dans sa patrie, le général qui ne voulut pas le contraindre, ordonna qu'il fut renvoyé bien équipé d'habits et de linges, dans l'espérance qu'il continuerait de vivre avec les Hollandais, et qu'il servirait de lien au commerce qu'ils entretiennent avec les Cafres. A peine fut-il arrivé au cap, qu'il jeta ses habits à la mer, et qu'il prit la fuite vers un canton, où il recommença comme les autres à manger de la chair crue, sans que la reconnaissance ait jamais paru lui inspirer le moindre penchant à se rapprocher de ses bienfaiteurs.

Au reste, il est assez probable que dans leurs rapports fréquens avec les colons hollandais, les Cafres ont dû singulièrement dépouiller cette nature sauvage que leur ont reproché quelques auteurs; il est certain qu'ils sont beaucoup plus civilisés que leurs voisins : outre que l'agriculture est un art chez eux, ils ont plus de connaissances sur tous ceux de nécessité; ils ont aussi quelques dogmes religieux, ils pratiquent la circoncision, mais sans y attacher aucune idée mystique; ils ont l'idée de l'Être Suprême et de sa puissance; ils croient à une vie future de récompense et de punition, mais ils n'ont aucun culte public; ils ne prient même point et n'ont pas de prêtres, à moins qu'on appelle ainsi des espèces de sorciers ou de magiciens, auxquels ils donnent une grande confiance.

A la chasse, dont l'exercice leur est familier, ils ont l'avantage sur toutes les hordes voisines. Le courage est surtout ce qui les distingue. (*Malte-Brun*, t. XIII, page 432).

Hottentots.

Nous arrivons à cette malheureuse classe de Nègres, la plus éloignée de nos races blanches ou caucasiques. L'espèce hottentote se partage avec l'espèce cafre, la pointe méridionale de l'Afrique, mais seulement en

dehors du tropique ; elle en occupe la moitié où, sous le nom de Hamaquois, de Coronas, de Boschimans, de Gonaquos et de Houzonaunas, elle est répandue dans le bassin de la rivière d'Orange ; elle peuplait exclusivement le cap de Bonne-Espérance et la côte sud, avant que les Européens qui s'y sont établis en eussent repoussé la plus grande partie dans l'intérieur des terres : mais on se trompe considérablement quand on avance que les Hottentots, s'étendent tout autour de l'Afrique méridionale, depuis le cap Négro jusque sur la côte de Natal ; cette dernière côte est exclusivement occupée par l'espèce cafre ; les rivages qui se prolongent du cap Négro jusqu'à la rivière des Poissons, présentent une étendue totalement déserte de dix degrés à peu près en latitude. Il est encore absolument faux qu'on retrouve des Hottentots ou rien qui leur ressemble dans l'île de Madagascar. (*Bory de Saint-Vincent*, t. II, p. 122).

Ici, les caractères de l'animalité seront plus tranchés encore que chez les Éthiopiens, qui semblaient pourtant tout-à-l'heure servir d'intermédiaires entre l'homme et l'espèce la plus élevée du genre Orang-Outang. Il est faux cependant que le Hottentot tienne plutôt du singe que de l'homme intellectuel. En effet, nous retrouverons encore tous les caractères de l'humanité, parole, intelligence, éducabilité, mais ces signes imprimés par la nature sur toute la race nègre, acquièrent, chez les Hottentots en particulier, une exagération remarquable. Taille peu élevée, cinq pieds à peine, angle facial de 75°, cheveux crépus et plantés en demi-cercle sur le front, os propres du nez ordinairement soudés à une seule lame comme chez quelques espèces de singe, nez beaucoup plus épaté que chez les autres Africains, humérus d'une longueur démesurée, cavité olécrânienne percée d'un trou, caractère commun à cette race d'hommes, aux singes, aux chiens et à plusieurs autres espèces de carnassiers ; incisives et menton beaucoup plus obliques que chez les Éthiopiens, pommettes et arcades zygomatiques singulièrement développées, yeux écartés, front tellement aplati qu'on l'aperçoit à peine : le sommet de la tête est déprimé, l'occiput fuit en pointe, de sorte que le crâne se rétrecit beaucoup à sa partie postérieure. Considérée de profil, sa figure est hideuse d'animalité, les lèvres livides s'y avancent en un véritable grouin, contre lequel s'aplatissent, se confondent pour ainsi dire de vrais naseaux ou narines qui s'ouvrent presque longitudinalement et de la façon la plus étrange ; il n'existe que très-peu de barbe à la moustache ou sous le menton, lorsqu'elle n'est pas épilée, et jamais on n'en voit en avant des oreilles, dont la conque est plutôt inclinée d'avant en arrière que d'arrière en avant. Le pied prend déjà une forme si différente du nôtre et de celui des Ethiopiens et des Cafres, qu'on reconnaît au premier coup-d'œil la trace du Hottentot imprimée sur le sol. (*Bory de Saint-Vincent*, t. II, p. 115).

Les femmes par leur conformation bizarre nécessitent une description particulière. Tout le monde a entendu parler du tablier des Hottentotes et des protubérances énormes développées à la partie supérieure des fesses.

Quelques-unes, semblables aux individus que nous venons de décrire, ne présentent rien de remarquable, si ce n'est le développement et l'allongement considérable des mamelles, et à ce sujet nous devons rappeller que plusieurs auteurs ont élevé des discussions qui n'ont pas encore été parfaitement éclairées et résolues. J'ai consulté, Virey, Bory de Saint-Vincent, Le Vaillant, Hutton, *Voyage en Afrique*, Malte-Brun, le *Dictionnaire de Géographie* et *l'Encyclopédie méthodique ;* les uns prétendent que cette difformité, ainsi que le développement d'une masse graisseuse dont je vais bientôt parler, ne se manifestent qu'après le mariage et la fécondation ; plusieurs ajoutent même que si l'on interroge les jeunes filles pour savoir si elles sont unies à un époux, elles répondent simplement en découvrant leur sein ; sa grosseur moyenne et sa forme uniformément arrondie prouvent qu'elles sont vierges encore ; le Vaillant va jusqu'à prôner la beauté, et le caractère piquant de la physionomie des Hottentotes, mais la description qu'il en donne lui-même réfute on ne peut mieux cette singulière assertion. S'il en existe quelques peuplades dont les femmes ne soient pas véritablement hideuses, elles sont rares, et la plupart se présentent avec des caractères que je ne saurais mieux signaler qu'en rapportant textuellement quelques passages du rapport de Cuvier à l'Académie des sciences, après la dissection de la Vénus hottentote. Je rappellerai cependant que cette femme appartenait à la tribu la plus dégradée de sa nation, la tribu Boschimans ; quoique d'après les discussions des auteurs que je viens de citer, quelques-uns aient prétendu qu'il n'existait même pas de population particulière portant le nom de Boschimans. Les caractères relatifs *au tablier des Hottentotes et à la masse graisseuse qui surmonte les fesses,* étaient selon les uns des caractères essentiellement individuels ; d'autres les ont au contraire accordé à toutes les Hottentotes, et ceci est une erreur formelle. On convient généralement aujourd'hui qu'ils appartiennent surtout aux Boschimans, tribu dont l'existence est désormais incontestable, mais du croisement des femmes de cette tribu avec les Hottentots proprement dits, proviennent çà et là quelques femmes isolées revêtues des mêmes caractères ; et ceci explique parfaitement les contradictions dans lesquelles sont tombés à l'égard les uns des autres la plupart des auteurs qui nous ont donné la description des peuplades répandues dans les parties méridionales de l'Afrique. Voici les extraits les plus intéressans du rapport dont je viens de parler.

..... « On put vérifier alors que la protubérance de ses fesses n'était nullement musculeuse, mais que ce devait être une masse d'une consistance élastique et tremblante, placée immédiatement sur elles.. Elle vibrait en quelque sorte à tous les mouvemens que faisait cette femme, et on s'aperçut qu'il s'y formait aisément des excoriations dont il était resté de nombreuses cicatrices. Les seins qu'elle avait coutume de relever et de serrer au moyen de son vêtement, abandonnés à eux-mêmes montrèrent leurs grosses masses pendantes, terminés obliquement par une aréole noirâtre, large de

plus de quatre pouces, creusée de rides rayonnantes, et vers le milieu de laquelle était un mamelon aplati et oblitéré, au point d'être presque invisible.

..... « A cette première inspection, on ne s'aperçut point de la particularité la plus remarquable de son organisation, elle tint son tablier soigneusement caché, soit entre ses cuisses, soit plus profondément, et ce n'est qu'après sa mort qu'on a vu qu'elle le possédait. Elle mourut le 29 décembre 1815.

..... « On retrouva aussitôt le tablier, et tout en reconnaissant que c'était exactement ce que Péron avait dessiné, il ne fut pas possible d'adapter la théorie de cet infatigable naturaliste; en effet, le tablier n'est point, comme il l'a prétendu, un organe particulier; plusieurs de ses prédécesseurs avaient mieux vu, c'est un développement des nymphes. Les grandes lèvres peu prononcées interceptaient un ovale de quatre pouces de longueur. De l'angle supérieur descendait entre elles une proéminence demi-cylindrique d'environ dix-huit lignes de longueur sur six lignes d'épaisseur, dont l'extrémité inférieure s'élargit, se bifurque et se prolonge comme en deux pétales charnues ridées, de deux pouces et demi de longueur sur environ un pouce de largeur. Chacun d'eux est arrondi par le bout; leur base s'élargit, et descend le long du bord interne de la grande lèvre de son côté, et se change en une crête charnue qui se termine à l'angle inférieur de la lèvre.

« Si on relève ces deux appendices, ils forment ensemble une figure de cœur dont les lobes seraient étroits et longs, et dont le milieu serait occupé par l'ouverture de la vulve.

« En y regardant de plus près, on s'aperçoit que chacun de ces deux lobes, a, à sa face antérieure tout près de son bord interne, un sillon plus marqué que ses autres rides, qui montent en devenant plus profonds jusqu'au dessus de leur bifurcation. Les deux sillons se réunissent en sorte qu'il y a, à l'endroit de la bifurcation, un double rebord entourant une fossette en forme de chevron. Au milieu de cette fossette est une proéminence grêle, qui se termine par une petite pointe à l'endroit où les deux rebords internes se réunissent. »

Il doit être manifeste pour quiconque lira cette description, et mieux encore pour quiconque voudra comparer ces parties avec leurs analogues dans les femmes européennes. que les deux lobes charnus qui forment le tablier se composent dans le haut du prépuce et de la sommité des nymphes, et que tout le reste de leur longueur ne consiste qu'en un développement des nymphes seules.

Le voile des Boschismanes n'est pas une de ces particularités d'organisation qui pourraient établir un rapport entre les femmes et les singes; car ceux-ci loin d'avoir les nymphes prolongées, les ont en général à peine apparentes. Il n'en est pas de même de ces énormes masses de graisse que les Boschismanes portent sur les fesses, et qui selon les nouveaux voyageurs, et nommément Le Vaillant, M. Péron, M. Jausens, seraient naturelles et communes à toute la nation. Elles offrent une ressemblance frappante avec celles qui surviennent aux femelles des mandrilles, des papions, etc., et qui prennent à certaines époques de la vie, un accroissement vraiment monstrueux. Dans les Boschismanes, ces protubérances ne consistent absolument que dans une masse de graisse traversée en tous sens par des fibres cellulaires très-fortes, et qui se laisse aisément enlever sur les muscles grands fessiers. Ceux-ci reprennent alors leur forme ordinaire. Le Vaillant dit que les Boschismanes ont dès leur premier âge cette conformation assez bizarre; mais la femme dont nous parlons nous a assuré qu'elles ne la prennent qu'à leur première grossesse. (Cuvier, *Mémoires du Muséum d'Histoire naturelle*, t. III, p. 266 et suivantes.) Il est inutile de rappeler ici les autres caractères indiqués dans ce mémoire, attendu qu'ils se rapportent tous à ceux que nous avons tracés déjà, soit pour la race Ethiopienne, soit pour les Hottentots. L'état moral de cette variété si misérable, si peu favorisée par la nature, si inférieurement placée dans l'ordre de la création des hommes, correspond parfaitement à son organisation incomplète. Malgré les efforts de Le Vaillant et quelquefois de Bory de Saint-Vincent, qui ont tenté de détruire ce qu'ils appellent des préjugés relativement à la dégradation morale des Hottentots, il demeure avéré que leur intelligence est excessivement bornée. A peine ont-ils un langage articulé, leur voix fait entendre une espèce de gloussement que quelques auteurs ont comparé à celui du dindon; ils vivent sans lois, sans règles fixes et dans la plus extrême misère. « Ils ont une antipathie invincible pour le travail, et une inertie incroyable; ils préfèrent la paresse aux jouissances mêmes. Selon les Hottentots, raisonner c'est travailler, et tout travail est pour eux le fléau de la vie (Virey, t. II.) » On nous permettra sans doute de passer sous silence une multitude de pratiques dégoûtantes, familières aux Hottentots, qu'il nous suffise de rappeler que par leur malpropreté révoltante, ils se réduisent eux-mêmes au dernier degré d'abjection. Quelques-uns cependant échappent pour ainsi dire à leur propre nature, soit par le croisement de races (et en effet les Hottentots en se mêlant avec des populations nègres plus richement organisées, ont donné naissance à quelques tribus moins pauvres en facultés morales), soit par leur contact prolongé avec la colonie Hollandaise établie au cap de bonne-Espérance, ont acquis quelque supériorité sur leurs frères; il y en a qui cultivent les terres; d'autres font des échanges avec les Hollandais du Cap; Gresset Saint-Sauveur, dans l'*Encyclopédie des Voyages*, assure que l'on était parvenu à former un corps de sept cents Hottentots, équipés militairement, et que l'on avait réussi à communiquer à ces malheureux quelque activité, et beaucoup de courage. De semblables faits sont rares, et même peut-on, jusqu'à un certain point, en contester l'authenticité. Nous ne répéterons pas ici tout ce qui a été débité sur les Hottentots, mais un fait que nous ne devons pas passer sous silence, c'est la brièveté de leur vie. Ils sont vieux à quarante ans et passent rarement la cinquantaine.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la Nouvelle-Hollande et les nombreux archipels qui s'élèvent à la surface de l'Océan pacifique, sont habités par de nombreuses populations noires, à l'origine desquelles il est impossible de remonter. Tous les auteurs modernes s'accordent à considérer ici trois variétés de Nègres, les Papous, les Océaniens et les Australasiens. D'autres, et Malte-Brun en particulier, en ont singulièrement augmenté le nombre. Conformément à MM. Virey, Bory de Saint-Vincent, Quoy et Gnimard, nous décrirons seulement les trois variétés que nous venons de nommer.

On considère, en général, les Papous comme tenant des Malais et des Nègres Australasiens, et par conséquent comme produit hybride, et non espèce primitive. Ils habitent de petites îles semées autour de la Nouvelle-Guinée, Waigion, la Nouvelle-Guinée elle-même, leur organisation physique les rapproche beaucoup des Nègres Ethiopiens. Ils ont, en général, une taille moyenne et passablement prise, encore que l'on en trouve beaucoup dont la complexion est faible, et les membres un peu grêles. Leur peau qui n'est pas noire, est d'un brun foncé, comme mi-partie des teintes que présentent les types du croisement desquels nous les faisons descendre; elle est souvent affectée d'efflorescences lépreuses; leurs cheveux également intermédiaires, sont très-noirs, ni lisses, ni crêpus, mais laineux, assez fins, frisant beaucoup naturellement, ce qui donne à la tête un volume énorme en apparence, surtout quand les Papous négligent de relever leur toison et d'en fixer les flocons en arrière. Ils ont peu de barbe, mais elle est fort noire à la moustache; la prunelle de leurs yeux est de la même couleur; encore qu'ils aient le nez sensiblement épaté, les lèvres épaisses, les pommettes larges, leur physionomie n'est point désagréable et leur rire n'est pas grossier. (Bory de Saint-Vincent, tome II, p. 365.) Les femmes ne présentent rien qui mérite une description particulière. Cette description s'éloigne beaucoup de celle que l'on retrouve dans l'ouvrage de M. Virey; mais cette contradiction apparente s'explique lorsque l'on songe que M. Virey a confondu dans une seule et même description, les Papous, les Océaniens, les Australasiens; en un mot toute la race noire qui occupe les vastes îles de l'Archipel des Indes et de l'Océan pacifique.

Les mœurs des Papous se rapprochent infiniment de celle des Océaniens et Australasiens, il serait donc superflu de donner à cet égard des détails qui trouveront naturellement leur place après la description de ces deux dernières variétés.

Australasiens.

Les Australasiens habitent la Nouvelle-Hollande. Ils diffèrent beaucoup des Papous. Leurs cheveux sont lisses, courts et noirs, leur peau est noire, leurs membres grêles et de longueur disproportionnée au corps. Voici la description qu'en donne Bory de Saint-Vincent, d'après Péron et Freycinet. « La boîte osseuse de la tête serait assez ronde, et point déprimée sur le vertex, mais les mâchoires très-prolongées antérieurement y réduiraient l'angle facial à soixante-quinze degrés, et les dents y seraient sensiblement proclives à la supérieure, surtout le front fuyant en arrière, les ailes du nez fort largement relevées; les lèvres, particulièrement celle du haut, hideusement épaissies et proéminentes, formant une sorte de museau, y donnent au visage la plus déplorable ressemblance avec celui des mandrils. Leurs yeux bruns et assez beaux n'ont aucune expression de férocité prononcée; l'arcade sourciliaire, fortement saillante, se couronne d'un poil épais.....

Un caractère qui distingue très-particulièrement l'Australasien, c'est la disproportion qui existe entre les membres et le corps; ainsi leur tronc est bien constitué, et tel qu'il doit être chez des hommes de forte taille et doués d'une certaine vigueur physique; mais des bras longs et grêles, des cuisses et des jambes fluettes, et qui semblent à peine capables de les soutenir, trahissent une faiblesse que les expériences du dynamomètre ont démontrée (tome II, page 321). M. le professeur Gerdy pense que cette disproportion des membres avec le corps n'est pas dans la nature, et qu'elle tient à l'extrême misère des Australasiens.

Océaniens.

Les Océaniens répandus dans la Nouvelle-Guinée, l'archipel du Saint-Esprit, les îles Audermann, Formose, Bornéo, quelques-unes des Philippines et des Moluques, se distinguent par leur couleur noire très-foncée; l'implantation très-exactement demi-circulaire de leurs cheveux noirs et crêpus, leur nez écrasé à la racine et très-épaté; leurs lèvres grosses, leur angle facial très-aigu; en un mot, par leurs rapports nombreux avec les Nègres Ethiopiens. Leur séjour dans les îles Océaniques remonte à une époque infiniment éloignée, et toutes les spéculations des voyageurs n'ont pu donner encore une raison probable de leur première apparition; et même il est à propos d'ajouter que longtemps avant nous, on trouvait quelquefois dans les mêmes lieux, plusieurs variétés de Noirs, plus ou moins éloignées les unes des autres par leurs mœurs et leurs caractères physiques. C'est ainsi qu'à l'époque où Magellan découvrit les îles Philippines, il reconnut trois sortes de peuples. Sur les côtes, les Maures Malais; d'eux étaient sortis les Tangales qui sont les naturels de Manille. Il attribue l'arrivée de ces peuples à quelque tempête, et il considère comme les véritables naturels du pays, des noirs qui vivaient dans les rochers et les bois épais, dont Manille était remplie. C'étaient des barbares, présentant par leur conformation beaucoup de rapport avec les Ethiopiens. *Tous cependant n'avaient pas les cheveux crêpus et courts, quelques-uns les avaient longs et assez lisses.*

Par leur morale, plus encore que par leur organisation physique, les trois variétés que nous venons de décrire méritent de trouver place à côté des Hottentots.

Repoussés par les peuplades étrangères jusques dans l'intérieur des îles, incapables de cultiver la terre et d'établir avec d'autres nations des rapports commerciaux, ils vivent dans la plus profonde misère. Ils marchent absolument nus, savent à peine se construire des huttes informes, vivent de coquillages et souvent des poissons que la mer fait échouer sur la côte. Quelques-uns font preuve d'une industrie et d'une intelligence un peu plus développée. Les Papous, par exemple, se livrent avec une certaine activité à la chasse et à la pêche; mais les Océaniens et les Australasiens surtout sont plus stupides encore que sauvages; ils ne veulent ni se vêtir ni se loger, on les voit exposés aux plus horribles famines, traîner leurs membres maigres, leur saleté dégoûtante, en se disputant de nourritures à demi-corrompues (Virey). Au reste, quoique l'organisation de ces malheureux reste partout à peu près la même, leur moral offre quelques modifications qui varient avec les climats qu'ils habitent, mais il n'entre pas dans mon sujet de rappeler ici toutes ces modifications, et je vais tracer l'histoire particulière des miliers de peuplades observés sur ces lointains et immenses parages. Telles sont les six variétés noires auxquelles on peut jusqu'à un certain point donner le nom de primitive, car bien que j'ai rapporté l'opinion des auteurs qui considèrent les Papous comme formant une variété hybride, issue des Malais et des Nègres Océaniques ou Australasiens, ce fait n'est rien moins que prouvé; c'est une présomption, appuyée sur de simples raisonnemens et non sur une véritable expérience. Je vais parler brièvement des Mulâtres, espèce hybride, issue du Blanc avec le Nègre; quelques mots sur ces produits compliqués des Nègres avec les Blancs, compléteront le tableau de la race noire.

Mulâtres.

Le Mulâtre ou individu né d'une Négressse et d'un blanc ou d'une blanche et d'un Nègre, ne diffère de celui-ci que par une coloration noire beaucoup moins foncée. Par tous les autres caractères de son organisation, le Mulâtre est un véritable Nègre; il est inutile d'énumérer de nouveau ses caractères. Cependant nous devons rappeler ici, que tous les Mulâtres sont loin de présenter une conformation identique. Abstraction faite des individualités, il existe chez eux des modifications organiques qui varient selon la race du Nègre ou de la Négresse qui lui a donné naissance; et à ce sujet nous devons rappeler ici, une note intéressante puisée par M. Bory de Saint-Vincent, dans la relation du premier voyage de Levaillant. « On a vu des Européens s'accoupler avec des Hottentots, et les métis qui en sont résultés, prouvent à quel point les caractères de l'espèce Hottentote, sont profondément gravés, puisqu'ils l'emportent chez eux sur tout autre. Le produit des blancs et des Hottentots s'appelle *baster*, nom qui dérive probablement du mot bâtard. Le baster a la couleur d'un vieux citron desséché; ses cheveux sont tant soit peu allongés, mais sont encore crêpus; à mesure que du sang blanc se mêle aux produits du Hottentot et de l'Européen, la teinte blanche augmente, bientôt elle devient la nôtre, et les cheveux finissent par être parfaitement lisses. Mais la proéminence des pommettes des joues, se fait toujours remarquer, c'est un caractère indélébile, qu'on reconnaît même à la quatrième génération. (*Bory de Saint-Vincent*, t. II.)

Les Mulâtres donnent naissance à des enfans qui ont avec eux la plus grande ressemblance, ainsi, s'élève une nouvelle race déjà très-nombreuse dans les Colonies et surtout dans l'Amérique du sud. Mais, unis aux blancs, leurs caractères spéciaux se perdent à la longue, et font place à ceux qui appartiennent essentiellement aux races européennes; unis aux noirs, ces caractères disparaissent encore, ceux du Nègre les remplacent; ainsi le Mulâtre doué d'une organisation essentiellement modifiable, demeure par cette organisation, subordonné aux races qui l'entourent. Ce fait est des plus remarquables.

M. Virey dit en parlant des Mulâtres : « Ces individus qui encombrent nos colonies, n'ont ni l'intelligence aussi perfectionnée que les blancs, ni la soumission laborieuse des Nègres. Ils forment une caste ambiguë, sans rang, sans état fixe, plus prompte à la révolte que disposée au travail; haïs et méprisés des Nègres, comme voulant usurper sur eux les droits des blancs sans en avoir les titres légitimes, et dédaignés des blancs de race pure comme étant inférieurs, ils sont devenus plus dangereux qu'utiles à toutes les colonies européennes. On les y distingue sous le nom d'homme de couleur ou de petits blancs. » (*Virey*, t. II, p. 185.) Mais là, ne se bornent pas les mélanges du sang noir avec le blanc. Outre les Mulâtres, on distingue encore les Terceron, les Zambos, etc. On arrive même à une complication de variétés vraiment inextricable. Nous nous bornerons à nommer les principales; le tableau suivant que nous empruntons à M. Virey, est ce que nous avons trouvé de plus clair et de plus précis à cet égard.

PARENTS.	PRODUITS OU CASTES.	DEGRÉS DE MÉLANGE.
Blanc et Noir.	Mulâtre.	1/2 Blanc 1/2 Noir.
Blanc et Mulâtre.	Terceron Saltatras.	3/4 Blanc 1/4 Noir.
Noir et Mulâtre.	Griffe ou Zambo.	3/4 Noir 1/4 Blanc.
Blanc et Tercéron.	Quarteron.	7/8 Blanc 1/8 Noir.
Noir et Terceron.	Quarteron Saltatras.	7/8 Noir 1/8 Blanc.
Blanc et Quarteron.	Quinteron.	15/16 Blanc 1/16 Noir.
Noir et Quarteron.	Quinteron Saltatras.	15/16 Noir 1/16 Blanc.

QUATRIÈME SOUS-GENRE. — RACE ROUGE.

Espèce colombique de M. Bory de Saint-Vincent.

Probablement sortie des monts Aleghanys et des Apalaches, cette race peupla, vers le nord, le vaste bassin du fleuve Saint-Laurent, jusque par le 45e degré ou un peu plus. Passant des Florides, et d'îles en îles, dans le midi, elle occupa les rives orientales des régions mexicaines, les Antilles, et ce qu'on nomme la Terre-Ferme avec les Guianes, depuis le territoire de Cumana jusque sous la ligne, toujours parallèlement aux côtes d'où les repoussent de jour en jour les Européens. Les Canadiens, les nombreuses peuplades qui s'effacent peu à peu dans l'admirable état social de l'Amérique septentrionale, les naturels du Jucatan et du Honduras, les Caraïbes, les Galibis lui appartiennent. (*Bory de St.-Vincent.*)

D'où ces peuples sont-ils venus? Quand sont-ils venus dans les lieux où les Européens les rencontrèrent. Voilà des questions qui ont été l'objet de discussions interminables et sur la solution desquelles on n'est pas plus avancé aujourd'hui que lors de la découverte du Nouveau-Monde.

Cette race rouge, aujourd'hui très-peu nombreuse et qui s'enfonce de plus en plus dans les profondeurs du nouveau continent pour se soustraire aux violences et à l'extermination que depuis quatre cents ans les Européens lui font subir, se compose d'hommes de tempérament phlegmatique et bilieux, grands, bien faits, agiles, forts. Leur tête est bien conformée, leur figure est agréablement ovale, mais le front est singulièrement aplati. Cet aplatissement du front a fait croire à des auteurs anciens et modernes, que cette partie était déformée dans le jeune âge au moyen de planchettes étroitement appliquées et fixées par des liens. Le nez est long, prononcé, fortement aquilin, et si l'on en trouve de plats, dit le P. Dutertre, c'est qu'on les a également comprimés dès l'enfance. La bouche est moyennement fendue, avec les dents verticales, et les lèvres semblables aux nôtres. L'œil est grand et brun; les cheveux noirs, plats, gros, durs, luisans, de moyenne longueur et dépassant peu les épaules vers lesquelles on ne les voit pas boucler. On dit qu'ils ne grisonnent jamais. Les hommes sont presque glabres en s'arrachant soigneusement le peu de poils qui croîssent çà et là sur les parties où d'autres peuples en ont beaucoup. Il répandent, quand ils sont échauffés et en sueur, une odeur que l'on prétend avoir quelque analogie avec celle du chien.

La peau est de couleur rougeâtre tirant sur celle du cuivre de Rosette. Le sein des femmes est assez bien conformé: la nubilité est très-précoce.

On cite dans cette espèce des exemples de longévité (1).

Devant les observations positives des savans voyageurs qui ont depuis peu exploré les pays habités par la race rouge, il est difficile d'ajouter foi à tout ce qui a été dit sur les beaux discours, la sagesse, les traités, la tolérance, le respect pour la vieillesse, que quelques philosophes, bien intentionnés sans doute, ont gratuitement prêtés à ces peuples. Rien n'est plus faux que tout cela, Ils sont barbares, naturellement vagabonds, chasseurs, grossiers, paresseux, querelleurs, anthropophages, mangeant non-seulement leurs ennemis vaincus, mais jusqu'à leur propre père. Ils ont toujours repoussé avec horreur la civilisation qu'on a voulu leur imposer, et, certes, il faut convenir qu'elle s'est présentée à eux entourée de tant de crimes et de tant d'horreurs, qu'ils ont pu avec justice la rejeter et la fuir. Intempérans et altérés de liqueurs fortes, ils n'ont pas assez d'industrie pour s'en composer eux-mêmes, et ils les échangent avec les Européens contre des peaux de castor.

S'il n'est pas entièrement prouvé qu'ils n'aient aucune religion, il est constant qu'ils croient à de bons et à de mauvais génies, qu'ils ont des sorciers qui s'emparent souvent de leur esprit au moyen de quelques jongleries.

Tout ce qu'on a dit de leur courage à supporter, en chantant, les plus affreux supplices, prouve, si le fait est vrai, plutôt une brutale insensibilité que de l'héroïsme.

Les Caraïbes et les Canadiens vont presque nus; ils n'ont d'autres vêtemens qu'un petit lambeau de quelque étoffe végétale, ou de peau d'animal, fixé au bas du ventre et cordé autour des reins. Dans les pays même ou l'hiver est le plus rigoureux, ils préfèrent échanger leur pelleterie contre de l'eau-de-vie, plutôt que de s'en revêtir. Tout ce qu'on a dit de leurs coiffures brillantes et de beaux manteaux dont on les a affublés, est controuvé. Ces descriptions ne s'appliquent qu'aux Américains exotiques du Pérou et du Mexique. Ils n'emploient d'autre ornement que de se barbouiller de rocou, ce qui les rend encore plus rouges qu'ils ne le sont naturellement.

Ils ne connaissent d'autres armes que l'arc et la flèche. Ils sont divisés en hordes que conduit un chef; n'ont pas de lois, mais de simples usages; n'ont établi nulle part de domination fixe, et ont en horreur les travaux de l'agriculture.

Leurs facultés intellectuelles sont extrêmement bornées; partout ils ont été vaincus, trompés et dépossédés, et il est probable qu'avant la fin du siècle ils auront disparu de la terre et qu'il n'en restera plus que le souvenir.

On prétend que chez les Caraïbes, le langage des femmes n'est pas tout à fait le même que celui des hommes.

(1) Voyez Gaymard et Quoy, Freycinet, Bory de Saint-vincent, et tous les voyageurs.

Considérations générales sur les variétés anormales ou espèces monstrueuses, monstruosités des divers naturalistes.

Indépendamment des races et variétés que je viens d'examiner, il importe de jeter un coup d'œil sur les anomalies que la nature a produites dans l'homme, que ces anomalies soient le résultat d'affections maladives ou qu'elles soient le résultat de causes que je ne pourrai apprécier.

Des Albinos.

On a vu des Albinos dans presque tous les pays. On croit, dit Prichard, qu'ils se trouvent plus fréquemment parmi les races de couleur foncée et dans les climats chauds, cela tient peut-être à ce que c'est là qu'on les a le plus observés. Toujours est-il que si on les trouve plus communément en Afrique et dans les autres contrées méridionales habitées par les Nègres, que si on en a principalement trouvé à l'isthme de Darien, au Brésil, dans l'Océan Indien, à Sumatra, à Bali, à Amboine, à Manille, dans la Nouvelle Guinée, dans les îles des Amis et de la Société, on en a observé aussi dans toute l'Europe, en Danemarck, en Angleterre, en Irlande, en France, en Suisse, en Italie, dans les îles de l'Archipel, en Hongrie, et hors de l'Europe, chez les Arabes, les Malabares, les Cafres.

Caractères physiques. — Peau d'un blanc fade, sans aucune teinte de rose ou d'aucune autre couleur, ce qui la différencie de ce qu'on appelle une peau blanche; comparable à la couleur du lait, du papier ou du linge; chairs molles et flasques; cheveux fins, soyeux, ordinairement droits, flottans ou crépus comme ceux de Nègres, d'une blancheur remarquable, et distincte de la couleur de neige que donne la vieillesse, ou de la teinte jaune dorée des cheveux blonds, sourcils, barbe et poils du pubis de la même nuance. Peau couverte d'un duvet blanc et mou, iris rose pâle, pupille rouge, constitution grêle, taille médiocre; durée de la vie moindre que celle des autres hommes. Peau quelquefois couverte d'écailles sur toute la surface, et lèvres très-vermeilles.

Caractères intellectuels et moraux. — Intelligence bornée, peut-être moins développée que celle des Nègres. Inoffensifs et incapables de nuire, ils sont toujours victimes de l'oppression et de la tyrannie. Les Nègres en font un sujet de railleries et les maltraitent; ils les vendent comme objets de curiosité. On rapporte que lors de la conquête du Mexique par les Espagnols, on en trouva dans les jardins du palais de Montézuma parmi les oiseaux et autres animaux rares.

La faiblesse de leurs yeux les oblige à se tenir cachés pendant le milieu du jour et ne leur permet de sortir que pendant le crépuscule du matin et du soir; leurs paupières sont agitées d'un clignotement continuel, leur pupille se resserre et se dilate par des oscillations rapides et non interrompues; les bords palpébraux sont souvent couverts de chassie, et les larmes coulent de leurs yeux quand le soleil les frappe directement. Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que les Albinos voient pendant l'obscurité de la nuit; ils ne jouissent de cette faculté que dans les momens qui précèdent le lever du soleil ou qui suivent son coucher. C'est aussi pendant ces momens qu'ils sortent pour chercher leur nourriture, et que par compensation leur vue est plus fine que celle du reste des hommes. La lumière de la lune leur est aussi très-favorable.

Est-il vrai qu'il existe dans l'intérieur de l'Afrique des peuplades et même des petites nations d'Albinos, comme l'ont pensé quelques auteurs et comme l'a écrit Voltaire? Ce fait est fort douteux et l'on s'accorde généralement aujourd'hui à les regarder comme une sorte d'anomalie sporadique.

Il n'est pas prouvé que les Albinos soient aptes à se reproduire en s'accouplant entre eux. Il paraît qu'ordinairement ils doivent leur origine à l'union de deux individus, dont un Nègre ou Mulâtre, l'autre Blanc ou Albinos. Il est constant aussi qu'en Europe ils doivent leur origine à deux individus de race blanche, et en France ce phénomène n'est pas très-rare dans le département de la Creuse, notamment, où il ne se passe pas d'année peut-être qu'il ne naisse un Albinos. Il est probable que l'accouplement d'un Nègre et d'une Négresse peut produire un Albinos. Le docteur Winterbotton a vu dans le pays de Soosso une jeune fille Albinos de neuf ou dix ans, née de parens noirs. A Wankapong, il a vu un jeune homme d'environ dix-huit ans, grand, bien fait, dont le père avait été un Nègre blanc. Sa mère, ses trois frères et deux de ses sœurs étaient noirs, mais l'une de ses sœurs était blanche comme lui.

Quelle est la modification organique qui produit l'albinisme? Blumenbach et Winterbotton rangent cette singularité parmi les cachexies, ce qui n'explique rien. D'autres en font une maladie de la peau, une espèce de lèpre, parce que la peau des Albinos est souvent couverte d'écailles qui tombent et se renouvellent, et sur l'analogie qu'on lui a trouvée avec la lèpre blanche dont parle Moïse. Mais on peut répondre aux partisans de cette opinion avec Voltaire que prétendre que les Albinos sont des Nègres noirs, dont une espèce de lèpre a blanchi la peau, c'est comme si l'on disait que les Noirs eux-mêmes sont les blancs que la lèpre a noircis. M. Virey professe que l'albinisme a pour cause prochaine, l'absence originelle, ou le développement d'action de la couche pigmentaire. Sa cause éloignée est, pour cet auteur, le défaut d'énergie vitale, où l'effet de l'obscurité prolongée sur l'organisme et celle d'un froid intense contraire.

Pour M. Breschet, c'est une déviation organique, tenant à un défaut de développement, consistant dans la non sécrétion du *pigmentum nigrum* de la peau, de l'iris et de la choroïde, défaut de sécrétion constituant un état de décoloration transmissible par voie d'hérédité, comme tous les états organiques, et qui ne peut être modifié et détruit que par une succession de croisement de races.

Des Crétins.

Les Crétins s'observent à peu près exclusivement dans les vallées basses, profondes et étroites, dans les gorges circonscrites par de hautes montagnes; ils sont surtout fort communs dans cette partie des Alpes, qu'on appelle le Valais, la Vallée, la Vallée-d'Aost, la Maurienne. On en rencontre également dans tous les pays formés de hautes montagnes et de vallées profondes, tels qu'une partie de la Suisse, de l'Écosse, de l'Auvergne, des Pyrénées, du Tyrol. On assure en avoir trouvé dans les chaînes de l'Oural, du Thibet et même dans les Andes, enfin on en aurait rencontré aussi dans les hauteurs de Sumatra.

Les Crétins appartiennent ordinairement à la race blanche et particulièrement aux tiges Celte et Germanique. Ce sont des idiots ou des imbéciles, qui portent à la partie antérieure de leur cou un goître plus ou moins volumineux.

Les Crétins ne peuvent être considérés que comme des individus en proie à une affection pathologique profonde, et ne doivent pas, par conséquent, nous arrêter plus longtemps.

Nous ne nous arrêterons pas non plus sur la plupart des monstruosités admises par les voyageurs crédules ou de mauvaise foi; car la plupart sont des êtres imaginaires. Ainsi sont ces hommes à queue de vache, que d'anciens voyageurs ont prétendu se trouver à Formose; ces Malais chez lesquels, selon Struys, les femmes ont de la barbe comme leurs maris; ces Africains mangeurs de Sauterelles, mentionnés par Drake, et qui, vers l'âge de quarante ans, sont à leur tour mangés par une multitude d'insectes ou vermisseaux sortis de toutes les parties de leur corps; ces pygmées et les Troglodytes de l'antiquité, ces hommes et ces femmes sans tête, qui ont deux gros yeux sur la poitrine, et malgré tout notre respect pour un père de l'église nous ne pouvons non plus admettre les centaures et les satyres, qui eurent au désert une conversation de très-bon sens avec Saint-Antoine l'hermite, etc., etc. (1).

Considérations générales sur la couleur de la peau, sur les différences des crânes et sur la taille.

On a longtemps controversé la question de savoir si les variétés de couleur dépendent de l'influence des circonstances extérieures. Je ne pense pas que la question ait été résolue d'une manière bien satisfaisante; tout ce que nous savons peut se réduire à ceci: les chaleurs brûlantes du soleil font éprouver à la peau des modifications assez notables, mais sans en changer le caractère essentiel. Ainsi des familles nègres ont été transportées en Europe, des Européens l'ont été au Congo, les effets de ces transmigrations ont pu être observés depuis plusieurs siècles, et jamais on n'a vu les premiers devenir blancs et les derniers prendre la couleur du Nègre.

On peut assurer aujourd'hui que lorsque les diverses races qui peuplent le globe restent à leur état de pureté, elles conservent toujours leur type originel. Voyez le peuple Juif qui depuis tant de siècles est comme étranger au milieu des nations, et dont la physionomie première ne s'est point altérée. Cette inaltérabilité des traits de la nation juive est frappante; comme l'a fait observer M. Edwards, dans le tableau de la cène de Léonard de Vinci, peint il y a 300 ans, et qui représente trait pour trait les Juifs d'aujourd'hui.

La couleur de la peau réside dans le corps muqueux de Malpighi, qui sécrète un pigmentum dont la couleur varie selon les races.

Nous avons vu combien les dimensions et la forme du crâne varient selon les espèces. Voici un tableau que nous empruntons à M. Garnot où ces différences ont été calculées sur le Français, sur le Nègre, sur le Papou, sur l'Alfourous, sur le nouveau Zélandais.

(1) *Voyez* Saint Augustin, Saint Jérome.

TABLEAU COMPARATIF *des proportions que présentent les diverses parties des crânes de*

	FRANCAIS.	NEGRE MOZAMBIQUE	PAPOU DE WAIGIOU.	ALFOUROUS. NOUVELLE-GUINÉE.	NOUVEAUX ZÉLANDAIS.
	p. l. m.	p. l. m.	p. l. m.	p. l. m.	p. l. m.
Diamètre antéro-postérieur ou occipito frontal.	6 10 0,185	6 4 0,171	6 6 0,176	6 9 0,183	6 8 ,0180
Diamètre transverse ou bipariétal.	4 10 0,131	4 7 0,124	5 4 0,144	4 8 0,126	4 10 0,131
Diamètre perpendiculaire ou sphéno-bregmatique.	5 » 0,135	4 6 0,122	5 3 0,142	5 » 0,135	5 3 0,142
Distance de la protubérance occipitale à la symphyse du menton.	6 10 0,185	7 5 0,201	»	8 » 0,217	7 4 0,198
Distance du sommet de la tête à la symphyse.	8 2 0,221	8 2 0,221	»	8 » 0,217	8 3 0,223
Distance d'une arcade zygomatique à celle opposée.	4 10 0,131	4 6 0,122	» 0,135	5 1 0,138	4 11 0,133
Distance d'un angle de la mâchoire à celui du côté opposé.	3 10 0,104	3 4 0,090	»	3 6 0,095	3 8 0,099
Distance de l'angle de la mâchoire à l'apophyse condyloïde.	2 4 0,063	2 3 0,061	»	2 6 0,068	2 5 0,065
Distance d'une apophyse mastoïde à celle du côté opposé.	3 10 0,104	3 8 0,099	3 8 0,099	3 8 0,099	3 11 0,106
Distance de l'angle orbitaire externe à celui du côté opposé.	3 10 0,104	3 8 0,099	4 » 0,108	4 1 0,111	4 1 0,111
Diamètre transverse de l'orbite.	1 5 0,038	1 6 0,041	1 8 0,045	1 10 0,050	1 7 0,043
Diamètre perpendiculaire.	1 4 0,036	1 4 0,036	1 4 0,036	1 6 0,041	1 5 0,038
Largeur des fosses nasales.	1 11 0,025	1 1 0,029	» 11 0,025	» » 0,027	» 11 0,025
Diamètre antéro-postérieur du trou occipital.	1 3 0,034	1 4 0,036	1 4 0,036	1 3 0,034	2 » 0,054
Diamètre d'une tubérosité molaire de l'os maxillaire supérieur à l'autre.	» 8 0,045	1 8 0,045	1 6 0,041	2 » 0,014	»
Angle formé par une ligne partant de la symphyse du menton à la protubérance occipitale, et par une autre ligne partant de la symphyse à la bosse frontale.	70 degrés.	58 degrés.	» (1)	67 degrés.	67 degrés.

(1) Les têtes qui ont été comparées entre elles n'étant pas parfaitement entières, nous avons été forcés de négliger quelques-unes de leurs dimensions.

La taille moyenne de l'homme est de 5 pieds; elle varie depuis 4 jusqu'à 6 pieds, suivant les races, les climats, le genre de vie et l'état d'aisance ou de misère.

M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, dans son Histoire générale des anomalies, dit que l'existence des *nains* ayant seulement un peu plus de 2 pieds et des *géans* ayant près de 9 pieds est constatée par plusieurs témoignages authentiques.

L'homme se rencontre, à peu d'exceptions près, sur toute la surface de la terre. Il supporte tous les climats et ses habitans s'étendent jusqu'aux derniers confins de la nature animée.

D'après les évaluations les plus récentes et les plus dignes de foi, la terre compterait 771 millions d'habitans. Ces évaluations sont celles de M. Adrien Balbi.

Modification des races placées dans de nouveaux climats.

Une race étant donnée, la nature d'un climat nouveau, ainsi que tout ce qui s'y rattache est-elle capable de la modifier de manière à la rendre semblable à une autre, ou à la transformer en une race pourvue en apparence de caractères spéciaux? Je crois qu'il est fort difficile de répondre à cette question, parce qu'il s'agit ici d'une expérience qui exigerait peut-être une durée fort supérieure à celle des observations que permettent de faire les conditions humaines; car, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, un changement insensible à une époque pourrait être fort apparent à une époque beaucoup plus éloignée. Je vais cependant exposer à cet égard quelques faits qui pourront contribuer, sinon à résoudre la question, du moins à faire entrevoir jusqu'à un certain point la vérité.

Dans l'Amérique du sud, et plus particulièrement dans la Colombie, que j'ai assez longtemps habitée, on rencontre tous les degrés de température, ainsi que des différences immenses d'élévation au-dessus du niveau des mers, et cela à des distances souvent très-peu considérables, conditions, comme on le voit, très-propres à opérer des changemens dans les divers groupes des habitans de ce pays. Or, l'Indien, vivant souvent presque à l'état sauvage, type peut-être d'une race primitive par son défaut de rapports avec les habitans civilisés du pays, offre effectivement des différences selon qu'on l'examine dans tel ou tel lieu, différence qu'on ne peut attribuer qu'à l'action des agens extérieurs. Jamais en effet on ne confondra celui qui habite des lieux plus ou moins froids avec celui qu'on rencontre dans des plaines brûlantes. Le premier, pâle, souvent décoloré comme un cadavre, et pourvu de cheveux extrêmement noirs, contraste de la manière la plus frappante avec le second, qui a le teint basané ou cuivré, et les cheveux d'un noir légèrement foncé. Que l'on compare en effet les Indiens des environs de Tunja, de la Grita, de Pampelona, etc., et même de Bogota, avec ceux de Neiva, de Tocayma, de Villa Bieja, de Cucuta, de Cupitanejo, etc., et l'on verra combien la différence que j'indique est prononcée. Elle l'est même à tel point que pour ceux des régions chaudes, l'épithète d'habitans de ces régions est une injure que leur prodiguent ceux qui habitent des pays froids; ainsi, par exemple, à Bogota, les habitans de cette ville traitent de *calentanos* les Indiens de la plaine; et ceux-ci, en général,

humbles, timides, soumis, sont presque à l'égard de ceux-là ce que les Nègres sont aux Blancs.

Mais la différence ne se borne pas à la couleur de la peau; elle s'étend encore à la forme et au volume de certaines parties. Le front de ceux que la chaleur accable m'a paru plus étroit, un peu moins avancé que le front de ceux qui sont soumis à un froid plus ou moins rigoureux; et cependant, chose bien remarquable, les facultés intellectuelles ne sont pas plus développées chez les uns que chez les autres. De part et d'autre, même apathie, même langueur, même imprévoyance de l'avenir, même calme dans les sentimens et les affections; c'est que l'action toujours continue, toujours la même des agens extérieurs, quelle que puisse être leur nature, désole, paralyse la sensibilité. L'éternelle monotonie d'excitation se confond avec l'absence de tout agent excitateur : c'est principalement le fouet des saisons qui, chez l'Européen, devient l'aiguillon du sentiment et du génie.

La dissection ne m'a rien fait découvrir de remarquable dans les diverses manières d'être des organes. Je n'ai découvert que des différences générales, telles qu'un plus haut degré de gracilité et de mollesse dans l'habitant des pays chauds; la mollesse surtout m'a paru prédominer chez l'homme dans les parties génitales, dont les dimensions cependant ne m'ont pas paru être en rapport avec le relâchement.

A l'égard du Nègre, il ne m'a offert aucune espèce de différences, quelle que fût la température du lieu qu'il habitât, ce qui, à mon avis prouve incontestablement qu'il a une nature plus spécifique, plus éloignée du type humain que ne l'est la race dont il s'agit, ainsi que toutes les autres qui ne sont que des nuances de celle-là.

On voit sans doute combien il est plus avantageux de considérer l'Indien soumis ainsi à différentes influences que d'examiner ce qui se passe dans des peuples ou peuplades originaires d'un climat différent de celui qu'ils habitent. Ces peuples, en effet, toujours plus ou moins en rapport avec les autres, soumis à une multitude d'influences toujours changeantes, ne permettent point de rapporter à sa véritable cause ce qui, dans les changemens qui peuvent s'opérer, appartient exclusivement au climat, tandis que l'Indien de l'Amérique méridionale, presque entièrement séparé du reste des hommes, assez généralement considéré comme sauvage, méprisé, quelquefois haï par le reste de population, enfin, presque uniquement en rapport avec lui-même, ne peut devoir qu'à l'action d'agens purement physiques les divers changemens qui s'opèrent en lui, et ces changemens font concevoir la possibilité de ceux que produiraient à la longue dans les différens peuples répandus sur le globe les circonstances physiques dans lesquelles ils seraient placés.

Quel que soit le point du globe que l'on considère, l'homme, soumis à l'influence d'un climat, éprouve des changemens qui, en général, sont de deux espèces, les uns passagers, les autres permanens.

Les premiers portent sur la couleur de la peau, qui, si elle est blanche, se rembrunit lorsqu'on passe d'un climat froid à un climat chaud, et blanchit au contraire, mais très-peu, si étant brune, elle subit l'action d'un froid supérieur à celui auquel elle était auparavant soumise. Sans parcourir les différens points de la terre, c'est ce que, parmi nous, offre en petit l'influence de l'hiver et de l'été, mais il faut soigneusement remarquer que ces effets sont produits par l'action directe de la lumière et non par la simple élévation de la température. Ainsi, pendant les plus fortes chaleurs, les habitans des villes ne brunissent pas, ce qui aurait pourtant lieu s'ils étaient à la campagne; à la même époque, la jeune paysanne qui se faisait remarquer par la blancheur de sa peau, a bientôt les bras, le cou et le visage semblables à ceux de la brune dont le teint est le plus foncé; la femme créole qui a la peau aussi blanche que délicate, forme le contraste le plus marqué avec toutes les femmes étrangères qui, entraînées par leurs habitudes, s'exposent aux ardeurs du soleil, et ainsi de suite. Ces changemens, ai-je dit, sont passagers, c'est-à-dire qu'ils cessent avec les causes qui les ont déterminés. Observons néanmoins qu'il n'en est point toujours ainsi; il arrive, en effet, quelquefois qu'ils se soutiennent indéfiniment, quoique la cause qui les a produits n'ait pas été de très-longue durée. Ainsi j'ai vu quelques personnes devenir pour toujours très-brunes après avoir passé quelques années aux îles. Une dame, surtout, qui, par hasard, avait de grosses lèvres et le nez épaté, aurait pu être prise pour une mulâtresse; réciproquement, la plupart des habitans de certains pays plus ou moins froids, et, par exemple, les Allemands, les Anglais n'éprouvent souvent au bout d'un temps assez long aucune espèce de changement. J'en ai vu aux îles ainsi qu'à la Côte-Ferme qui, après dix ou douze ans de séjour, avaient la peau aussi blanche, aussi colorée que s'ils n'étaient point sortis de leur pays.

Les changemens permanens, qui, comme on le conçoit, dépendent de la longue persévérance des causes sont encore relatifs à la couleur de la peau, et de plus, à l'état d'embonpoint, de faiblesse ou de vigueur, aux facultés intellectuelles, aux sentimens et aux affections. Ceux qui ont passé la plus grande partie de leur vie aux îles, ou qui ont longtemps navigué dans la zone Torride, sont devenus bruns et même noirâtres pour le reste de leurs jours, quelque soit le pays qu'ils habitent ensuite : le derme a été si profondément modifié qu'il ne peut plus revenir à son état primitif. Il est rare que dans le passage d'un climat à un autre, dont les températures offrent de grandes différences, on n'éprouve de grands changemens, relativement à l'embonpoint et à l'état des forces : quand on passe du chaud au froid, on gagne à cet égard, mais en général peu, et quelquefois même on perd; ainsi, en Amérique, j'ai vu plusieurs fois des habitans de contrées chaudes, de Carthagène, par exemple, maigrir et tomber dans la langueur après quelque temps de séjour à Tunja, et même à Bogota dont la température n'est pas très-basse (1). Mais c'est

(1) Tous les voyageurs disent qu'à Bogota il règne un printemps éternel. Soit; mais ce printemps doit être ainsi défini : Il est la fin

surtout le passage du froid au chaud qui est remarquable. Presque toujours on perd la plus grande partie de l'embonpoint et des forces, et la langueur est en général d'autant plus grande que ce changement s'opère avec plus de rapidité; mais, chose digne de remarque et bien connue, cette sorte d'émaciation est un bonheur, un préservatif presque assuré contre les maladies réguantes, toujours plus ou moins graves. Ainsi, quelques jours après mon arrivée à Maracaïbo, un jeune passager, sur lequel le climat n'avait exercé aucune influence, est atteint de la fièvre jaune, qui l'emporte en trois jours; en même temps mon compagnon de voyage, M. Daste, qui déjà avant d'arriver, avait commencé à payer son tribut, est frappé de la même maladie, et le quatrième jour il peut s'acquitter envers le malheureux jeune homme du dernier devoir de l'amitié. On dirait que, comme une force qui rompt plutôt ce qui résiste que ce qui ploie, la maladie bouleverse une forte organisation, et ébranle à peine celle qui ne lui offre que de la faiblesse.

Dès que la constitution s'est mise en harmonie avec l'action des agens extérieurs, et que cette harmonie a été longtemps soutenue, il est rare qu'elle revienne à son type primitif; une seconde nature a été créée, et, soutenue par l'âge, qui alors est toujours plus ou moins avancé, elle ne saurait être réformée par les modificateurs nouveaux à l'action desquels elle est soumise. Je crois avoir observé que cette faiblesse acquise dans les pays chauds, devient dans ceux qu'on habite ensuite une cause de longévité. Le *vieux créole* est une épithète qu'on a occasion de répéter là où les habitans sont dans l'habitude ou la nécessité d'aller aux îles, et d'y passer la plus grande partie de leur vie. Ce n'est que sur la race européenne que j'ai fait ces observations; j'ignore si elles sont applicables aux autres races. Je crois qu'elles ne le sont nullement aux Nègres, qui tous viennent d'un climat très-chaud : quelques degrés de plus ou de moins sous la zone Torride, ne sont pas sans doute capables de modifier profondément leur constitution primitive. Je pense néanmoins, que le Nègre perd beaucoup dans les pays où il a été comme transplanté; mais, au lieu de dépendre du climat, cela reconnaît sans doute pour cause la série non interrompue des fatigues, des peines, de tourmens de toute espèce que lui font éprouver, ceux qui en se l'appropriant, se sont dépouillés du titre d'homme.

Les facultés intellectuelles sont puissamment modifiées par les climats nouveaux que l'on habite, et celle qui cesse la première de s'exercer comme auparavant, c'est l'attention. Rien en effet, n'est plus remarquable, et, soit la nouveauté des objets dont on est entouré, soit le retour involontaire vers ceux dont on est éloigné, soit enfin l'action réelle de mille modificateurs inconnus, l'attention cesse d'être forte, soutenue : au moment même où une chose l'attire, un autre vient la détourner; fixée sur une troisième, elle s'attache à une quatrième, et ainsi de suite, de sorte qu'une série d'attentions successivement interrompues, n'est véritablement qu'une longue distraction (1). Voilà ce qui a lieu en général, et en général aussi, la faculté redevient peu à peu, ce qu'elle était auparavant; mais il est des climats, dans lesquels elle finit par cesser presque entièrement de s'exercer, et ces climats sont ceux où la température, quelqu'en soit le degré, est constamment la même. Ainsi; à Neiva où l'atmosphère est comme embrâsée, à Tunja où le froid est très-vif, à Caquesa où la chaleur est modérée, l'exercice de la première, de la plus importante de toutes les facultés intellectuelles y est comme suspendue. Les habitans de ces trois lieux, et l'on peut leur associer presque tous ceux de la Colombie, sont si peu capables de prêter leur attention, que quand ils sont forcés de le faire quelques instans, ils sont pris tout à coup de bâillemens comme convulsifs; de sorte que pour eux, être attentifs, c'est bailler c'est lutter contre l'oppression pulmonaire, que l'exercice de la faculté détermine; mais je reviendrai plus particulièrement sur ce point.

Il est clair que le défaut d'attention exclut le jugement, qui, comme on le sait, entre comme élément essentiel dans l'exercice de toutes les opérations intellectuelles, de sorte que ces dernières opérations répètent exactement l'état de cette première faculté.

Dans les mêmes conditions physiques, les sentimens et les affections, sont en tout semblables à l'acte d'être attentif, de sorte que, dans ces conditions, le système intellectuel et moral, est presque entièrement nul.

Ces diverses considérationt nous donnent le moyen d'apprécier la profonde influence que certains climats exercent sur les peuples qui l'habitent depuis un temps plus ou moins long, et nous portent à penser que ces peuples peuvent, à une certaine époque, cesser d'offrir les caractères de la race à laquelle ils appartenaient originairement; car, de quelles transformations ne peuvent-ils pas être susceptibles, quand nous voyons leur peau changer de couleur, leurs principaux organes éprouver les plus grandes modifications et leurs facultés intellectuelles et affectives tomber dans une langueur voisine de l'anéantissement? Si, comme on le dit, le développement du cerveau est en raison de celui de

---

d'un hiver qui n'arrive jamais et le commencement d'un printemps qui se fait toujours attendre. Sur le même arbre on voit la feuille près de se détacher, et la fleur qui se flétrit en s'épanouissant. Il ne fait pas décidément assez froid pour se chauffer, et il en fait assez pour grelotter, si l'on ne s'échauffe pas en courant, enfin dans la rue, la moitié du corps qui est à l'ombre est gelée, et l'autre moitié qui est au soleil est brûlée. (On est brûlé parce que Bogota est à quatre degrés environ de latitude, et on est gelé parce qu'il s'élève à une très-grande hauteur au-dessus du niveau des mers).

(1) C'est au moment où l'on arrive dans un pays que l'on commet le plus de fautes, qu'on se crée le plus de regrets, et c'est ce que savent mieux que personne ceux qui mettent toute leur attention à profiter du défaut d'attention des autres.

ces facultés, ne peut-il pas avec le temps éprouver une diminution, se revêtir de formes en rapport avec l'imperfection de leur exercice? Certes, il ne répugne nullement de l'admettre, et il ne nous manque peut-être pour le démontrer, que de pouvoir disposer d'un certain nombre de siècles, afin de donner aux expériences une durée suffisante. L'immense nature marche dans ses grandes opérations avec une immense lenteur.

Influence de l'état sauvage, de l'état social, du gouvernement, de la religion et de l'éducation.

État Sauvage.

La nature a placé l'homme dans l'état sauvage, car elle ne pouvait guère commencer par le mettre en société; mais elle lui a donné des facultés en vertu desquelles il a éprouvé le désir, le besoin de se réunir à ses semblables, et ce qui prouve qu'il est né pour la société, c'est que seul, sans le secours de quelque intelligence supérieure, il l'a partout établie.

Dans l'état sauvage, isolé, en face de lui-même, ou plutôt entouré de mille ennemis, prêts à l'anéantir, l'homme est réduit au minimum de sa puissance et de son bonheur; sa vie intellectuelle ne consiste qu'en quelques actes purement relatifs à des besoins qu'il partage avec l'animal; comme lui, toujours enchaîné dans le présent; toujours réduit à un seul instant d'existence. Il ne se promène ni dans le passé, ni dans l'avenir, pour entourer le bien-être futur, du bonheur actuel, ou du bonheur goûté; enfin, soustraite aux causes les plus puissantes d'excitation, sa vie stagne au lieu de couler.

Malgré les assertions de quelques philosophes malades ou passionnés, cette première condition de l'homme est un état de misère et de dégradation, auquel ses hautes facultés prouvent qu'il n'a point été destiné; mais il devient aux yeux du véritable philosophe un premier point de départ extrêmement précieux pour l'étude si difficile de son intelligence et de sa moralité, car c'est dans cet état primitif qu'il se montre ce qu'il est, en contrastant avec toutes les transformations que lui font éprouver les conditions sociales. Il y a peut-être plus de différence entre le véritable sauvage et l'homme civilisé qu'il n'y en a entre les connaissances les plus simples des choses, et les sciences parvenues à leur plus haut degré de perfection; et c'est au sein de cette société, placée à une excessive distance de l'état de nature qu'on cherche à découvrir l'essence intellectuelle et morale de l'homme! Reportons-nous un instant à cet état, et voyons rapidement en quoi il consiste.

Pour réduire la question au plus haut degré de simplicité, considérons un homme qui vivrait absolument seul, c'est-à-dire, au milieu de végétaux et de minéraux; c'est l'unique moyen de bien apprécier ce qu'il y a dans l'ame d'élémentaire et de composé.

Cet homme, averti par ses *sensations* de la présence des corps extérieurs, examinera ces corps, et comme ils diffèrent tous les uns des autres, et qu'ils lui offrent d'ailleurs divers degrés d'utilité, il est certain que quelques-uns lui plairont plus que d'autres; il leur donnera la *préférence*. Après les avoir préférés, il est évident qu'il aura le *désir* ou de les conserver ou de les employer à quelques usages; enfin, il lui arrivera de se *souvenir* d'avoir senti, préféré ou désiré. La *sensation*, la *préférence*, le *désir* et le *souvenir* sont donc les élémens primitifs, nécessaires de l'entendement. Détruisez un de ces élémens, et l'être manque de l'un des moyens de connaître la nature ou de veiller aux soins de sa conservation. Je nomme ces élémens *propriétés*, parce que, passifs, nécessaires, ils sont à l'ame ce que sont à un corps la dureté, la mollesse, l'élasticité, etc., mais ces propriétés peuvent revêtir un caractère actif. Bientôt en effet, l'homme dont il s'agit sent avec attention ou *attentionne;* il préfère avec discernement ou *choisit;* il désire avec la certitude de pouvoir satisfaire le désir ou *veut*, et se souvient avec travail, avec effort ou *se rappelle*. Je donne à ces propriétés, devenues actives, le nom de *facultés*. Enfin, en reprenant l'attention, elle peut être donnée à deux impressions à la fois, et il en résulte la *comparaison* qui conduit à la perception du rapport ou au *jugement*. Cette dernière opération est suivie de plusieurs autres, mais elle entre comme élément dans leur composition, et, par conséquent, elles ne doivent point être considérées comme des choses simples, primitives.

Voici un tableau dans lequel se montrent, d'un côté, ces propriétés, et, de l'autre, ces facultés; et l'on y voit encore jusqu'à un certain point leur mode d'enchaînement et de génération, car il semble que les premières produisent les secondes, en se développant, en s'animant pour ainsi dire.

L'AME EST POURVUE

DES PROPRIÉTÉS	DES FACULTÉS
De sentir	De sentir avec attention ou d'attentionner { 1. Deux impressions ou de comparer; 2. Le rapp., ou de juger.
De préférer.	De préférer avec discernement, avec connaissance, ou de choisir.
De désirer.	De désirer avec la confiance de pouvoir satisfaire le désir, ou de vouloir.
De se souvenir.	De se souvenir avec application, avec effort, ou de se rappeler.

On voit que sous le rapport des élémens essentiels, l'entendement est chez notre solitaire ce qu'il est chez l'homme placé dans les conditions les plus favorables à son développement; mais qu'il est rétréci, limité! ou plutôt combien sont stériles les circonstances propres à le développer! Et en effet à quelle opération un peu élevée peut-être conduite une ame froidement occupée à contempler un minéral ou un végétal? que devient ce feu de la pensée allumé par l'amour de l'approbation, de l'estime, de la gloire? Quant au moral, que devient-il

dans cet état d'isolement? Il est à peu près nul, car il naît du rapport de l'homme avec l'homme; cependant on en trouve encore le germe, et c'est l'entendement qui le renferme ainsi qu'il est aisé de le montrer.

Pense bien, agis bien, ou tu seras puni! Voilà une loi à laquelle l'homme ne cesse d'être soumis dans toutes les circonstances qu'il est possible d'imaginer. Ainsi, il n'est pas en la puissance de notre solitaire de saisir impunément de faux rapports et de régler sur eux sa conduite; ils sont relatifs à la conservation, au bien être de son existence, et leur inexactitude compromet l'un et l'autre; elle lui fait chercher un aliment dans le poison, un abri dans l'écueil, un refuge dans le danger; il a mal pensé, mal agi; il s'en punit lui-même, il est à la fois et l'oppresseur et l'opprimé, de sorte que, quoique seul, il trouve dans la simple faculté de sentir le sévère régulateur de ses pensées, de ses désirs et de ses actions; sans cesse, il est comme en présence d'un juge qui l'applaudit, le blâme ou le menace. Or, voilà certainement l'origine de la connaissance du bien et du mal, de la récompense de l'un et du châtiment de l'autre, du bon et du mauvais usage de la liberté; voilà le premier germe de la conscience, du devoir, du regret, du repentir, et de mille autres sentimens qui, ne consistant d'abord que dans de simples sensations, s'entourent ensuite, sous l'influence de la société, d'une foule de manières de sentir qui les font à tel point différer des sensations ordinaires, qu'on est fort éloigné de penser qu'ils n'en sont que des modifications. Examinons un instant la société sous ce point de vue.

La connaissance du juste et de l'injuste, si lentement acquise, la douleur, la honte, dont tant de mauvaises actions ont été suivies; le spectacle terrible des châtimens infligés par les lois; l'indignation ou l'humiliante pitié qu'excite de toutes parts, l'impassibilité d'une ame coupable; le témoignage général de l'horreur que le crime inspire; l'idée d'un Dieu attaché à le poursuivre et à le punir; l'habitude de prendre pour juge ce Dieu, les hommes, et les divers sentimens de crainte dont on est soi-même agité..... tout cela a donné graduellement naissance au *repentir* et au *remords*; mais, comme on ne se souvient plus de la manière successive dont toutes ces impressions se sont unies, combinées, on les transforme en un sentiment immédiatement émané d'une faculté toute particulière. La douceur qu'on trouve par degrés à se mettre à la place de celui qui gémit, à s'aimer en lui, à avoir encore en lui pitié de soi-même; le délectable souvenir des bienfaits qu'on a versés sur un être malheureux; les larmes de la reconnaissance, si honorables, si flatteuses pour celui qui les fait couler, le céleste plaisir qu'on a appris à trouver dans le sacrifice lui-même qu'exige une action noble et généreuse; le bonheur aussi pur que durable dont cette action devient la source; le respect, la considération, l'hommage qu'elle attire; la pensée si consolante de vivre dans la mémoire de ceux qu'on a comblés de biens; les récompenses célestes qui ne cessent d'offrir à l'ame la perspective d'une éternelle félicité.... voilà ce qui excite, développe la *vertu*, et cet être que tant d'actes intellectuels et moraux concourent à produire, ne paraît être que l'effet d'une faculté spéciale, quelquefois même d'une sorte d'inspiration surnaturelle. On réduit à l'unité tout ce qu'il y a de plus complexe, on fait naître en un instant ce qui ne s'est développé que d'une manière lente et progressive, enfin, on transforme les conséquences d'une suite immense d'impressions, en une manière instantanée de sentir, et l'ame devient, pour celui qui l'observe, une sorte de réflecteur qui groupe, confond en un point, tous les élémens épars qui l'ont successivement frappée.

Ce repentir et cette vertu que je viens de prendre pour exemples, sont des sentimens qui n'appartiennent qu'à l'homme parvenu à l'âge de raison; on ne les retrouve point chez l'enfant qui, comme on ne le sait que trop, ne cesse d'être en opposition avec tout ce qui est relatif au droit, au devoir, à la justice, en un mot, avec la morale, c'est que n'obéissant encore qu'aux impulsions de la nature, il a des manières de sentir, qui, simples, pures, en quelque sorte, n'ont point revêtu le caractère social que, plus tard, leur feront acquérir l'observation et l'expérience. Le système de ses sensations et de ses idées, dépouillé de ce complément moral qui appartient aux affections et aux sentimens, ne diffère presque en rien de celui de l'homme soustrait à l'influence de la civilisation, et l'on peut dire que l'enfant est le sauvage de la société. Aussi, au lieu de l'homme, est-ce lui qu'il faudrait étudier, pour savoir ce que c'est qu'une ame, réduite aux conditions essentielles et primitives. On trouverait alors autant de différences entre ces conditions et celles d'une ame soumise à des modifications sans nombre, qu'il y en aurait entre l'eau de la source la plus pure, et celle qui, en parcourant une grande étendue de terres, se chargerait dans son cours, d'une multitude de principes étrangers.

Ce type du moindre développement des facultés intellectuelles n'est jusqu'ici que conçu, simplement établi par ce que le raisonnement indique; cependant nous le rencontrons à peu près chez certains peuples qui, paralysés par la monotonie du climat, sont encore modifiés par d'autres circonstances relatives surtout à la religion et au gouvernement. Les Colombiens, dont j'ai déjà parlé, sont précisément placés dans ces conditions, sans même en excepter l'esclavage dont un grand homme a su les affranchir; mais en brisant leurs fers, il n'a pu en effacer l'empreinte. Considérons-les un instant avec ce sentiment de douleur que doit toujours inspirer la dégradation du plus parfait des êtres.

Ces hommes sont si froids, si passifs, si peu animés, qu'ils ne cherchent jamais à apprécier ce qu'ils sentent, ni même à sentir. Une seule modification de la sensibilité les excite et les intéresse : c'est celle que détermine un spectacle terrible ou révoltant, comme celui du meurtre, de l'incendie, du supplice des criminels, du lâche assassinat d'animaux lentement déchirés, brûlés, torturés de mille manières dans des exercices qu'ils osent nommer des jeux : telles, parmi nous, ces femmes qui ne sentant plus rien, pour avoir trop senti,

inondent de leur foule la place funèbre, où l'appareil de la mort et les derniers soupirs du crime peuvent encore les remuer. Il suit de là qu'ils ne puisent dans leurs sensations que quelques connaissances fugitives ; presque toutes leurs idées leur sont transmises par le hasard ou par l'ordre, assez souvent par le bâton ; aucune d'elles n'est acquise; ils en sont dépositaires, et non possesseurs ; ils savent ce qu'elles leur coûtent, et ils ignorent ce qu'elles valent ; aussi, dans l'usage qu'ils en font, sont-ils semblables à des insensés qui donneraient aussi bien de l'argent pour du cuivre, que du cuivre pour de l'argent.

Si les sensations sont si faibles, si fugitives, on conçoit que l'attention doit à peine exister, et d'ailleurs quel intérêt pourraient avoir à donner leur attention des hommes qui n'en trouvent aucun dans l'exercice de la sensibilité ? Comment pourraient-ils désirer d'apercevoir des rapports entre des sensations qui n'ont pas même excité en eux le désir de les apprécier ? Mais, chose bien étrange, quoique vraie cependant et connue de tous ceux qui ont eu le triste avantage de faire mes observations ! Il est si pénible pour ces sortes d'hommes d'êtres attentifs, que, lorsqu'il devient nécessaire qu'ils le soient, ils bâillent à peu près comme nous faisons exécuter aux paupières le mouvement de clignotement, et l'habitude leur a rendu cet acte si naturel qu'il ne choque en rien leurs bienséances. Fatigué d'être attentif aux charmes qu'il a l'air d'adorer, l'amant bâille auprès de sa maîtresse, qui, trop attentive, l'écoute en bâillant ; accablé par l'attention qu'il donne aux sons qui frappent son oreille, celui à qui on parle ponctue le discours par des bâillemens ; l'orateur, qui a toujours divisé ce qu'il va lire au moins en trois parties, bâille ordinairement trois fois ; j'ai vu l'acteur, trop occupé à rappeler son rôle, bâiller à côté de l'actrice qui se disposait à bâiller à son tour ; le souffleur bâille au lieu de souffler, et le parterre, que sa propre attention stupéfie, écoute et admire en bâillant ; enfin, pour eux, être attentifs, c'est bâiller, c'est tomber dans cet abattement et cette langueur que, parmi nous, l'attention seule est capable de prévenir ou d'éloigner.

Si nous passons aux affections morales, nous allons pénétrer dans le domaine du deuil et du silence : nous n'allons rencontrer partout que l'immobile et désolante invariabilité. Là, toujours triste, mélancolique, abattu, l'homme traîne son accablante existence vers les lieux où le plaisir l'appelle, comme il la traîne vers ceux où la douleur l'attend ; il foule nonchalamment à ses pieds les fleurs et les épines répandues sur le chemin de la vie, et il suit ce chemin comme s'il accompagnait un cercueil, ou plutôt, changeant en un cadran funèbre la zone qu'il habite, il en est l'aiguille passive qui mesure à peine la marche du temps. Mais, qui pourrait rendre à la fois l'éternelle uniformité des modifications de son ame, et la désespérante monotonie de leur expression ? Affligé par le bonheur, affligé par l'infortune, affligé par ce qu'il y a de plus indifférent, il ne pousse jamais qu'un seul cri, et l'accent de ce cri ne varie jamais : hélas ! s'écrie-t-il sans cesse ! hélas ! répète-t-on de toutes parts : tout est hélas, tout est exclamation de tristesse pour cet emblême du deuil et de la mort ; la vie désolée qui n'exerce en lui ses actes qu'au sein de l'accablement et de la langueur, ne sait, ne peut exprimer que l'ennui ; elle a été créée par l'ennui ; c'est l'ennui qui compte tous ses instans, et son dernier soupir est un soupir d'ennui.

L'ambition, la prévoyance, l'espoir, l'inquiétude, enfin toutes ces agitations de l'ame qui, parmi nous, sont presque devenues des conditions essentielles de l'existence, se réduisent pour eux à la simple sensation que détermine le besoin au moment même où il est éprouvé. C'est ainsi que pressés par la faim, ils se jettent sur une énorme proie, ou tombent sur un immense repas préparé par la nature, mais ce qu'il en reste ne doit jamais assouvir une faim prochaine, car ils terrassent un bœuf pour n'en manger que le cœur ; ils abattent un arbre pour n'en cueillir que quelques fruits ; tout disparaît, tout s'engloutit dans le présent ; l'existence immobile, ne se dirige jamais un seul instant en arrière, jamais elle ne fait un pas en avant.

Parmi nous, certains sentimens qui, chez la femme, paraissent être si naturels, si peu soumis à l'influence des institutions sociales, tels que ceux par exemple, de pudeur, de timidité, de honte, de réserve, de modestie... sont entièrement inconnus dans ces régions sauvages. Là, des appas qui ne cessent de s'offrir dans tout l'éclat de leur nudité, n'alarment pas plus la pudeur de celle qui les étale, que s'ils étaient modestement couverts ; jamais les lys de la nature n'y sont rougis par le fard des institutions. Souvent, en effet, j'ai vu de jeunes Indiennes à peu près nues, et d'autres dont les vêtemens déchirés servaient encore moins à cacher qu'à laisser entrevoir tout ce que les bienséances sociales ordonnent de voiler ; je les ai vues, contemplées, et moi seul j'ai rougi. Il y a plus, des sauvages voisins de cités se mêlent avec leurs habitans sans en prendre les mœurs, sans réfléchir un seul rayon du flambeau social qui brille autour d'eux, à peu près comme un groupe de végétaux qui, sans culture et sans art, s'élèveraient négligemment dans les palais de nos rois. L'acte le plus ami du mystère, celui que toujours voile si bien la pudeur, n'est pour eux qu'une de ces actions ordinaires de la vie, que ne sauraient troubler ni la lumière du jour ni les regards de leurs semblables : sous une natte mouvante et dont ne se couvrent ceux qui l'agitent que pour se soustraire aux huées des passans, l'homme crée, la femme conçoit, et, tandis que l'auteur de tous les êtres les forma dans la solitude du chaos, c'est sur une place, en présence de tout un peuple que le couple sauvage poursuit tranquillement l'œuvre de la première création (1).

L'amour qui, chez nous, est à la fois le plus délicat, le plus vif, le plus raffiné de tous les sentimens ; n'est,

(1) A la Nouvelle-Orléans, par exemple, cet accouplement, fait ainsi à la face du ciel et de la terre, est si commun, si fréquent, qu'il n'y a guère que l'étranger qui y fasse attention.

chez ces hommes de la nature, qu'un goût grossier, qu'un désir purement matériel qui agite moins leur cœur qu'un mets, qu'un parfum n'ébranlent toute la masse nerveuse de nos voluptueux citadins : l'ensemble de tous les soins qui font naître l'amour dans celle qui l'inspire est entièrement inconnu : le bonheur est un jour sans aurore, et l'instant où le besoin crie est aussi celui où il est satisfait : *mets-toi-là,* tel est l'ordre qui tient lieu du long et doux préliminaire d'une conquête: *va-t-en,* voilà ce qui remplace le tendre adieu de la séparation.

L'amour maternel, que souvent on confondrait avec l'indifférence, n'a pas plus de feu, plus d'ardeur que la simple amitié : la tendre sollicitude, l'illusoire frayeur, les vaines alarmes, tout ce qui, parmi nous, trouble, agite le cœur d'une mère, tout ce qui constitue la plus subtile essence de la tendresse est remplacé par la sécurité qu'inspire la froide et paisible raison, et ce n'est que dans le danger réel et pressant que l'amour maternel, créé par la nature, se confond avec celui que la société embellit de tout le luxe du sentiment, etc., etc.

Voilà donc l'influence de l'état sauvage ou de la condition voisine de cet état sur le développement des facultés intellectuelles et morales. Il met ces facultés en harmonie avec l'étroitesse des désirs et des besoins d'un être réduit aux conditions les plus simples de l'existence, et cette harmonie donne lieu à une manière d'être toute spéciale, sorte d'indifférence qui, en rendant inaccessible à la peine comme au plaisir, ne constitue ni le bonheur ni le malheur. Qui pourrait calculer toutes les modifications que doivent faire éprouver au système physique cet état du système intellectuel et moral ? Rendez pendant des siècles des corps immobiles, des cerveaux oisifs, des cœurs insensibles, des physionomies inamovibles et muettes, et vous concevrez que ces conditions doivent imprimer à l'homme des caractères bien différens de ceux qu'il offrirait s'il était placé dans d'autres conditions. En général, dans l'appréciation de l'influence qu'exercent les principaux agens sur l'organisation, on n'a pas tenu un compte suffisant de l'état des facultés intellectuelles et morales; pour modifier ce qui est matériel, on n'a voulu que des causes physiques ; mais quels changemens, quelles transformations tout ce qui est moral ne fait-il pas éprouver à la matière vivante ! L'intelligence, les sentimens ne sont que des phénomènes développés par les organes, mais qu'elle est puissante l'action des phénomènes sur les agens qui les déterminent !

ÉTAT SOCIAL.

Enfoui, comme étouffé dans l'état sauvage, le germe des facultés intellectuelles et morales est fécondé par l'état social, et, malgré le vice des institutions, il parvient quelquefois à ce degré de développement qui produit ces génies et ces vertus dont l'histoire perpétue à jamais l'éclat. Mais, en se développant ainsi, tous les élémens intellectuels et moraux ne s'élèvent pas au même degré de perfection et de puissance. L'exercice des propriétés toujours nécessaires, toujours passives, ne préside guère qu'au besoin de se nourrir et de se reproduire, tandis que les facultés dont la liberté fait le caractère, étendent, ennoblissent l'existence, et composent une masse de bonheur d'où découlent, comme d'une source commune, tous les bonheurs individuels. Ce sont, en effet, ces facultés qui président à la vie intellectuelle et morale, maintiennent l'homme dans la plus parfaite harmonie avec ses semblables, le portent à sacrifier noblement son intérêt à l'intérêt commun, et lui font trouver dans la pratique des vertus le dédommagement de ce qu'elles lui coûtent ; enfin, souveraines régulatrices de tous les actes, elles produisent, développent la raison, et la protégent contre les attaques des propriétés qui, parfois, rebelles, tendent à porter le trouble dans le domaine de la pensée et du sentiment. Mais faisons ressortir par un exemple, toute l'étendue de leur influence, et considérons la passion la plus capable de soustraire l'homme à l'empire de la raison.

La *sensation passive* que fait naître la beauté, n'excite qu'à goûter le plaisir ; elle n'éclaire l'ame sur rien de ce qui peut le corrompre, l'empoisonner, et *celle* dont l'attention s'empare, fuit souvent repoussée avec le plaisir. Des attraits brillans, mais dégradés par l'infamie, n'offrent à l'*aveugle préférence*, que leur perfide éclat, et ce qu'ils ont de plus odieux se cache ou se déguise, tandis que la *préférence éclairée* ne s'attache qu'à des charmes qui réfléchissent la pureté de l'ame, qu'à des beautés dont l'éclat s'unit au coloris de la pudeur. L'*irrésistible désir* n'est altéré que de jouissance ; peu importe la source où il va les puiser ; il est satisfait, pourvu qu'il se désaltère, et le *désir*, que la raison a purifié, paisible, modéré comme elle, n'excite plus que d'innocens soupirs ; il fait chercher le bonheur, mais un bonheur qui puisse être goûté sans honte, et toujours rappelé sans regret. Enfin, le *souvenir passif*, qui n'aime qu'à se reposer sur ce qui a ébloui, subjugué les sens, qui ne cesse d'attiser le feu dont l'impatient désir embrâse et fait rougir la pensée, est remplacé par le *souvenir voulu*, toujours occupé à caresser des charmes autour desquels le *choix* vient lui sourire, et à retracer tout ce qui est le plus capable d'enchanter l'esprit sans l'avilir, et de charmer le cœur sans le souiller.

Cependant cette série d'actes obscurs et passifs soumet souvent à son empire des opérations que devraient rendre si prépondérantes la puissance et la liberté. Souvent, en effet, la propriété audacieuse refuse d'obéir à l'imposante faculté ; le cri du sentiment fait taire la voix de la raison ; le penchant que la réflexion a fait naître cède au penchant irréfléchi; partout l'instinct rebelle se raidit, se soulève contre l'autorité de la pensée, et l'ame, séparée des perfides jouissances par l'abîme de la douleur, va se précipiter dans l'abîme. L'homme alors a perdu toute sa dignité ; il n'est plus homme : descendu jusqu'à l'animal, il en a les goûts, les impulsions, l'avilissante brutalité, et même il lui est devenu inférieur, comme un roi honteusement chassé de son trône pour les crimes dont il s'est souillé, va dans

sa chute, se placer au-dessous du reste des hommes. Mais enfin que faire? Incessamment attirés par deux forces opposées, nous n'avons pas toujours le vertueux pouvoir d'obéir à celle qui, par un chemin trop souvent couvert d'épines, nous conduit à un séjour jonché de fleurs; la raison est un flambeau qui ne cesse de briller, mais qui n'éclaire pas toujours. Tel l'astre de la lumière que rien ne saurait empêcher de lancer ses feux, et qui néanmoins obscurci par la tumultueuse famille des nuages, cesse souvent de se montrer à la nature, que son absence attriste et fait pâlir.

Ce sont les peuples de la race blanche ou caucasienne qui, dans tous les temps, se sont montrés supérieurs à tous les autres par ce haut développement des facultés de la pensée, et ils doivent sans doute cette supériorité à leur organisation, à la situation ainsi qu'à la nature de la partie du globe qu'ils occupent, et peut-être aussi à d'autres circonstances inconnues (1). C'est une chose bien digne d'admiration que de voir le zèle, l'ardeur, l'entraînement avec lesquels l'homme de cette race divine se livre à l'étude de tout ce qui peut contribuer à donner de l'étendue au savoir, de l'éclat à la gloire, de la perfection au bonheur. Mais qui pourrait parcourir la série de ses actes miraculeux?

Du sein des eaux, de la terre et des airs jaillissent à son gré des milliers de merveilles, et celles de la nature ont été effacées par les prodiges de l'art. La terre de l'homme n'est plus celle du créateur : l'horrible impétuosité du torrent qui ne roulait que les ruines de la vie et des rochers brisés s'est perdue dans le cours uniforme et paisible du fleuve qui verse la fécondité dans tous les lieux qu'il arrose; le triste et confus mélange des ronces, des buissons et des bois a fait place à l'ordre symétrique des champs, comme sculptés par le ciseau de la charrue; l'arbuste, enfoui dans les ténèbres des forêts, s'est élevé à la hauteur de ces colosses du peuple végétal, et ainsi régénéré par son nouveau souverain, il a porté orgueilleusement vers les cieux le témoignage de sa puissance; la famille éparse des fleurs a brillé de tout l'éclat de la réunion; l'amertume primitive des fruits a fait place au délicieux mélange de tout ce que la saveur et le parfum peuvent offrir de plus exquis, et sur la surface d'un globe rustique et sauvage, le merveilleux jardin des Hespérides s'est étendu de toutes parts. L'or de la nature a pâli devant l'or des cités; un magique cristal, en doublant l'existence des corps, a menti, rendu imparfait le cristal si pur des ruisseaux; l'Éternel étonné a vu la pierre informe et grossière s'élever en colonnes majestueuses dans ses temples et autour de ses autels une toile a senti, le marbre a respiré, le métal lui-même a pensé, s'est ému; dans l'Olympe des arts sont venus revivre les rois et les héros vainement rentrés dans l'horreur du néant; un art antagoniste de la mort a imposé silence à la douleur, et ordonné à la vie, prête à s'éteindre, de reprendre son premier éclat; enfin l'homme a tout soumis à son empire : après avoir arraché le sceptre au dieu des mers, il a osé parcourir sur le siége d'un char flottant, des montagnes et des vallons tour à tour effacés, reproduits, et au monde étonné est venu s'ajouter un monde nouveau; commandant à l'inconstante mobilité des airs de lui prêter un point d'appui, il est allé, dans son essor audacieux, visiter des régions ou les plaines du vide l'ont à peine arrêté; la foudre elle-même n'a pu se soustraire à ses lois, il lui commande, l'enchaîne, la maîtrise à son gré, et, tandis qu'au milieu des éclats bruyans du tonnerre, elle menace de tout exterminer, le souverain de la terre repose en paix sous l'égide sacrée que son intelligence a placée entre lui et le maître des cieux.

Quant aux facultés morales, c'est encore chez ces mêmes peuples qu'elles sont parvenues au plus haut degré de développement; et il devait en être ainsi, car la vertu est en général l'attribut de la force et de la puissance, tandis que le vice s'attache le plus souvent à la faiblesse. Hâtons-nous cependant d'observer que les plus grands crimes se montrent là où éclatent les actes des plus hautes vertus, où brillent les plus beaux génies. C'est parmi nous, en effet, qu'on voit chaque jour se reproduire tout ce qui est le plus capable de dégrader l'humanité : le suicide, l'infanticide, le parricide, l'inceste, le viol, le sacrilége, l'empoisonnement, l'incendie; tandis que chez les peuples moins civilisés, on voit à peine quelques exemples de semblables atrocités. Mais la civilisation enfante-t-elle le crime immédiatement par elle-même, ou bien ne le produit-elle que d'une manière éloignée? Il est aisé de montrer qu'elle est absolument innocente de tous les excès avec lesquels elle coïncide. En effet, chez les peuples civilisés, le nombre immense des besoins, l'inégalité nécessaire dans la distribution des fortunes, mille calamités publiques nécessairement produites par les innombrables dérangemens des ressorts si compliqués du corps social, les guerres, qui suspendent, paralysent toutes les relations commerciales, l'invasion d'un ennemi triomphant, qui pille, brûle, saccage tout ce qui s'offre sur ses pas.... Tout cela vient placer l'homme le plus vertueux dans des conditions qui rendent sou-

(1) Cependant si originairement, soit par hasard, soit par un certain concours de circonstances favorables, les peuples qui habitent l'Afrique fussent passés en Europe, le nombre, le territoire, le commerce, tous les genres d'industrie que produit une grande population, le besoin de soutenir des guerres, d'entreprendre des voyages qui sont si favorables au développement de l'intelligence, etc., tout cela n'aurait il pas placé ces peuples dans des conditions semblables à celles dont jouissent les Européens, et aujourd'hui, ne seraient-ils pas, comme eux, puissans, actifs, industrieux? Réciproquement, les Européens, primitivement relégués et dispersés en Afrique, affaiblis par un climat brûlant, peu favorisés par leur situation pour établir des rapports avec les autres peuples, portés à la paresse par l'isolement, par la difficulté de tirer parti des productions du sol, ou des produits de leur industrie, etc., ne seraient-ils pas aujourd'hui faibles, impuissans, apathiques, et les esclaves des Nègres? Nous sommes forcés d'admettre ce qui est, mais combien de circonstances auraient pu donner lieu à ce qui n'est pas!

vent le crime nécessaire, indispensable : mais, tout en le commettant, il frisonne, il frémit, et combien de fois ne conserve-t-il pas plus de pureté, plus d'innocence que le paisible Indien qu'aucune passion ne vient émouvoir ! Je pense que, parmi nous, le plus atroce de tous les scélérats a eu le malheur de passer par des circonstances qui lui ont fait successivement acquérir l'habitude de se livrer à des actions criminelles ; en admettant, par exemple, qu'il ait violé, incendié, assassiné, empoisonné, il aurait été en démence si, perdu au fond des bois de la Colombie avec quelques Indiens, vivant paisiblement dans leurs cabanes, il s'était rendu coupable de viol, d'incendie, d'assassinat et d'empoisonnement.

Mais, en absolvant la société de tous les désordres qui se passent dans son sein, ne viens-je pas offrir l'occasion de conclure que c'est à l'organisation et spécialement à celle du cerveau que tous ces désordres sont dus ? j'avoue qu'il est pénible d'admettre que la race qui offre le plus de beauté, la plus parfaite harmonie dans les proportions, soit précisément celle qui, pour des motifs tirés de l'organisme, offre les individus les plus enclins à toute espèce de vices et de dépravations ; comment là, où règne partout un si bel accord, viendrait-il se présenter le contraste le plus choquant ? Au reste, pour pouvoir croire que l'état moral dépend entièrement d'une disposition organique, j'ai trop vu d'Indiens bons, honnêtes, presque vertueux, et pourtant pourvus d'un crâne tel que, sans avoir besoin de recourir aux tribunaux, nos phrénologistes auraient pu en toute sûreté de conscience les condamner à l'échafaud.

Mais qu'importe, dira-t-on, que la société produise immédiatement ou d'une manière éloignée, tous les malheurs qui viennent l'affliger ? Elle ne leur donne pas moins naissance ; et alors l'état sauvage ne lui est-il pas préférable ? Ne doit-on pas placer une situation qui procure du moins l'absence du malheur, au-dessus de celle qui, à côté de grands biens, vient accabler de plus grands maux ? Il est facile de répondre à cette question. Mille choses sont dans le cas de celle-ci, bonnes par elles-mêmes, plus ou moins mauvaises, quant aux effets qu'elles produisent, selon la manière dont on dispose les élémens qui les constituent, dont on règle les ressorts qui les mettent en jeu. L'association des hommes est bonne et utile, car, ainsi associés, ils se prêtent un appui, s'éclairent de leurs lumières, perfectionnent par la combinaison des talens tout ce qui peut contribuer au bonheur, trouvent enfin dans la réunion une force, une puissance qu'anéantit toujours l'isolement ; mais que l'appui n'écrase pas les petits pour soutenir les grands, que les lumières concentrées dans un point, ne laissent pas tous les autres dans l'obscurité, que des talens supérieurs ne créent point un bonheur partiel, isolé, et qu'enfin la puissance ne soit point employée à opprimer la faiblesse. Or, ces dernières conditions découlent de bonnes institutions fondamentales, parmi lesquelles l'éducation occupe certainement la première place : qu'au lieu d'être l'éteignoir de l'intelligence, cette éducation soit le développement le plus parfait de toutes les facultés de la pensée ; que, loin d'être coûteuse, difficile à acquérir, elle vienne en quelque sorte s'offrir comme d'elle-même à tous les membres de la société ; que des insensés auxquels elle est aujourd'hui confiée, soient remplacés par les plus beaux talens, et qu'enfin on puisse dire avec orgueil : je suis chargé du noble soin de développer l'entendement, de rendre l'homme à la fois bon, intelligent, heureux, et de présider ainsi aux destinées de la société dont il doit faire partie.

Abstraction faite des institutions vicieuses qu'avec un peu de vraie philosophie, on pourrait convenablement modifier, l'état social est celui qui donne à l'homme toute sa noblesse, toute sa dignité : il met en harmonie le luxe des besoins de son organisation avec tous les moyens propres à les satisfaire, moyens si abondamment répandus dans la nature, et successivement découverts par les sciences : il développe en lui tous ces grands sentimens, tous ces actes sublimes qui en honorant l'humanité, deviennent des exemples offerts aux générations futures ; il fait naître toutes les jouissances qui émanent de l'imagination fécondée par l'exercice des beaux-arts, et par lui rendu cosmopolite, le bonheur s'élance, rayonne de toutes parts vers le séjour du malheur.

Quelle profonde modification doivent imprimer à l'ensemble de l'organisation humaine, ces sublimes élans de l'ame, qui l'élèvent vers tout ce qu'il y a de plus grand et de plus beau ! Un instant est à l'individu, ce que mille ans sont aux races. Or, si les traits de cet individu retracent la noblesse, la dignité des sentimens qui l'animent, mille ans, consacrés à l'expression des mêmes sentimens, n'en imprimeront-ils pas les caractères sur les traits de tout un peuple, et ces caractères ne deviendront-ils pas ineffaçables, comme ceux sur lesquels nous voyons les siècles s'accumuler sans leur faire éprouver la plus légère altération ?

Gouvernement.

L'influence que les gouvernemens exercent sur les peuples est immense, car elle est à peu près à leur égard, ce que l'autorité d'un père est à ses enfans ; mais on conçoit que je ne dois point m'engager dans un sujet aussi vaste ; aussi me bornerai-je à considérer à cet égard un point fondamental, un point qui est peut-être le premier ressort que fait mouvoir le chef d'une nation pour la modifier, la conduire à son gré. Ce point consiste dans l'usage que l'on peut faire des idées abstraites. Qu'on me permette donc d'examiner un instant ces idées.

Toutes les idées abstraites ont pour caractère d'être variables, changeantes, comme la pensée si instable elle-même qui les a créées. En parcourant la série des révolutions qui se sont opérées, et celles qui s'opèrent encore chez les différens peuples, qu'on examine les idées de *courage*, d'*honneur*, de *noblesse*, de *droit*,

de *liberté*, etc., et l'on verra qu'elles éprouvent toutes, des modifications plus ou moins importantes.

Mais, si l'instabilité fait le grand caractère des idées qui nous occupent, il est bien remarquable que, passant d'un extrême à l'extrême opposé, elles deviennent quelquefois si fixes, que, lors même qu'elles sont fausses, le nombre et la nature des élémens qui les composent restent invariables, et, parmi les sources d'où découle cette immutabilité, il en est une principale, le pouvoir absolu qu'un tyran exerce sur les peuples. C'est ce qu'il est facile de montrer.

Tant que la perception a lieu, à l'occasion d'objets matériels, elle reste libre, indépendante, et ne peut être soumise à aucune loi, ou du moins, jusqu'à présent la tyrannie ne s'est point avisée de lui donner des ordres ; il n'a point existé de maître assez barbare pour dire à son esclave : sens que ce cylindre est tranchant, trouve ce plomb léger, rencontre la solidité dans l'air que tu respires, enfin, fais plier ta propriété de sentir à ma faculté de vouloir. S'il eût eu la sottise de l'exiger, l'impossibilité de l'exécution eût fait assimiler l'ordre aux vains propos d'un insensé ; mais, si l'un de ces corps, le cylindre, je suppose, pouvait être tour-à-tour tranchant ou arrondi, pyramidal ou prismatique, etc., en le présentant à l'esclave constamment pyramidal, par exemple, il serait bientôt persuadé que cette forme est celle qui convient essentiellement au cylindre.

C'est en effet là ce qui a lieu à l'égard des idées abstraites ; car, par cela même qu'elles peuvent revêtir une multitude de formes, on peut, à son gré, en considérer quelques-unes à l'exclusion de toutes les autres. Or, voilà précisément ce que font ceux qui, investis de la suprême puissance, ne s'en servent que pour forger et imposer des chaînes : parmi toutes les modifications que peuvent éprouver les idées, ils choisissent celles qui sont le plus favorables à leurs desseins, et, en les présentant sans cesse à leurs sujets, il les forcent de considérer comme des vérités les plus perfides mensonges. C'est donc dans le domaine de l'abstraction, et seulement dans son domaine, que la pensée peut être asservie, et un tyran ne l'ignore point ; profond dans une odieuse métaphysique, il sait mieux que personne qu'on ne peut subjuguer l'esprit qu'à l'aide des êtres que l'esprit lui-même a créés ; il sait encore que le premier de ses besoins est de se cacher sous un beau nom, et il le peut, car *roi*, *monarque*, *prince*, *potentat*, et tous les titres que peuvent prendre les maîtres de la terre, sont des êtres abstraits auxquels le pouvoir suprême ordonne de prendre tel ou tel caractère déterminé. Dès qu'une idée abstraite a été irrévocablement fixée, elle donne naissance à une foule d'autres tout aussi invariables, et celles de tout un peuple sont profondément modifiées.

A combien de maux l'homme serait soustrait, si son esprit était convenablement éclairé, non pas par le moyen de ces *éducations brillantes*, dont tout l'éclat est dans le nom, mais bien à l'aide d'une instruction dont le directeur fût le *bon sens!* Il aurait la tête remplie de choses, et l'on ne peut avoir de prise sur lui que par les mots.

Cette série d'idées abstraites que parvient ainsi à rendre invariables la funeste habileté des tyrans, donne lieu parfois à des résultats bien douloureux pour l'humanité ; car ces idées deviennent la source de haines implacables entre des peuples qui n'ont aucun motif de se haïr, et que tout devrait porter à s'aimer. J'en citerai un exemple bien remarquable.

Lorsque certains chefs de brigands firent la conquête d'un pays où ils n'abordèrent que pour éterniser leur honte, ils y rencontrèrent un trésor dont ils voulurent avoir exclusivement la propriété, et, pour cela, ils s'efforcèrent d'abord d'interdire aux étrangers toute relation avec les habitans du territoire conquis : ceux-ci auraient pu être éclairés, et il fallait qu'ils devinssent aussi stupides que les brutes. Ensuite, ils excitèrent et nourrirent dans le cœur de ces esclaves une haine implacable contre ceux qu'une terre étrangère avait vu naître, et, pour y parvenir, combinant les intérêts humains avec les intérêts du ciel, ils leur ordonnèrent de voir dans un étranger un impie, avec qui on ne pouvait entretenir des rapports sans s'exposer à être éternellement consumé par le feu des enfers. L'esclave obéit pendant trois siècles ; aujourd'hui ses chaînes sont brisées, mais les chaînes intellectuelles n'ont point été rompues ; le pouvoir de l'habitude le rend encore soumis à l'ordre qu'il a reçu, de sorte qu'il applique indistinctement à tous les étrangers l'ancienne formule dont les termes constans sont *l'immoralité*, *l'irréligion*, *l'hypocrisie* et la *perversité*. Il a vu l'Anglais voler à son secours, il lui doit son indépendance, et néanmoins il le traite d'hérétique, d'abominable réprouvé ; le Français qui vient le faire participer aux produits de son industrie, n'est qu'un infâme mercenaire qu'il se fait gloire de haïr et de mépriser, et celui qui s'efforce de faire succéder à l'épaisseur des ténèbres qui l'enveloppent l'éclat d'une vive lumière est un vil aventurier, qui fait profession d'abuser de la crédulité des peuples : il est poursuivi, persécuté jusqu'au moment où il s'éloigne ; heureux d'abandonner une terre, où la santé est bien plus compatible avec la lèpre et la fièvre jaune, que ne l'est le talent avec le souffle impur des êtres qui l'habitent !....

Religion.

Seconds dieux sur la terre, les ministres du ciel sont à l'être moral ce que les rois sont à l'être physique et intellectuel, et par conséquent ils influent aussi très-puissamment sur l'état social. Mais, ne pouvant point m'engager dans une matière qui m'entraînerait beaucoup trop loin, car dans le Nouveau-Monde j'ai eu occasion d'observer une multitude de faits extrêmement intéressans, je me bornerai à offrir ici une seule réflexion.

Parmi les causes capables d'imprimer à l'organisation des caractères nouveaux, la religion, lorsqu'elle est fanatique et superstitieuse, occupe certainement une

des premières places : elle allonge, affaisse les traits, transmet à l'œil une fixité qui simule la plus profonde méditation, quoiqu'il ne règne dans le cerveau qu'un sentiment vague de mélancolie et de tristesse ; comme l'œil, le corps immobile conserve presque indéfiniment la situation dans laquelle le hasard l'a placé. Des Indiens de l'Amérique méridionale persévèrent presque des jours entiers dans des états douteux entre la mort et le sommeil ; séparée de leurs corps qu'anime à peine la vie végétative, leur ame semble déjà s'être élancée vers les cieux. Une si profonde immobilité de la pensée, ne doit-elle pas, à l'aide d'un temps suffisant, altérer cette uniformité de rondeur, cette beauté de formes qui distinguent, en général, les peuples actifs, industrieux, toujours occupés de projets qui ne cessent d'exercer, de développer l'intelligence ?

Education.

De toutes les institutions humaines, l'éducation n'est pas seulement la plus imparfaite, elle est encore la plus absurde, la plus contraire à ce qu'indique la raison, et son origine est entachée de malice et de perfidie. Ce qui montre déjà combien doit être puissante l'influence que l'éducation exerce sur toutes les races. Considérons-en d'abord l'origine.

Cette origine remonte évidemment aux premiers oppresseurs de l'homme, à ces coupables ambitieux qui voulant retirer de leurs semblables les mêmes avantages que leur procuraient les animaux domptés, résolurent d'étouffer en eux toutes les facultés dont le développement produit cette force, cette élévation de l'ame qui ne fait soupirer qu'après la liberté. Or, pour arriver à ce grand résultat, ils cherchèrent quel était le meilleur moyen d'étendre, de fortifier la raison, et il ne leur fut pas difficile de découvrir qu'il consistait à connaître, à comparer, à combiner de diverses manières tous les êtres naturels placés autour d'eux. Où pourrait-on chercher des idées, des connaissances, si ce n'est dans ce qui existe, dans ce que la nature a créé ? Cependant, outre le domaine de la nature, il y a encore le domaine intellectuel qui répète le premier comme l'image d'un corps placé devant une glace est la représentation exacte de ce corps ; mais ce second domaine, considéré d'abord et indépendamment de celui dont il émane, ne constitue qu'une chimère intellectuelle. Connaissant à la fois le bon et le mauvais chemin, les premiers oppresseurs eurent tout ce qui était nécessaire au succès de leur entreprise ; il ne fallait en effet qu'engager l'esclave futur à suivre le premier chemin, en ayant grand soin de l'écarter toujours du second ; il y serait devenu homme, et il fallait qu'il descendit au moins au niveau de la brute. Voilà certainement l'origine de cette funeste éducation qui règne en souveraine sur toute la surface du globe, et j'ose affirmer que cette origine est réelle ; car, s'il est dans la nature humaine de se tromper, il ne l'est pas de rencontrer l'erreur, toujours, partout, et cela à côté du flambeau le plus brillant de la vérité, car qui a jamais pu douter que la connaissance des choses produite par l'impression que l'on en reçoit pût être acquise sans cette impression ? Y a-t-il jamais eu un homme assez insensé pour croire qu'on pouvait connaître toutes les qualités, tous les attributs d'une personne en examinant son portrait ? Oui, oui, n'en doutons pas, il y a eu perfidie, méchanceté, et l'éducation a été un voile à la faveur duquel on a pu sans crainte forger des fers. Mais il faut dire aussi qu'au crime a succédé l'innocence : enfans de cette éducation, imprégnés des sentimens qu'elle seule leur avait inspirés, ceux qui succédèrent aux premiers coupables, acceptèrent de bonne foi l'erreur, ils la propagèrent avec un zèle innocent et sincère, et c'est ainsi qu'elle a paisiblement étendu partout son empire.

C'est encore à la race blanche qu'est dû ce puissant modificateur du corps social, ou plutôt c'est elle qui en a été la première victime, et qui en reçoit encore des maux d'autant plus cruels que leur cause reste ignorée. Personne encore n'a entrevu ces maux, et cependant ils sont énormes, incalculables, car depuis les premiers malheurs de l'enfance, jusqu'à ceux qui nous accompagnent sur le bord de la tombe, il n'en est aucun qui ne découle de l'éducation : tous les vices, toutes les inconséquences, toutes les erreurs, les guerres, les révolutions, les révoltes ; enfin, tout ce qui trouble, pervertit l'ordre social, est l'ouvrage de l'éducation. Offrons la preuve de cette affreuse vérité, et puisse-t-elle contribuer à faire tomber le bandeau qui nous cache la cause des malheurs identifiés avec notre existence !

Faisons une supposition bien étrange ; admettons en effet qu'on veuille faire d'un enfant, un homme capable de se livrer à tout le mal qu'on puisse imaginer ; eh bien ! c'est à l'aide de l'éducation que nous allons parvenir à former ce monstre humain..... Arrêtez, s'il ne le devient pas en effet, c'est que successivement soumis à mille causes répressives, il éprouve à chaque instant des modifications inverses de celles que l'éducation lui imprime, et ce n'est que dans quelques circonstances que se manifestent les effets auxquels celle-ci a donné lieu. Faites donc pour un moment abstraction de ces causes, si vous voulez voir se manifester sans mélange les résultats de l'éducation. Si l'on voulait estimer la rapidité avec laquelle se détendrait un ressort de montre, n'enlèverait-on pas le balancier qui vient à chaque instant mettre un obstacle à son déroulement ? Voyons donc comment s'opère l'affligeante transformation.

Livré à des études que la sottise a nommé des *Jeux*, l'enfant commence à épeler dans le livre de la nature, et, récompensé par cette tendre mère, il atteint le plaisir en poursuivant le savoir ; mais bientôt arrive le geolier de l'école, et il est confié à sa garde. Hélas ! voilà le premier malheur de la vie, le précurseur de tous ceux qui doivent lui succéder. L'enfant crie, gémit, c'est-à-dire que son cœur, blessé pour la première fois par l'injustice, reçoit la première atteinte d'un sentiment de haine et de vengeance ; il était heureux et innocent, et le voilà déjà malheureux et perverti. Jeté dans la prison qu'on nomme *école*, il a les yeux tristement fixés sur un papier que

de l'encre a sali, et il est grondé, puni, pour n'avoir pas su dire ce que signifiaient les taches du papier. La haine, la vengeance avaient été comprimées, et maintenant l'une et l'autre éclatent : un tour cruel a été joué au gardien ; ce tour est pour l'enfant, ce que le crime est pour l'adulte ; l'âge seul le rend innocent. Soustrait un instant au joug qui l'accable, comme le galérien, qui a aussi quelques momens de repos, le captif transforme la liberté en licence, et le jeu en des essais de perversité ; il écrase la faiblesse, trompe la force, trahit l'amitié, noircit l'innocence, et sème dans tous les cœurs des germes de désordre et de dissention..... Toute l'école est en feu ; on crie, on se débat, on se poursuit ; ce sont les prisonniers qui menacent de tout détruire ; la vie du maître a couru des dangers..... Le jeune promoteur du désordre s'exerce à devenir plus tard un chef de rebelles qui bouleverseront leurs pays ; aujourd'hui, le fouet, les arrêts, vont le punir de sa faute ; un jour peut-être ce sera la marque ou l'échafaud..... Laissons là la série de tous les crimes futurs dont l'école crée et fomente les germes, et jetons un coup d'œil sur la manière dont elle étouffe toutes les facultée de la pensés naissante.

Rien dans le monde n'est plus extraordinaire, plus inconcevable que les directeurs des premières écoles : chargés du noble soin de développer l'intelligence, ils devraient être des foyers de la plus vive lumière, des interprètes de tout ce que la vérité offre de plus frappant, et, toujours conséquens dans l'inconséquence, ils vont d'égaremens en égaremens, sans jamais s'égarer ; le mensonge qui les dirige, leur dit toujours la vérité. En effet, ils transmettent des idées en cachant constamment ce qui seul peut les transmettre ; ils commandent d'être attentifs à des choses qui ne peuvent produire aucune espèce d'impression ; ils ordonnent aux ames de préférer tout ce qui est capable de leur déplaire ; ils veulent que le désir naisse d'une préférence qui ne peut pas avoir lieu ; passant aux opérations de la pensée, ils font établir des comparaisons entre deux termes absolument inconnus ; ils exigent qu'on saisisse le rapport qui existe entre ces deux termes ; ils font raisonner sur des formules qui renferment le vide le plus parfait ; ils veulent qu'on réfléchisse sur l'absence des élémens auxquels la réflexion doit s'appliquer ; il forcent d'exercer l'imagination sur le néant enfanté par toutes les chimères dont ils ont boursoufflé la pensée ; enfin, comme cherchant à reproduire le miracle d'une nouvelle création, ils veulent que de la négation de l'existence jaillisse ce qui est pourvu d'une existence réelle (1).

Je pense qu'on accordera sans peine que l'état intellectuel auquel doit donner lieu la vanité de tout ce qui fait l'objet des premières études est en tout point opposé au développement que ferait acquérir à la pensée une éducation bien entendue ; et que si les moyens qui amènent cet état n'étaient pas, comme je l'ai dit, modifiés par des circonstances accidentelles, il en résulterait une dégradation de l'intelligence voisine de celle qui est naturelle à l'animal. L'école, soustraite à l'influence nécessaire de ce qui modifie les effets qu'elle produit, rend donc à la fois méchant et stupide ; or, l'homme, capable de se souiller de toute espèce de crimes, n'est-il pas un être à la fois stupide et méchant ; c'est bien ainsi qu'on peut le définir, et même la définition pourrait simplement porter sur l'exercice défectueux des opérations de la pensée, car on apprend toujours à bien faire lorsqu'on apprend à bien penser.

Voilà donc les effets de cette éducation, qui promet au monde la prospérité, la gloire, le bonheur ! elle s'empare de la pensée, ce grand ressort qui anime, fait

---

(1) Il faudrait des volumes pour développer tout ce qui vient d'être énoncé ; mais qu'on prenne la peine d'examiner soigneusement tout ce qu'on enseigne dans les écoles, et l'on verra que je n'ai rien dit qui ne soit conforme à la plus exacte vérité. Mais d'ailleurs, que l'on considère les résultats. Y a-t-il un être plus hébété, plus stupide qu'un collégien ? Il ne sait ni penser, ni dire ce qu'il pense ; la chose la plus simple le place dans le plus grand embarras ; on dirait qu'il n'a jamais rien vu, mais c'est qu'en effet, on ne lui a jamais rien fait voir. D'un autre côté, que l'on écoute les parens eux-mêmes. Chose bien extraordinaire, vraiment inconcevable ! eux, qui se piquent de donner à leurs enfans une *éducation brillante*, ils ne cessent de répéter : Mon dieu, que cet enfant est bouché ! il a vraiment l'air d'un idiot, et plus il étudie, puis il s'enfonce dans la stupidité. Qu'on écoute surtout les amis bienveillans qui prennent la défense du petit idiot. Eh, que voulez-vous qu'il sache, ce pauvre enfant ? il n'est jamais sorti du collége, il n'a vu que ses livres, il n'a dans la tête que du grec et du latin ; mais laissez-le faire ; quand il verra le monde... A ce dernier mot, on s'écrie : Oui, mon fils en effet est destiné à figurer dans le monde, et voilà pourquoi je veux qu'il ait reçu ce que l'on nomme une *brillante éducation*. N'y a-t-il pas là dedans un véritable charme ?

Il faut convenir néanmoins que tous les étudians ne sont pas aussi bornés que je viens de le dire, et que dans tous on rencontre encore un certain sens qui montre que leur intelligence n'a pas été tout à fait éteinte. Mais à quoi cela est-il dû ? Aux jeux auxquels ils se livrent avec leurs compagnons d'infortune, aux promenades qu'ils ont occasion de faire, et ainsi de suite. Ce n'est vraiment qu'alors qu'ils s'instruisent ; et il est très-certain que si, constamment cloués sur leurs bancs de pénitence, ils ne voyaient que ce qu'on leur montre, n'entendaient que ce qu'on leur dit, ne s'occupaient que de ce qu'on leur fait faire, ils deviendraient le type de l'idiotisme le plus complet. Oui, je le répète, c'est lorsqu'ils n'étudient pas que les étudians acquièrent véritablement des idées, exercent toutes leurs facultés intellectuelles, en un mot, font en petit ce qu'ils sont destinés à faire un jour en grand ; de sorte que dans l'éducation, il n'y a de réellement utile que ce qui n'en fait pas partie. C'est comme un de ce médicamens dont on ne se trouve bien qu'en n'en faisant point usage. C'est encore en dépit de l'école que se sont formés ces vastes génies qui font toujours l'admiration, et quelquefois le bonheur du monde, ces écrivains immortels que caractérisent à la fois la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment et l'élégance de l'expression : en résistant à la funeste influence de l'école, ils ont eu le bonheur de ceux qui ne périssent point dans un empoisonnement général.

tout mouvoir, pour la faire parvenir à son plus haut degré de développement, et, par une sorte d'assassinat, elle l'étouffe, l'éteint, et la remplace par des conditions voisines de celles de la brute! . . . . Gémissons sur cette cause première de tous les maux qui affligent l'humanité, et ne cessons d'appeler de tous nos vœux l'heureuse époque où l'entendement doit aussi avoir ses glorieuses journées. Qu'il serait beau que le bon sens vainqueur vînt terrasser les perturbateurs de la pensée sur ce même théâtre où le despositime tomba sous les coups de la liberté!!! . . . Retentissant comme le bruit de la chute, le triomphe intellectuel enfanterait partout des triomphes nouveaux!..... Ardente et studieuse jeunesse! c'est à vous qu'est réservé l'honneur d'une si belle victoire. Victime de la routine et du préjugé, secouez le joug, brisez les fers qu'ont fait si longtemps peser sur vous ces deux tyrans de la pensée; préparez le bonheur de la vie intellectuelle à nos neveux, destinés, sans vos généreux efforts, à gémir encore sous la chaîne, à sanglotter dans les cachots! Ce bonheur qu'ils goûteront sans l'avoir noblement acheté, les dédommangera de la gloire dont ils n'auront pu se couvrir, et, plus heureux d'avoir reçu que fiers d'avoir conquis, ils vous pardonneront de leur avoir dérobé l'honneur de la victoire.

C'est en Europe que tout de ce qui est relatif aux sciences et aux arts est porté au plus haut degré de perfection; mais cette partie si privilégiée du globe n'est pas plus avancée, pour ce qui concerne l'éducation, que la partie la plus éloignée du foyer des lumières; et à Bogota, par exemple, perdu dans l'horizon nébuleux dont ce foyer occupe le centre, l'éducation y est ce qu'elle est à Paris. C'est toujours dans le domaine intellectuel que l'esprit est lancé; c'est toujours l'image qui vient remplacer ce qu'elle représente, et comme mille causes qui n'existent pas parmi nous s'y opposent au développement de la pensée, il en résulte cette dégradation des facultés intellectuelles dont j'ai déjà offert le triste tableau. Chose cependant bien remarquable! le crime, comme je l'ai fait encore observer, n'est pas, dans la Colombie, en rapport avec ce degré du rabaissement de l'intelligence; mais cela dépend d'abord du peu de développement des facultés affectives, et ensuite de l'absence de mille intérêts sociaux qu'exclut le peu d'avancement de la civilisation, avantage bien affaibli sans doute par la cause qui le produit.

Entraîné par un penchant irrésistible à la transmission de la pensée, payé de mes soins par le plus pur bonheur, quand j'ai pu faire briller un rayon de lumière, je conçus, dès mon arrivée à Bogota, le projet d'élever une école en faveur des innocentes victimes de l'usage et des préjugés, et mon projet fut aussitôt réalisé.... Je tressaille encore, mon cœur s'agite au souvenir de ce mélange de petits enfans indiens, nègres, mulâtres et blancs, les uns libres, les autres esclaves: je vois encore avec ravissement l'uniforme couleur des intelligences manifestées par des êtres que la couleur fait respecter ou vouer au mépris; je vois le blanc oublier son orgueil, le nègre reprendre sa dignité, le mulâtre se dépouiller du sentiment douteux de sa natur, et l'indien ne plus rougir d'être issu d'un sauvage. Jamais ne se montra mieux l'unité de l'espèce!

C'était l'école de la nature. Le plaisir, toujours compagnon du savoir, l'introduisait dans l'esprit, qui l'accueillait d'un sourire, la récompense était une étude de plus, le châtiment, la privation de l'étude; et, quant aux objets d'instruction, ils consistaient dans tout ce qui peut frapper les sens, en exceptant les livres... Mais à la culture de l'esprit s'associait celle du cœur; la morale découlait des rapports convenablement établis entre les élèves : ne pas se nuire, accorder à l'un ce qu'on pourrait avoir besoin d'obtenir d'un autre, sentir que le bonheur de chacun était une portion du bonheur de tous, qu'un bien obtenu à la faveur d'un mal cessait tôt ou tard d'être un bien.... Voilà ce qu'aprenait l'expérience. Mais il y avait aussi des lois pour servir de complément à ce moyen de régler les actions, et les élèves eux-mêmes, revêtant la dignité de juges, appliquaient la loi au coupable, comme ils étaient appelés à remplir un jour la même fonction.....

Un an ne s'était point encore écoulé, et des enfans étaient devenus des hommes : ils n'étaient point savans mais propres à le devenir; ils n'avaient point étudié ce qui est dans les livres, mais ils savaient mieux ce qu'ils renfermaient que ceux qui les avaient lus; ils étaient fiers sans orgueil, justes sans sévérité, humains sans faiblesse; ils chérissaient la liberté, abhoraient la licence, étaient esclaves de l'honneur; enfin ils étaient dignes du nom d'homme et par l'esprit et par les sentimens.

O puissance de l'éducation? au fond de la Colombie, là où l'homme immobile, monotone comme le climat, mesure son existence par une suite non interrompue d'ennuis, des enfans de toute couleur, vifs, intelligens, industrieux, sont à l'égard de leurs pères ce qu'un beau jour est à la plus sombre des nuits!.... leur front semble être devenu plus saillant; à cet ovale de la face allongée par la tristesse a succédé la forme riante de la rondeur; l'œil, timidement caché sous la paupière, s'est dégagé de son voile, a brillé pour parler à l'œil; tous les traits ont été mus par la pensée, agités par le sentiment; l'attitude a pris la noblesse de l'être qui commande, enfin l'homme s'est montré dans tout l'éclat de sa beauté, et c'est dans un atome de temps que s'est opéré *ce prodige!* Ah! que la vraie philosophie ait le pouvoir de puisser dans l'éternité autant de siècles qu'il en faudra, qu'on lui laisse le choix de l'éducation, et elle métamorphose toutes les races, elle régénère le genre humain !!!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Exposition. Pag. 1
L'Orang-Outang. 2
Caractères physiques. *ib.*
Caractères intellectuels. *ib.*
Caractères moraux. *ib.*
De l'homme en général. *ib.*
Caractères physiques. *ib.*
Caractères intellectuels et moraux. 5
Origine des races. *ib.*
Caractères généraux des races. *ib.*
Nombre des races. 6
Classement des divers auteurs. 7
Caractères spéciaux des races examinées chacune en particulier. *ib.*
Premier sous-genre. — Variétés blanches. *ib.*
I. Souche Européenne. 8
1° Tige Caucasique. *ib.*
2° Tige Pélagique. *ib.*
3° Tige Celtique. 9
4° Tige Germanique. *ib.*
1° Branche teutonique. *ib.*
2° Branche slave. *ib.*
II. Souche Orientale. 10
1° Tige Arabique. *ib.*
1° Famille Occidentale ou Atlantique. *ib.*
2° Famille Orientale ou Adamique ou Semitique. *ib.*
2° Tige Orientale ou Indienne. *ib.*
Patagons. *ib.*
Second sous-genre. — Variétés jaunes ou olivâtres. *ib.*
Caractères physiques. 11
Variété indo-Sinique, ou Sinique. *ib.*
Caractères physiques. *ib.*
Caractères moraux et intellectuels. — Mœurs, usages, coutumes, etc. 12
Variété Mongole. 13
Caractères physiques. *ib.*
I. Souche Tongouse. 13
II. Souche Mongole proprement dite. *ib.*
Variété Hindoue. *ib.*
Caractères physiques. *ib.*
Caractères moraux, intellectuels, etc. 14
Variété Malaise. *ib.*
Caractères physiques. *ib.*
Variété Hyperboréenne. *ib.*
Caractères physiques. *ib.*
Caractères moraux et intellectuels. 15
Mœurs et usages, Maladies, Longévité. *ib.*
Troisième sous-genre. — Variétés noires. 16
De la race noire en général et de la variété nègre proprement dite ou Ethiopienne. 17
Hottentots. 21
Australasiens. 24
Océaniens. *ib.*
Mulâtres. 25
Quatrième sous-genre. — Race rouge. 26
Variétés anormales ou espèces monstrueuses. 27
Des Albinos. *ib.*
Caractères physiques. *ib.*
Caractères intellectuels et moraux. *ib.*
Des Crétins. 28
Considérations générales sur la couleur de la peau, sur les différences des crânes et sur la taille. *ib.*
Tableau des proportions des divers crânes. 29
Modification des races placées dans de nouveaux climats.
Influence de l'état sauvage, de l'état social, du gouvernement, de la religion et de l'éducation. 32
État sauvage. *ib.*
Propriétés et facultés de l'ame. *ib.*
État social. 35
Gouvernement. 37
Religion. 38
Éducation. 39

TABLEAU SYNOPTIQUE DES RACES HUMAINES,

MONTRANT LEUR ORIGINE, LEUR DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE, LEURS CARACTÈRES DISTINCTIFS, LES PEUPLES DÉRIVÉS, ETC.

PAR LE DOCTEUR C. SAUCEROTTE, MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

AUTEUR DES *ÉLÉMENTS D'HISTOIRE NATURELLE*, ET DE PLUSIEURS OUVRAGES COURONNÉS.

RACE BLANCHE ou ARABE-INDO-EUROPÉENNE.

Caractères généraux de la race blanche : Angle facial de 80 à 90°, ovale régulier, nez long et saillant, peau blanche, susceptible néanmoins d'offrir un grand nombre de nuances depuis le blanc rosé jusqu'au brun très foncé. Cheveux longs, flexibles, unis, variant du blond au châtain foncé et au noir. — Occupe un espace mesuré par un arc du méridien d'environ 50 à 60°, depuis le cercle polaire arctique jusqu'au tropique du cancer, et au-delà. — C'est la seconde en population. — Prééminence physique et morale sur les autres races. Civilisation ascendante. — Nous divisons cette race en cinq rameaux, savoir :

RAMEAU ARABE.

1° Famille Arabe.

Foyer primitif, et restauration géographique : Le bassin de l'Euphrate et du Tigre, d'où elle s'est répandue dans l'Arabie, la Syrie, sur la côte N. de l'Afrique, et en Abyssinie par le détroit du Babel-Mandel.

Caractères physiques et moraux : Ovale allongé aux deux extrémités; yeux noirs ou d'un brun foncé, bien fendus, cez droit, lèvres minces, cheveux noirs ou d'un châtain foncé. — Nubilité précoce. — Sobres, entreprenants, cupides, rusés. Sommet de la tête très élevé; la couleur de la peau varie du blanc au brun foncé; taille haute chez les hommes; formes svelles. — Bonne d'une imagination vive, indépendante, orgueilleux, hospitaliers, perfides envers les étrangers.

Langues, religion, civilisation : Beaucoup d'analogie dans leurs idiomes, dont le foyer primitif fut probablement à Babylone, à une époque bien antérieure à Moïse, dont les écrits révèlent une langue depuis long-temps fossile. — Croyance en un seul Dieu. — Pratiquent la circoncision. Parle l'*arabe*, naguère idolâtre, a généralement adopté l'islamisme, ne lit que son seul livre, et fulmine contre le mensonge. — Polygamie; différents degrés de civilisation.

Peuples dérivés : *Géogr. ancien.* Assyriens, Chaldéens, Phéniciens, Numides, Mauritanie, Lybiens, Gétules. — *Géogr. mod.* Sarrasins ou Maures, Berbers, Arches (Bédouins et adventuriers).

2° Famille Abyssinienne.

La masse de montagnes existant aux sources du Nil, d'où elle se répandit vers le N., en suivant ce fleuve, et fermit à l'Egypte ses premiers habitants.

Traits moins beaux que dans la famille arabe; peau variant du brun-clair au bronzé foncé; cheveux longs, demi-laineux, barbe rare, taille élevée. — Artificieux, cruels, et tenant peu compte des préceptes du christianisme qu'ils ont embrassé.

Langue nationale : l'*hébreu*. — Civilisation analogue au pays dans lequel elle vit, bien qu'isolée par sa religion, le *judaïsme*.

3° Famille Hébraïque.

Sortie du même foyer que la famille arabe, elle se répandit vers le S.-O. D'abord errante, elle finit par s'établir en Palestine, se dispersa plus tard.

Géogr. ancien. Juifs ou *Hébreux*, répandus partout, et surtout en Asie, dans quelques parties commerçantes de l'Asie, etc.

Géogr. mod. Juifs ou *Hébreux*, répandus partout, et surtout en Asie, dans quelques parties commerçantes de l'Asie, etc.

RAMEAU INDIEN.

Une seule famille.

Foyer primitif, et distribution géographique : Probablement originaire des hauts plateaux des monts Hymalaya, d'où elle dut se répandre, en suivant le cours de l'Indus et du Gange, dans le bassin desquels on la voit établie de temps immémorial.

Caractères physiques et moraux : Peau d'un jaune foncé, tirant sur le bistre; cheveux constamment très-noirs, plats, luisants, barbe peu fournie; tête plus petite que chez les Européens, nez généralement arqué; yeux gros, lèvres plutôt minces qu'épaisses. Corps bien fait, taille moyenne, 5 pieds 2 pouces. — Femmes fécondes dès l'âge de neuf à dix ans. — Sobres, simples, douces et doux; industrieux, peu belliqueux, et n'aimant pas le travail. — Leurs traits originaires se sont altérés par leurs mélanges avec des familles étrangères, notamment avec les Arabes.

Langues, religion, civilisation : Le *sanscrit*, l'une des langues les plus remarquables par son antiquité et par sa perfection, est la souche des idiomes aujourd'hui parlés dans l'Inde (le telinga, le bengali, l'hindoustany, le tamoul, etc.) — Patrie du *Bouddhisme* et du *Brahmanisme*, qui y est resté seul dominant. — Civilisation à peu près stationnaire, depuis environ 3000 ans. — Polygames; divisés dès la plus haute antiquité en castes, qui tendaient à déshonorer et ôtent entre elles. — Livrés surtout à la vie agricole.

Peuples dérivés : *Géogr. ancien.* Indiens. — *Géogr. mod.* Hindoos (comprenant les Malamites, les Seikhs, partie des habitants de l'Afghanistan, des provinces Indo-Britanniques, de Ceylan, des Rajbiers, etc.) — Beaucoup d'Arabes, de Mongols, de Peuhgals, etc., se sont mêlés aux nations de l'Inde, et des pays environnants.

RAMEAU CRÉCO-CAUCASIQUE.

1° Famille Grecque.

Nous semble être une branche séparée de bonne heure de la famille caucasique. — Suivant quelques auteurs, aborigène de montagne de la Thrace.

Son type se reconnoît encore chez quelques habitants de l'Archipel et de l'Italie, à la beauté de l'ovale, ou mes portoliement droit, aux yeux très grands, un peu enfoncés sous un long sourcil, aux cheveux communément châtains, et d'une extrême longueur. — Aujourd'hui encore, comme autrefois, jaloux de leur indépendance, vains, inconstants, sucéjusqu'à la fourberie.

Parlait la langue *grecque*, dont le grec moderne n'est qu'une corruption. — Polythéiste dans l'antiquité, aujourd'hui catholique-grecque. — On sait à quelle limitée elle posta nagnère la philosophie, les lettres et les arts. — Civilisation éclipsée sous le cimeterre.

Géogr. ancien. Les grecs, les Romains, et leurs colonies dans l'Archipel, le midi de l'Europe, etc. — *Géogr. mod.* Dissémin. dans l'Archipel, l'Italie, le Turquie d'Europe, etc.

2° Famille Caucasique.

Probablement aborigène de la chaîne du Caucase, au voisinage de laquelle une partie fixa son séjour (*famille caucasienne*), tandis que l'autre (*famille tartare*) tournait la mer Caspienne, se répandait au S. et à l'E. dans la Tartarie indépendante, au N. vers la Tartarie russe, à l'O. dans l'Asie-mineure et la Turquie d'Europe.

Se fait remarquer par la régularité et la noblesse des traits, par la fraîcheur et l'éclat de la peau, que relèvent des cheveux noirs et luisants. Taille élevée, herculéenne chez quelques peuplades; belles femmes. — Ingénieux, industrieux, rusés.

Plusieurs langues indigènes (l'arménien, le géorgien, l'ossète, etc.). — Suit en général l'Eglise catholique-grecque. — Civilisation inégale; quelques peuplades barbares.

Géogr. ancien. Leges, Colchidiens, Albaniens, Ibériens, etc. — *Géogr. mod.* Petites nations habitant la région caucasienne (Arméniens, Géorgiens, Circassiens, Abases, etc.)

3° Famille Tartare.

Taille élevée, corps robuste, gros et tellement chauve, qu'on ne distingue pas les orbiculaires. Ovale régulier, yeux noirs, cheveux bouclés, noirs, barbe longue, peau velue, un peu jaunâtre, physionomie noble. — Orgueilleux, grossiers, ignorants, fatalistes, apathiques, hospitaliers.

Langues *tartares* ou *turques*, dont le tuse est un dialecte mélangé; l'afghan, le kaudo, le médo; chez les Persans *le zend*, langue morte très ancienne, le pehlevi, le persi. — Autrefois idolâtres, aujourd'hui *mahométans*. — *Chamanisme* chez le Tartare indépendante. — Civilisation basbare.

Géogr. ancien. Scythes, Parthes, Mèdes, Bactriniens, Perses, Hyrcaniens, Asiens, etc. — *Géogr. mod.* Turcs, habitants de la Tartarie indépendante et russe, Cosaques, Persans (métanges), habitants du Kourdistan, etc.

RAMEAU CELTIQUE ou GAULOIS.

Une seule famille.

Foyer primitif, et restauration géographique : Établie de temps immémorial à l'O. de l'Europe, sans qu'il soit possible de décider si elle en est aborigène, ou si elle vient soit du N. de l'Europe, soit de l'Asie, comme on a cru pouvoir l'inférer de quelques affinités entre les idiomes celtiques et le sanscrit.

Caractères physiques et moraux : Son type se reconnoît encore chez quelques Bas-Bretons et Basques des Pyrénées centrales, chez les Gallois de l'Angleterre, etc. Haute stature, corps bien proportionné, très-velu, traits réguliers; chevelure et barbe épaisses, brunes, yeux bruns ou gris, peau pâle. — L'une des familles qui ont subi le plus d'altérations au physique et le moins au moral, spirituels, vains, frivoles, ondes de nouveautés, braves, et faisant tout pour la gloire, fondant le pouvoir, et jaloux de leur indépendance, tels étaient déjà les Gaulois au temps de César.....

Langues, religion, civilisation : Parlait naguère la langue *celtique* (idiomes gallique et kimrique), qui s'est tasamaine jusqu'à nos jours dans les dialectes galloïs, bas-bretons, basque, etc., et à laquelle succédèrent le *roman*, qui donna naissance au *français*. — Adorait naguère les mêmes dieux que les Romains, mais sous d'autres noms, et y mêlant beaucoup de superstitions; immolait des victimes humaines. — Aujourd'hui ou tête de la civilisation.

Peuples dérivés : *L'éogr. ancien.* Germains proprement dits et Scandinaves (Cimbres, Goths, Francs, etc.); plus tard connus sous le nom de *Saxons*, *Normands*, *Danois*, etc. — *Géogr. mod.* Peuples du nord et en partie du centre de l'Allemagne.

RAMEAU GERMANIQUE.

1° Famille Germanique.

Établie de temps immémorial dans le N. et dans le centre de la Germanie, dont elle est probablement originaire.

Yeux bleus, cheveux blonds tacs-fins, peau d'un blanc mat ou rosé. Corps bien proportionné, sujet, robuste, taille moyenne, 5 pieds, 6 à 7 pouces. — Nubilité tardive. — Caractère phlegmatique, courage passif; vestus domestiques, simplicité, loyauté.

Parle les différents dialectes teutoniques et gothiques, saxon du *haut* et du *bas-allemand* — Le sens dans l'antiquité à un polythéisme grossier, ancéfiaient des victimes humaines, étaient chasseurs, nomagones. Etat de barbarie auquel a succédé une civilisation éclairée. — Protestants et catholiques.

L'éogr. ancien. Germains proprement dits et Scandinaves (Cimbres, Goths, Francs, etc.); plus tard connus sous le nom de *Saxons*, *Normands*, *Danois*, etc. — *Géogr. mod.* Peuples du nord et en partie du centre de l'Allemagne.

2° Famille Sclavonne.

Établie de temps immémorial à l'E. des Germains, et probablement originaire des monts Hauptais, d'où elle se répandit vers le N. ou suivant la Vistule, vers l'O., et vers le S. jusqu'à l'Adriatique.

Physionomie nationale assez indécise, par les alliances avec les Finnois et les Scandinaves; yeux bruns ou noirs, cheveux communément châtains, barbe épaisse, traits agréables; taille assez élevée. — Doux, imitateurs, superstitieux, peu soucieux de liberté, paresseux, hospitaliers, ingénieux.

Parle les langues *sèbres* (le rosse, le polonais, le lithuanien, etc.). — Leur mythologie ancienne offre une foule de divinités et de génies. — Aujourd'hui catholiques-grecs en grande partie. — Civilisation récente, encore imparfaite.

Géogr. ancien. Sarmates, Sèbres, Vendèles, Lygiens, Daces, etc. — *Géogr. mod.* 1° Sèbres orientaux (Russes, Serbiens, etc.) 2° Sèbres occidentaux (Polonais, Bohèmes, etc.) 3° Sèbres septentrionaux (Lithuaniens, etc.)

3° Famille Finnoise.

Probablement originaire des deux versants des monts Ourals, d'où elle s'est étendue à l'O. jusqu'à la Baltique et à la mer Blanche, à l'E. jusque vers le Jenisei.

Taille plutôt petite que grande, corps grêle, front étroit, occiput bombé; pommettes saillantes; nez de forme variable; yeux petits, d'un bleu pâle, teint d'un brun sale. Cheveux d'un jaunâtre, plats. — Expression généralement sauvage ou bêtêtée; indolente, crédule, superstitieuse, enclins à la vengeance.

Parle les langues finnoises, d'où dérive le *finnois propre*, le *hongrois*, le *lapon*, etc. — Jadis idolâtres, aujourd'hui catholiques et protestants. — Civilisation variée, selon les peuples dont ils subissent la domination.

Géogr. ancien. Scythes d'Europe, Tenni et Zumi. — *Géogr. mod.* 1° Finnois baltiques (Finlandais, Livoniens, etc.) 2° Finnois du Volga (Hongrois, Permiens, etc.)

ETYMOLOGIE.

Brama, en latin *homo*, de *humus*, terre, ou grec *anthrôpos* de *anô*, en haut, *thaôrô*, je regarde; en anglais *Man*, en allemand *Mensch*, de *mens*, intelligence.

ANTIQUITÉ DE NOTRE ESPÈCE.

La géologie démontre que l'apparition de l'homme sur le globe a été précédée de longs bouleversements, et que de toutes les races successivement créées et englouties, la seule est la dernière venue, la seule (à l'exception de celle des singes), dont les débris ne se retrouvent pas à l'état fossile. Ainsi le chiffre de 6 à 7 mille ans, généralement adopté pour l'âge du monde, ne doit s'entendre que de celui de notre espèce.

DE L'UNITÉ DU GENRE HUMAIN.

Le genre humain descend-il d'une seule famille? A cet égard nous adoptérons une opinion mixte, qui nous semble concilier les exigences de la science avec le respect que commandent les traditions sacrées : nous pensons que Moïse n'a voulu et n'a pu parler que d'une race privilégiée, la seule dont il ait connu, et qu'il désigne aux hébreux qui ne les connaissaient pas les autres *mongoles et noirs*. Dans cette supposition, *Japhet* serait la tige de la vaste branche dite *indo-européenne*, ou *japétique*; *Sem*, la souche de la branche *sémitique*; *Cham*, le père des *Ethiopiens* (en assignant la signification de ce mot au sens qu'il avait à cette époque, c'est-à-dire en un l'appliquant qu'aux habitants de la côte N. de la mer Rouge (Abyssinie, Nubiens).

CARACTÈRES ZOOLOGIQUES DE NOTRE ESPÈCE.

L'homme est placé par les naturalistes en tête de la classe des *mammifères*, dans l'ordre des *bimanes* qu'il compose à lui seul, à côté des singes ou quadrumanes. — Bipède, *tetrapodia*, *monitrag*, seul il est se servir du feu. La raison, la parole, le don du perfectionnement le placent d'ailleurs à une distance immense de la bête. — L'enfant, en venant au monde, a 18 pouces de long (terme moyen), et pèse 10 à 10 livres. — *La terme moyen de la vie* est entre 28 et 30 ans. Le cas le plus remarquable de longévité est celui de F. Cloutan, bonjoie, mort à 185 ans. — *La taille moyenne* de l'homme est de cinq pieds un à deux pouces, elle varie de quatre à six pieds; en dehors de ces limites il n'y a que des exceptions individuelles; un seul mort à 37 ans n'avait que 3 pieds 9 pouces; un nègre du Congo avait près de 8 pieds.

VARIÉTÉS ACCIDENTELLES.

On appelle *albinos* des individus chez lesquels la peau et les cheveux offrent une décoloration complète. — *Pertins*, des filets d'un aspect blême, produits d'un *anoma* gallée, et qui habitent dans les gorges de certaines montagnes. — *Quoiqu'on a homme sauvage*, ou d'*ours*, il n'est jamais existé que dans la crédulité de ceux ainsi nommés. — On appelle *albino* l'individu né d'un blanc et d'une négresse, et participant des deux — *Mètis*, le produit d'un blanc avec une indienne.

POPULATION DU GLOBE (1832).

Europe	222,000,000 habit.
Asie	400,000,000 »
Afrique	90,000,000 »
Amérique	20,000,000 »
Océanie	30,000,000 »

STATISTIQUE DES RELIGIONS. (1832).

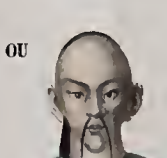
Christianisme	200,000,000
Judaïsme	1,000,000
Islamisme	99,000,000
Brahmanisme	60,000,000
Bouddhisme	170,000,000
Religion de Confucius, Taïsme, culte des Esprits, Fétichisme, etc.	147,000,000

STATISTIQUE DES LANGUES.

M. Balbi fait monter à 2000 environ le nombre des langues connues. Il en classe 860, et 5,000 dialectes :

152 Asiatiques.	
53 Européennes.	
115 Africaines	
117 Océaniennes	
422 Américaines.	

RACE JAUNE ou ASIATIQUE.



Caractères généraux de la race : grosse, sphérique, visage plat, en court et écrasé; yeux noirs, petits, d'une épaisse paupière; bouche menton pointu, peu barbu, oreille d'un jaune olivâtre, cheveux noirs, — La première en population. S'étique jusqu'à 10° en deçà de l'équateur. — Immobilité intellectuelle; éloignement pour tout progrès.

Angle facial de 76 à 85°; tête losange; pommettes saillantes; nez relevés vers les tempes, recouverts grande, avec des lèvres assez grosses; grande et détachée de la tête; peau gros, plats, rares quoique longs. Tenu depuis le cercle polaire arctique

A. RAMEAU MONGOL.

1° Famille Kalmouche.

Foyer primitif, et distribution géographique : Probablement aborigènes des monts Altaï, d'où elles se seront répandues sur la vaste contrée qu'étend des monts Belmi à la mer du Japon, en suivant le cours du fleuve Amour, et vers le N. en suivant le cours du Jenisei, de l'Obi.

Caractères physiques et moraux : Rangéattion de tous les traits progressé à la race; peau olivâtre, yeux excessivement écartés, et renonceria de gros sourcils rides; peau ridée dès la jeunesse; formes courtes, trapues; taille moyenne, cinq pieds en un peu plus. — Ignorants, paresseux, rusés, violents, indomptables.

Langues, religion, civilisation : Parle la langue mongole. — Religion du *Lama*. Civilisation imparfaite chez les Mongols proprement dits. Etat nomade chez les Kalmouckes. — Naguère conquérants redoutables; mais mis seulement par leur penchant à la rapine, ils n'ont jamais fondé de domination durable. — Polygames.

Peuples dérivés : *Géogr. ancien.* Scythes au-delà de l'Imaüs, les Huns. — *Géogr. mod.* Mongols proprement dits; kalmouckes de la kalmouckie russe, chinoise; mongole.

2° Famille Toungouse.

Visage moins plat et traits plus réguliers que ceux des kalmouckes; taille médiocre; tournure plus robuste que celles des Chinois, dont ils se rapprochent. — Superstitieux, craintifs et en autres qualités encore aux peuples congénères.

Le mandchoux en Mandchourie. — Chez les Toungouses proprement dits sur dialecte du mandchoux. — Le *Chamanisme* est la croyance dominante. — Civilisation se rapprochant de celle des Chinois. Les Toungouses proprement dits sont nomades, chasseurs ou pasteurs — Polygames.

Géogr. ancien. Scythes au-delà de l'Imaüs. — *Géogr. mod.* Les Mandchoutériens, les *Daouriens*, les Toungouses de la Sibérie.

3° Famille Chinoise.

Probablement aborigène des plateaux du Thibet, d'où elle sera descendue en suivant le cours des fleuves qui coulent vers l'Océan pacifique.

La moins disgracieuse de cette race; taille moyenne 5 pieds à 5 pieds 4 pouces, coupe assez disproportionné; peau moins foncée, nez moins écrasé que dans les familles coréennes; sourcil mince et arqué; yeux en amande — Industrieux, rusés, cupides, peu courageux, détestant les étrangers, serviles.

Parle le *chinois* et quelques langues voisines, comme le thibétain, etc. — Religion dans les classes lettrées (religion de *Fô*, du *Tonfucius*, et de *Tao-Fô*) Superstition dans les classes inférieures. — Civilisation stationnaire depuis environ 3000 ans; asservie sous bien des rapports. — Adonnée surtout à l'agriculture.

Géogr. ancien. Soupçonnés plutôt que connus. — *Géogr. mod.* Chinois, Japonais, Tonkinois, Cochinchinois, habitants du Birman, etc.

B. RAM. HIPERBORÉEN.

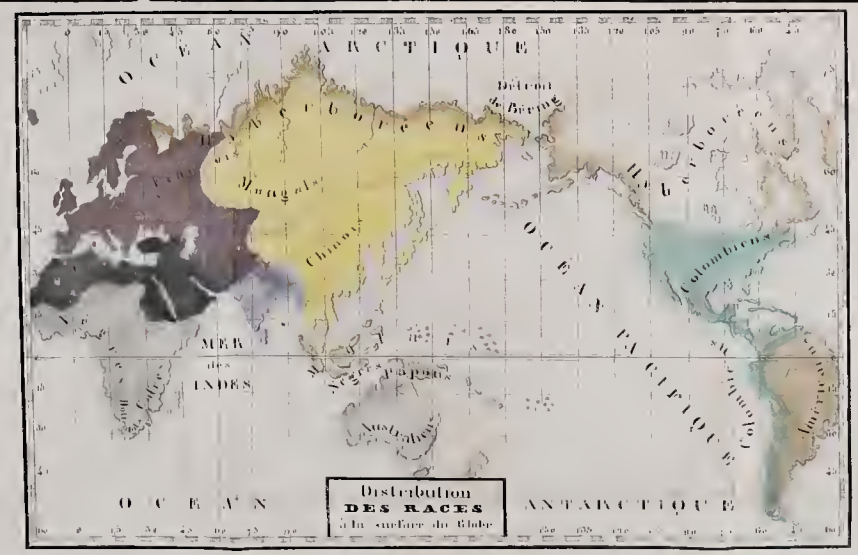
Une seule famille.

Foyer primitif, et distribution géographique : Vers le cercle polaire arctique, dans la partie la plus septentrionale de l'ancien et du nouveau continent, limites du monde habitable, et on elle nous été probablement refoulée par les invasions.

Caractères physiques et moraux : Physionomie mongole dans sa plus laide expression, taille moyenne quatre pieds et demi; corps trapu, maigre, quelque supporté par de grosses jambes, et portant lui-même une énorme tête; dents écartées; peau tacheté basanée; yeux d'un jaune-brun. — Nubilité tardive, vers quelle; vieillesse peu prolongée. — Attachés à leur sévère climat; habitudes pacifiques; brutes; s'enivrent souvent.

Langues, religion, civilisation : Parle plusieurs langues, dont quelques-unes mêlées de finnois. Il est thibétain, etc. — Bramin dans les classes lettrées (religion de *Fô*, du *Tonfucius*, et de *Tao-Fô*) Superstition dans les classes inférieures. — Civilisation stationnaire depuis environ 3000 ans; asservie sous bien des rapports. — Adonnée surtout à l'agriculture.

Peuples dérivés : *Géogr. ancien.* Peuples hyperboréens. — *Géogr. mod.* Samoïèdes, Laposes, Ostiaks, Kamtchadales, Groënlandais, Tchouktchis, Esquimaux (nommés moudes). Plusieurs sont mêlés de Finnois tondus dans la race mongole.



RACE NÈGRE ou OCÉANO-AFRICAINE.

Crânes de l'Hyène africaine

Crânes d'Hottentots africains

Caractères généraux de la race nègre : Peau toujours très foncée, mais variable pour la nuance. Cheveux d'un noir mat, courts et crépus comme de la laine, angle facial de 61 à 75°, renflement du trou occipital, nez écrasé, pommettes et mâchoire inférieure proéminentes; incisives obliques; lèvres épaisses, brunâtres (caractères auxquels le rameau cafre fait exception à quelques égards). — Infériorité en civilisation et en développement intellectuel aux autres races. — La moindre en population. — Habitude de la nudité. — Nous la divisons en *N. Africains* et *N. Océaniens*.

NÈGRES AFRICAINS.

A. RAMEAU NÈGRE, PROPREMENT DIT.

Une seule famille.

Foyer primitif, et distribution géographique : L'Afrique occidentale, dont elle est probablement aborigène, depuis le Sénégal et le Niger jusqu'au-delà du tropique austral, et s'étendant à une distance encore mal déterminée dans l'intérieur de l'Afrique.

Caractères physiques et moraux : Crâne étroit en avant, aplati sur le front et le vertex, bombé postérieurement, et dont la capacité est inférieure à celui de la race blanche de 1/9 environ. (81 pouces); peau noire; barbe peu fournie; et distribuée par petits pinceaux; teinte foncée du sang et des autres humeurs; blancheur du os; forte cambrure de la colonne vertébrale, cuisses et membres inférieurs; largeur du bassin; sueur fétide. — Paresseux, impétueux, soumis, vindicatifs, méprisant le danger, peu d'idées de l'ordre moral.

Langues, religion, civilisation : Parle plus de 100 idiomes différents, ayant peu d'analogie entre eux. — *Fétichisme*. — État intermédiaire entre la vie sauvage et une civilisation plus ou moins grossière. — Chasseurs, pasteurs, pêcheurs, trafiquants, quelques tribus nomades et anthropophages. Sacrifices humains très communs. Polygamie générale.

Peuples dérivés : Nègres proprement dits ou habitants du Sénégal, de la Guinée, du Congo, Iolofs, Foulahs, Soussous, etc.

B. RAMEAU CAFRE.

Une seule famille.

La côte orientale de l'Afrique dont elle est probablement indigène, depuis la Hottentotie jusqu'au royaume d'Adel.

Des différences importantes distinguent le *Cafre* du nègre proprement dit : son front cieté, son nez arqué, l'en éloignerait même entièrement, sa peau d'un gris de fer, ses lèvres épaisses, ses cheveux crépus ne l'en rapprochaient suffisamment. — N'a pas l'indolence du nègre, mais est cruel, indomptable, vindicatif, dissimulé.

Parle une langue propre. — Croit à un être suprême, à des devins; pratique la circoncision. — Civilisation moins grossière que celle des nègres. Bâtit des villes; connaît quelques arts. — Polygamie. — Préférablement pasteurs et chasseurs.

Indigènes de la côte E. d'Afrique. (Nègres de Mozambique, etc.)

C. RAMEAU HOTTENTOT.

Une seule famille.

La pointe méridionale de l'Afrique, en dehors du tropique. Refoulée par les Européens dans l'intérieur des terres.

Tête petite, très allongée d'avant en arrière, vertex très aplati, visage large supérieurement, et finissant en pointe; menton très petit, nez très large; lèvres extrêmement proéminentes; yeux convexes, relevés vers les tempes; très-peu de barbe; peau brune. Taille élevée (hors chez les Boschimans). Pieds petits; d'une malpropreté révoltante. — Apathiques, taciturnes, timides.

Parle plusieurs idiomes très bornés, et offrant les sons les plus bizarres. — Isolés, sans lois; quelques pratiques superstitieuses, mais point de religion. — Monogamie par misère.

Les Hottentots et les Boschimans (dont quelques auteurs font une famille à part.

NÈGRES OCÉANIENS.

A. RAMEAU NOIR ou MÉLANÉSIEN.

Une seule famille.

Répartie dans plusieurs îles de la Malaisie. Suivant M. Rienzi, elle forma la population primitive de l'Océanie, d'où elle aurait été refoulée dans l'intérieur de quelques îles par les Malais, les blancs de cette partie du monde.

Ne diffère pas essentiellement des nègres d'Afrique par la tête et le tronc, mais ses membres longs et grêles la rapprochent des Australiens. Œil plus petit, nez très élargi, bouche grande, garnie de lèvres brunâtres en forme d'arc. — Défiante, apathique, fourbe; féroce et belliqueuse dans la nouvelle Calédonie et les îles Fidji (vidi). — On a fait à tort une souche à part des *Alfoures*, nom sous lequel on désigne en Malaisie des tribus de diverses familles; à l'état sauvage.

Idiomes nombreux, peu connus; offrant en général des claquements de langue, et des sifflements qui semblent appartenir presque autant à la brute qu'à l'homme. — Dans le dernier degré d'abrutissement moral et intellectuel, étrangers à toute sociabilité; sans religion. Vivant misérablement par couples dans des huttes grossièrement construites, et se nourrissant du produit de leur chasse ou de leur pêche. Ils n'ont point apprivoisé d'animaux.

Disséminée dans les îles Bornéo, Célèbes, Moluques, Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Calédonie, archipel du S.-Esprit, etc.

B. RAMEAU PAPOU.

1° Famille Papoue proprement dite.

A donné son nom à la *Papouanie* ou nouvelle Guinée qu'elle habite, ainsi que quelques îles environnantes.

Si l'on continue de regarder les Cafres comme des nègres, nous ne voyons pas de motifs suffisants pour ne pas considérer comme tels les Papous aux grosses lèvres, au nez épaté, aux pommettes saillantes, aux cheveux laineux, très frisés. La peau est d'un bistre foncé. L'angle facial de 63 à 69°. La taille moyenne. — La férocité, la lâcheté, la défiance, sont des traits communs à ces êtres.

Naturels de la Nouvelle-Guinée ou Papouanie, et de quelques îles environnantes.

2° Famille Australienne

Originaire de la Papouanie, elle se serait réfugiée, suivant M. Rienzi, dans l'Australie pour fuir les persécutions des Papous.

La plus voisine de l'orang, avec lequel des mâchoires prolongées en une espèce de museau, un front fuyant, les arcs du nez fortement relevés. Ici donnent quelque ressemblance. — Angle facial de 61 à 64°, peau noirâtre, cheveux floconneux, point crépus, membres très grêles. — Dégradés et malheureux.

Habitants de la Nouvelle-Hollande (Australie), de la terre de Van-Diémen.

RACES ou VARIÉTÉS CUIVRÉES.

OCÉANIENNE.

Une seule famille.

Foyer primitif, et distribution géographique : Établie de temps immémorial dans l'Océanie, soit qu'on la considère comme aborigène de Beaufo et des îles de la Sonde, soit qu'on lui attribue une origine asiatique, américaine ou hindoue; soit enfin qu'on la considère comme formée du mélange de ces diverses familles.

Caractères physiques et moraux : Crâne osez analogue à celui de la race blanche, quand on ne l'a pas déformé. Angle facial de 80 à 85°; pommettes un peu proéminentes, nez gros, assez régulier; bouche large, lèvres charnues, médiocrement épaisses; yeux noirs, grands; cheveux noirs, lisses, très longs; barbe plus fournie chez ceux de l'O. que chez ceux de l'E.; peau cuivrée, tirant, en quelques points, sur le jaune ou le noir. Stature assez élevée, membres déliés. — Femmes nubiles dès neuf à dix ans. — Actifs, entreprenants, vindicatifs, cruels, leur physionomie mosolo vaste d'ailleurs selon leur degré de civilisation. — Les femmes rasement sur le pied d'égalité, sont traitées presque partout comme bêtes de somme.

Langues, religion, civilisation : Idiomes papoues, différents dans la Malaisie, la Polynésie et la Micronésie. Le *malais* l'un des principaux. — Pratiques superstitieuses; point de culte à proprement parler. Les plus polices sont mahométans. — Polygamie, et une sorte de polyandrie dans les îles Marquises. — Anthropophagie jusque dans les mœurs. Infanticide permis dans plusieurs tribus. — Coutume du tatouage. — Passionnés pour les liqueurs toutes. Chasseurs et surtout pêcheurs. Commerçants dans les parties policées. — Civilisation plus avancée dans la Malaisie que dans le reste de l'Océanie. — Superstition du *tabou* dans la Polynésie.

Peuples dérivés : Indigènes de la Polynésie et de la Micronésie principalement. Ceux de la Malaisie proprement dite, plus jaunes, paraissent être d'origine asiatique, et forment une souche distincte, à plusieurs égards, des Polynésiens ou Océaniens proprement dits.

AMÉRICAINE.

1° Famille Colombienne.

Foyer primitif, et distribution géographique : Origine encore inconnue. Les communications avec l'Asie remontent au temps antéhistorique. Son existence nous fait voir une population indigène, qui aurait formé la masse des habitants de l'Amérique? Rien ne prouve le contraire. — On peut y reconnaître aujourd'hui deux types principaux.

Caractères physiques et moraux : La famille colombienne s'étend dans l'Amérique du N. et sur la côte O. de l'Amérique du S. depuis le Chili jusqu'à Cumana. — Peau cuivrée, cheveux noirs, longs, gros et durs; plats et luisants, peu abondants, ne blanchissant jamais, barbe très-mince; tête allongée, front plat, court, bien ovale; nez saillant pommeté; bouche moyenne; œil foncé, grand, retiré sous une arcade sourcilière fortement prononcée. Stature haute.

Les langues parlées en Amérique, quoique très nombreuses (422, Balbi), pourraient se nommer selon Humboldt, à deux langues fondamentales, le *toltèque* (des Toltèques venus d'Asie 100 ans avant J.-C.), l'autre *l'ispaïche*. Quoiqu'il en soit, les idiomes du Pérou, du Mexique et des Caraïbes, sont les plus répandus. — Avant l'arrivée des Européens, les indigènes abhorraient les autres, admettaient un bon et un mauvais principe; et se livraient aussi aux pratiques superstitieuses du fétichisme, du immolaient des victimes humaines, et l'anthropophagie était généralement répandue. Partout l'état sauvage, hormis au Pérou, au Mexique, et dans le Cundinamarca.

Peuples dérivés : La population indigène ne forme guère plus du quart de la population totale de l'Amérique.

Population indigène de la Colombie, du Mexique, du Chili, des États-Unis et de l'Amérique anglaise (Caraïbes, Osages, etc.)

2° Famille Américaine

La famille américaine peuple l'Amérique du S., au sud de l'Orénoque et de l'Amazone, à l'E. du Chili, etc. — Tête ronde, enfoncée dans les épaules; visage court, triangulaire; yeux obliques, pommettes saillantes, front très aplati; nez écrasé; taille élevée, gaillarde, peau d'un brun rougeâtre chez les Indiens, tirant sur le bistre chez les autres. Stature assez haute.

Parle des langues différentes, mais toutes dérivées d'un seul idiome, qui se rattache à l'idiome *quechua* (Pérou). — Pratiques superstitieuses; point de culte à proprement parler. — Polygamie, et une sorte de polyandrie dans les îles Marquises. — Anthropophagie jusque dans les mœurs. Infanticide permis dans plusieurs tribus. — Coutume du tatouage. — Passionnés pour les liqueurs toutes. Chasseurs et surtout pêcheurs. Commerçants dans les parties policées. — Civilisation plus avancée dans la Malaisie que dans le reste de l'Océanie. — Superstition du *tabou* dans la Polynésie.

Population indigène du Pérou, du Brésil, du Paraguay. — Les Patagons diffèrent par leur haute taille, etc.